



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

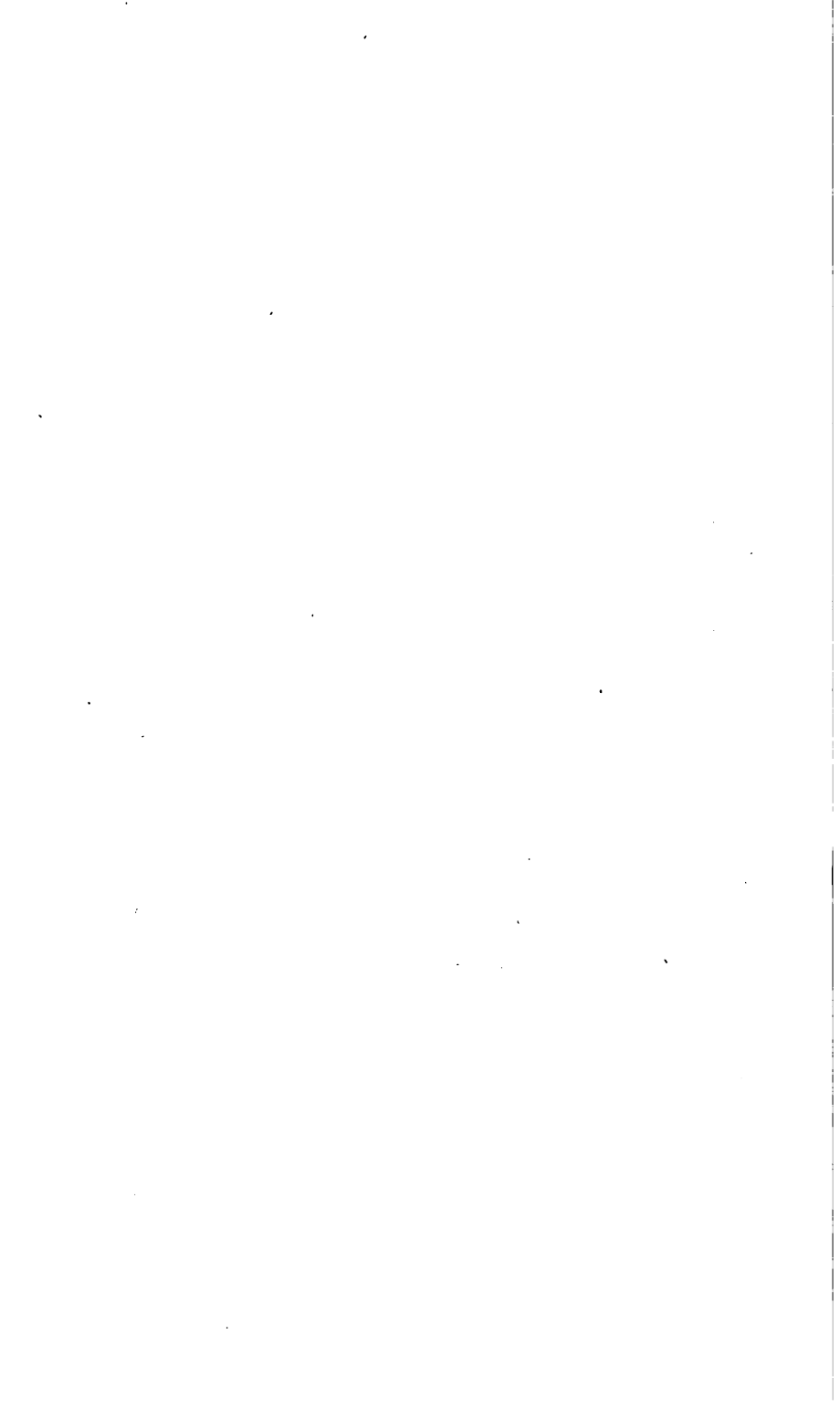
NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 07578599 2



View
TISSEUR



CLAIR TISSEUR

PAUCA

PAUCIS

1016

NOUVELLE ÉDITION

AGGMENTÉE D'UNE SECONDE SÉRIE

LYON

HENRI COMIS ÉDITEUR

6, RUE DE LA RÉPUBLIQUE, 6

(À Paris, chez A. ROUSSEAU, rue Soufflot, 15)

M D CCC XXIV

4 v

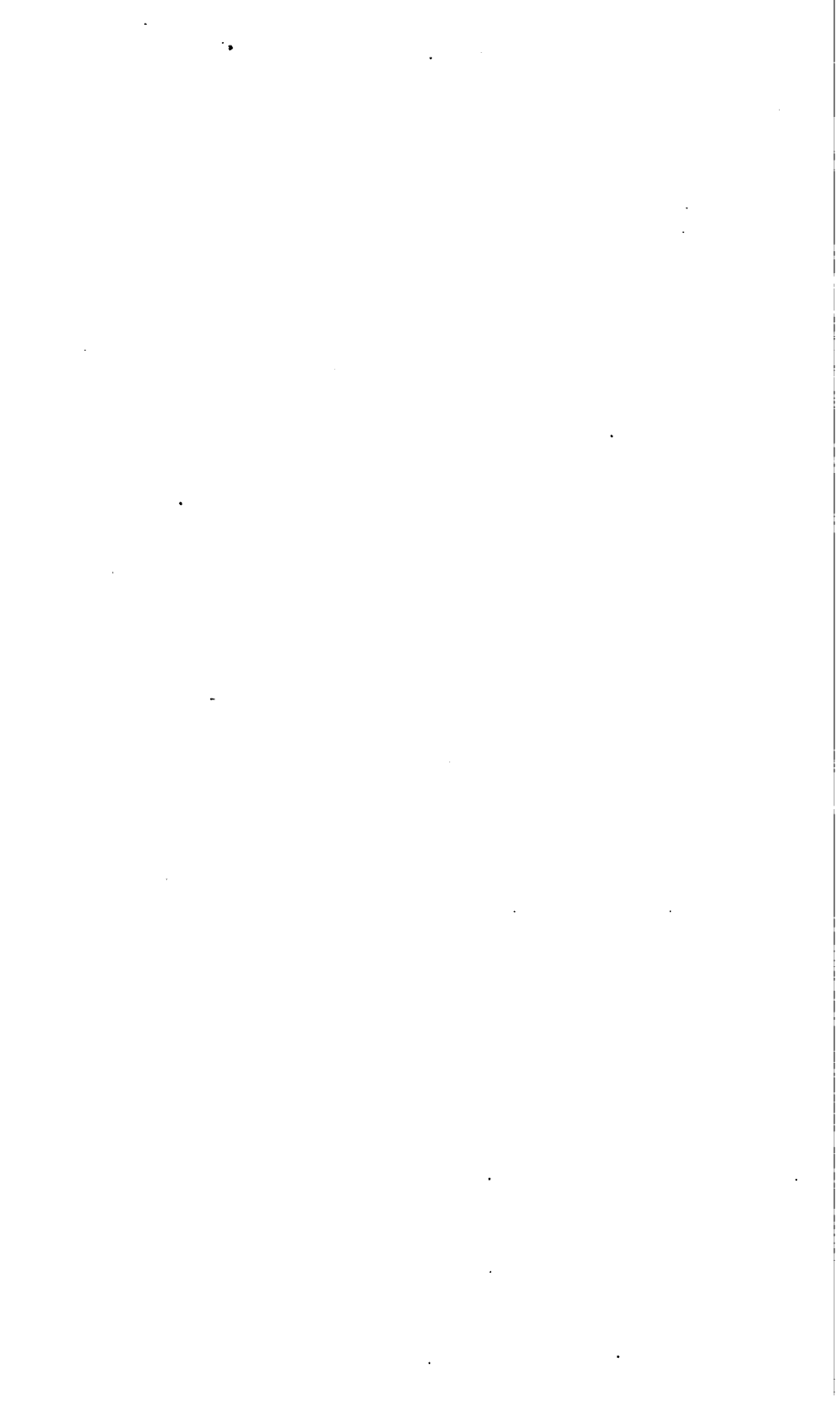
HOMMAGE DE L'AUTEUR

Nyons-les-Baronnies, le 14 Février 1894

PAUCA

PAUCIS

1016 =



4 v

HOMMAGE DE L'AUTEUR

Nyons-les-Baronnies, le 14 Février 1894

PAUCA

PAUCIS

1016 =

MACON. PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

CLAIR TISSEUR

P A U C A

PAUCIS

NOUVELLE ÉDITION
AUGMENTÉE D'UNE SECONDE SÉRIE



LYON
BERNOUX ET CUMIN, ÉDITEURS
6, RUE DE LA RÉPUBLIQUE, 6
(A Paris, chez A. ROUSSEAU, rue Soufflot, 14)

M D CCC XCIV

EN

AUX CHARITES

Charites aux cœurs purs, écoutez mes prières!

Abaissez le regard de vos profonds yeux clairs ;
Courbez vos fronts fleuris d'éternelles jeunesse,
Filles chères de Zeus tonnant, nobles déesses,
Vous qui donnez la grâce et la décence aux vers.

Charites aux cœurs purs, écoutez mes prières!

Pétri des frais rayons qu'épanche Séléne,
Quand, le soir, elle monte en ses voûtes profondes,
Votre sein, dont l'azur veine les formes rondes,
Des bas désirs jamais ne fut aiguillonné.

Charites aux cœurs purs, écoutez mes prières!

O vous dont les baisers sont plus doux que le miel,
Euphrosine, Aglaïé, toi, chanteuse Thalie,
Fleurs des printemps divins, l'aède vous supplie
De sourire à ces vers dont est banni le fiel.

AUX CHARITÉS

Charites aux cœurs purs, écoutez mes prières!

Il ne demande point en don l'or indien,
Ni la blanche Chrysé, ni les troupeaux qu'engraisse
Dans ses riches sillons la vieille Argos, ni rien,
Que la mesure en tout de l'aimable sagesse.

AVANT-PROPOS

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

CE recueil n'est pas pour le public. Il n'est destiné qu'à des amis, et encore en nombre infiniment restreint, car tout le monde n'est pas obligé d'avoir du goût pour les lignes inégales.

J'ose même dire qu'en particulier, c'est un des traits de ma chère ville natale, douée de tant de belles qualités, de n'avoir cure des vers, qu'ils soient bons, qu'ils soient mauvais¹. Si Laprade n'eût pas publié *Psyché* chez Labitte, en 1842², il eût pu continuer toute sa vie à enfourir des vers dans la *Revue du Lyonnais*, sans obtenir

1. C'est ainsi que Lyon, qui a un public assuré pour les ouvrages d'archéologie et d'érudition locale, n'en a aucun pour les ouvrages de poésie.

2. En apprenant la publication de *Psyché*, un magistrat s'écria : « Quel dommage de détruire sa carrière ! on l'aurait nommé substitut. »

jamais une notoriété comparable à celle de Sarrazin, car Laprade ne vendait pas d'olives dans les brasseries¹. Souлары, depuis bien des années, plaçait dans les vitrines des libraires ses plaquettes auxquelles personne ne prenait garde; et les bons Lyonnais furent un jour tout étonnés d'apprendre par Jules Janin et Saint-Victor que cela valait quelque chose. J'en connais qui n'en pouvaient revenir. Ils n'avaient pas, il est vrai, lu les vers de Souлары, mais les eussent-ils lus, cela n'eût pas changé. Les plus belles pièces de Jean Tisseur, La Locomotive et les autres, ont toujours passé inaperçues, et s'il n'eût pas obtenu le prix qui, en 1853, appela un brin d'attention sur son poème de Jacquard, dont le sujet était, un peu plus que d'autres, pour plaire aux Lyonnais, il n'eût jamais eu de lecteurs, que Boitel et Laprade.

Ayant bien résolu de ne jamais écrire que pour mes compatriotes, je n'aurais donc pas

1. A l'enterrement de Laprade, une bonne femme, en voyant l'affluence, la Faculté des lettres en robes jaunes, le piquet de chasseurs, etc., demandait : — Qui est-ce qui est mort? — M. de Laprade. — Que faisait-il? — Il était poète. — Est-ce lui qui vendait des olives?

présenté ce volume au public, les vers qu'il contient eussent-ils été infiniment supérieurs à ce qu'ils sont.

*
**

Pour le surplus, j'ignore absolument pourquoi les Lyonnais, qui ont l'attrait des choses intellectuelles (ils l'ont bien montré par la liste de leurs ouvrages depuis le commencement du siècle), les prennent facilement en grippe lorsqu'elles sont présentées sous la forme régulière de tranches syllabiques. Ce serait une forte sottise de chercher à réagir contre une disposition naturelle de l'esprit, et même contre ce raisonnement, que j'ai souvent entendu tenir, et parfois par d'honnêtes gens qui n'étaient point des sots, à savoir que la poésie est bien inutile, puisqu'on peut dire les mêmes choses en prose, avec moins de peine, et sans doute de façon plus claire, puisque rien ne vous gêne... que la grammaire, et encore pas toujours. A ces personnes on essaierait vainement de faire comprendre ce truisme, que la poésie n'est pas exactement la même chose que de la prose rimée, et qu'en translatant en prose

la plus belle ode de Lamartine ou de Musset, on n'aurait qu'un morceau de littérature fort banal. Ou plutôt, au contraire, cela les ancrerait dans leur opinion, car ils en concluraient que l'ode en question est vide d'idées. Ils ne songeraient pas que les idées ne sont que des paroles que l'homme se dit au dedans de lui, et que la beauté des paroles, c'est précisément la beauté des idées.

Les Lyonnais, du reste, peuvent se consoler de ne point goûter les vers, en songeant qu'ils ont eu des devanciers, et chez les Grecs mêmes. Théocrite nous fait connaître que, déjà de son temps, beaucoup d'honnêtes gens, d'humeur chagrine, jugeaient que « c'était bien assez pour tous d'un seul Homère ». Il faut leur donner raison, mais Théocrite après Homère, ce n'est point mal non plus.

*
**

Voltaire disait : « Je ne peux pas démontrer que j'ai de l'esprit à quelqu'un qui me trouve ennuyeux. » On ne peut davantage démontrer à quelqu'un ne le sentant pas qu'entre certaines

formes rythmées et certains états de l'âme, il y a des relations mystérieuses, que je ne me charge pas d'expliquer, mais on n'explique pas tout ce qui existe, ou du moins pas encore. De même, pourquoi est-il des choses qu'on ne peut dire qu'en poésie, même que l'on n'oserait pas dire autrement qu'en poésie :

*Niemand beichtet gern in Prosa,
Doch vertraun wir oft sub Rosa
In der Musen stillem Hain*¹.

Pourquoi? je n'en sais rien toujours, et je crains que personne n'en sache beaucoup davantage. Et précisément ce qui m'intéresse, quand je lis un poète, c'est que je crois saisir son âme d'une prise plus sûre dans les vers. Je ne puis m'imaginer, par exemple, que j'aurais compris au même degré l'esprit si complexe et si attirant à la fois de M. Sully-Prudhomme, si ses vers étaient en prose.

1. « Personne ne se confesse volontiers en prose, — Et pourtant faisons-nous souvent nos aveux à voix basse, — Dans le calme jardin des Muses (Gœthes *Lieder*, I). »

*
**

N'est-il pas fort singulier, comme l'a remarqué Doudan, que les règles, puériles en apparence, de la rime, du mètre, etc., aient cette puissance d'enfermer des pensées plus vives dans des impressions plus fortes. La poudre à canon, allumée à l'air, fuse inoffensive. Enfermée et bourrée dans un tube, elle détonne et chasse le projectile. Ainsi du vers.

C'est pour cette raison, il est vrai, que des vers faibles sont très au-dessous de la prose, car qui dit poésie doit dire sentiment fort, exprimé fortement. Il faut que la poudre ne fuse pas. Sinon, ce n'est pas la peine. Selon mon humble entendement, il est trois choses ici-bas qui ne supportent pas la médiocrité : l'amour, les vers et le café. Je souhaite que la modeste tasse que je sers aujourd'hui à quelques rares amis ait un tant soit peu de parfum.

*
**

On disait donc, tout à l'heure, qu'il y a des hommes à l'esprit fort délié qui n'aiment pas les

vers. Eh! mon Dieu, pourquoi n'y en aurait-il pas, puisqu'il y en a qui n'aiment pas la musique? Me trompé-je, et n'est-ce pas Béranger qui, lorsqu'on va jouer du piano, demande, le monstre :

*Pour que je jouisse :
Si c'est du Mozart,
Que l'on m'avertisse !*

Et n'est-ce pas Théophile Gautier qui avait défini la musique : « le plus cher de tous les bruits. » Si au moins il avait ajouté : « la mauvaise musique ! »

Jusque-là, cependant, rien que de naturel et de légitime. Avant tout, la sincérité. Vouloir faire croire qu'on aime ce qu'on n'aime pas est mensonge. Vouloir aimer ce qu'on n'aime pas, fût-ce les vers, fût-ce sa femme, est « forcer son talent » et manquer de « grâce », c'est-à-dire de naturel, c'est-à-dire encore de sincérité. Mais ce qui dépasse un peu la mesure, c'est de croire que le mépris des vers ou de la musique vous constitue une supériorité. Telle est pourtant la vanité humaine, que nous nous faisons aussi volontiers gloire d'une lacune dans le cerveau

que d'une brillante faculté. — Au fait, n'est-ce pas justice, puisque, si l'on sentait qu'il y a une lacune, elle n'existerait pas. On ne peut se juger qu'avec son jugement, qui a précisément la lacune. Un homme qui serait capable de se juger serait aussi bien capable de se porter à bras tendu.

*
**

Il est vrai que le métier de jongleur de rimes, qui est souvent celui du poète d'aujourd'hui, est un métier d'ordre peu relevé. Des « jeux de rimes (comme des poètes intitulent eux-mêmes leurs œuvres) », c'est un bilboquet supérieur. Sans doute l'esprit est toujours de l'esprit et l'art toujours de l'art, et le badinage a son prix. Une épigramme heureuse, une petite peinture parfaite peuvent et même doivent trouver place dans un recueil de poésies, mais à la condition de les placer à leur degré. On ira plus loin. Si la poésie, même d'ordre plus relevé, n'est qu'un instrument de virtuosité, ce n'est pas encore ce que nous nommerons la poésie, la vraie. « Il est des poètes, a dit un critique regretté, pour lesquels

la poésie est un instrument enchanté, le violon de Paganini, tout ce qu'on voudra, mais enfin et en somme, un instrument de virtuosité. Il en est d'autres, au contraire, pour lesquels la poésie est une voix, un langage, l'expression naturelle et spontanée de l'âme. Victor Hugo est un des premiers; Racine, André Chénier sont de l'autre famille. »

*
* *

Voilà des réflexions bien grosses pour si mince volume. Je me suis laissé entrainer d'une idée à l'autre, un peu à la façon d'un de mes amis, qui, étant parti pour une affaire à Saint-Fons, le dépassa par distraction, et du désir de voir ce bois, puis cette colline, puis ce hameau, finit par arriver jusqu'à Marseille, ayant complètement oublié ce qu'il était venu faire à Saint-Fons.

Or sus, voici pourquoi j'étais parti pour Saint-Fons : simplement pour faire observer que, bons ou mauvais, des vers sont pour dire quelque chose, et non pour sonner des rimes; et de plus, que ce quelque chose n'y doit pas être « pour

ornement et couverture comme en la bouche de l'avocat, mais comme dans le cœur et affection de la partie¹. » Amiel disait qu'un paysage est « un état de l'âme ». Ce paradoxe a sa part de vérité. Mais si un volume de poésies n'est pas « un état de l'âme », que sera-t-il ?

L'auteur a donc mis dans les vers qu'on lira (ou qu'on ne lira pas) le meilleur de lui-même, souhaitant que ce meilleur vaille plus que rien. Il ajoute que le souci d'une forme pure y a été poussé aussi loin qu'il a été possible. Après cela, on conviendra volontiers qu'ils ne sont guère dans le goût du jour, ni comme fond, ni comme forme ; ils manquent complètement de modernisme, de réalisme, d'impressionisme, voire de parnassianisme. A quoi l'auteur ne peut rien. C'est ainsi qu'il les a sentis. Il a remonté le courant, sans plus s'en apercevoir que de la descente ceux qui le suivent.

*
**

Il craint aussi que l'on ne manque pas à voir dans l'association continuelle de la vie antique à

1. Montaigne.

la vie intime un pur artifice littéraire. Pourtant, rien de plus sincère, et il ose dire de plus réel. Ce n'est pas sans doute que l'auteur croie dévotement à l'existence matérielle de Zeus, d'Hermès et de Pan, quoiqu'il avoue, toujours sincèrement, son regret de ne pouvoir y croire. Mais Cléanthe, lorsqu'il écrivit son admirable prière à Zeus, ne croyait pas que Zeus habitât réellement le mont Olympe, avec une grande barbe, et Raphaël non plus, lorsqu'il peignait au Vatican la Création du monde, ne croyait pas à l'existence d'un Père éternel avec une grande barbe. L'anthropomorphisme est une condition de la peinture comme de la poésie, qui est une autre sorte de peinture; successive au lieu de simultanée. Le plus délibéré des impressionnistes lui-même serait fort empêché de peindre ou de sculpter un infini sans couleur ni forme.

Mais Cléanthe et Raphaël n'en étaient pas moins sincères. Par delà des symboles différents ils avaient des conceptions identiques. Et certes ils avaient raison, puisque jusqu'aux noms mêmes de Zeus et de Dieu ne différaient pas.

De même les Charites n'ont peut-être pas

existé (remarquez que je dis peut-être), mais les idées de beauté, de grâce et de chasteté qu'elles personnifient existent, et ces idées sont plus visibles sous cette forme symbolique; et c'est très sincèrement, en les voyant debout devant lui, dans leur éternelle et divine beauté, que l'auteur a dédié son livre aux Charités.

Pour exprimer une belle idée, il faut un beau symbole, et il faut bien l'avouer, depuis que le monde existe, les plus beaux symboles ont été ceux de la Grèce. J'ajoute qu'à force de vivre en communication avec le symbole, celui-ci finit par prendre corps. C'est la réalité d'un rêve, mais le rêve est bien une-réalité pour celui qui dort. — Et la vie elle-même est-elle beaucoup plus qu'une sorte de rêve ?

*
**

En tant que beauté, Homère et Phidias n'ont pas été dépassés. Ils ne le seront jamais. Épictète et Marc-Aurèle le seront-ils davantage en tant que morale ? Les poètes se sont donné beaucoup de mal pour imaginer des Champs-Élysées. C'était bien simple. La terre elle-même serait les

Champs-Élysées, si tout le monde y mettait en pratique la morale d'Épictète.

A Dieu ne plaise que l'on médise de l'idéal surhumain tel que l'a conçu le christianisme. Mais il s'agit ici de l'humain seulement. Israël a eu le Juste, la Grèce a eu le Sage, le christianisme a eu le Saint. Ce serait déjà beaucoup, sinon d'être un sage, hélas! du moins d'en exprimer les sentiments dans des vers qui ne fussent point trop indignes.

L'auteur avouera donc qu'il s'est souvent réfugié dans la vie grecque, au point de s'y mêler presque complètement. Peut-être y était-il aidé par le séjour dans un coin de terre — terrarum angulus ridens — qui, mieux que d'autres, par ses formes et son soleil, par ses floraisons et ses parfums, peut faciliter la vision de l'antiquité. Les pins et les myrtes conviennent aux faunes légers, et les lavandes aux chèvres de Sicile. Il faut bien dire aussi que le spectacle des choses humaines, en ces temps, n'est pas pour engager à quitter ces templa serena. Il y faut vivre, il y faut mourir.

*
**

Il est dit que le destin de ce livre sera d'être l'inverse de tous les autres. D'ordinaire on débute à vingt ans par un recueil de poésies, que plus tard on ne relit guère sans quelque honte. Je ne parle pas ici de ceux qui font leur métier d'écrire en vers. Mais le plus souvent on commence par les vers : on continue et on finit comme M. Jourdain. Le nombre est grand de ceux que l'on pourrait citer et dont tel a été le sort. On naît dans la poésie ; on meurt dans la prose. Je crois au contraire qu'après avoir vécu fatalement dans la prose, il est bon de mourir dans la poésie. Le crépuscule de la vie est plus propice aux rêveries que le grand soleil ne laissant rien dans la pénombre.

On osera donc croire qu'un recueil de poésies doit se publier au déclin de l'existence. De cette existence il devra être le résumé. Ce recueil devra être unique ; un résumé ne se fait pas en plusieurs tomes. Il devra révéler l'homme tout entier, parce qu'il contiendra ce qu'il eût été impossible de dire ailleurs ; on l'a déjà fait remarquer, il y

a des choses qui ne se peuvent dévoiler que sous la forme du rythme. Il sera une sorte de monument funéraire. Si quelqu'un a la curiosité de soulever la pierre d'une tombe, il trouve au-dessous des ossements dont l'âme est enfuie. Il faut au contraire que si quelque mortel bienveillant a la curiosité de pénétrer dans le sépulcre du livre, il y trouve, non des ossements blanchis, mais l'âme elle-même.

Nyons-les-Baronnies, ce 2 juin 1889.



AVANT-PROPOS

DE LA SECONDE ÉDITION

EN faisant imprimer pour quelques amis très rares la première édition du présent ouvrage, l'auteur était loin de s'attendre à ce qu'il fût appelé à en donner une seconde, et pour le public. Il doit confesser ici, en toute humilité, que ceux de ses vers qu'il avait jusque-là publiés dans quelques recueils lyonnais ne lui avaient rapporté aucune vaine gloire. Le petit succès qu'on avait accordé à sa prose leur nuisait-il ? Je ne sais, mais ils passèrent complètement inaperçus. Même lui fit-on connaître une fois, par voie détournée et très discrètement d'ailleurs, que, si l'on insérait ses vers par amitié, on préférerait cependant les voir remplacer par de la prose, de la vraie prose à la lyonnaise. Ceci n'était pas inspiré par le moindre sentiment de malveillance (l'auteur a eu cette fortune, dans une vie déjà

longue, de ne jamais rencontrer nulle part le malvouloir), bien au contraire; et l'on pensait rendre service à l'écrivain lui-même en même temps qu'au public. Celui-là n'aurait pu, sans criante injustice, se piquer d'un procédé dicté par la bonne intention : comprenant d'ailleurs très bien que maintes gens, non sans culture intellectuelle, qui goûtent un certain humour lyonnais, à propos de choses qu'ils connaissent et voient tous les jours, aient d'autres chiens à fouetter qu'à compter les syllabes d'un alexandrin, et que le souvenir de Zeus et des Charites les puisse laisser dans une magistrale indifférence.

*
**

L'auteur sans doute ne pouvait pas ne pas avoir conscience que ses vers relevaient d'un art supérieur à celui que l'on avait eu l'indulgence de louer en sa prose. Pourtant il n'osait littéralement les faire lire à personne, puisque aussi bien personne ne paraissait être affecté à leur unisson. « Dès que rien ne renvoie le son de vos paroles, écrivait Doudan, on perd la force de rien dire. »

L'auteur prit néanmoins sur lui d'adresser un exemplaire de l'ouvrage à l'illustre M. Renouvier, qui venait de publier son admirable étude sur Victor Hugo. M. Renouvier voulut bien consacrer à Pauca, dans la Critique philosophique, une appréciation très développée en même temps que très sympathique, et communiquer l'ouvrage à M. Anatole France. L'auteur, peu après, fut très agréablement surpris de lire dans le Temps, sous la signature de cet écrivain, une longue étude bienveillante sur les poésies de ses frères et sur les siennes propres. Ce fut un encouragement à envoyer l'ouvrage à quelques critiques, de ceux dont l'auteur présumait que la manière de sentir serait le plus en harmonie avec la sienne. Il eut cette fortune de rencontrer chez tous une approbation qui n'avait point le caractère d'une aumône banale, et dépassait de beaucoup toutes ses espérances¹. Et il n'eut plus peur d'offrir son ouvrage.

1. Je demande pardon au lecteur de mentionner ces détails personnels, mais il me serait pénible de ne pas exprimer ici, outre ma reconnaissance à MM. Renouvier et France, celle que je dois à MM. le professeur Sabatier (Journal de Genève), George Doncieux (Art et critique), Ch. Fuster (le Semeur), Ch. Maurras

*
**

On réclame l'indulgence pour « l'ipséisme » des lignes précédentes. Elles étaient nécessaires pour que l'auteur pût être excusé, au moins dans une certaine mesure, d'être sorti du programme qu'il s'était tracé primitivement par le titre de Pauca Paucis. Ce titre, en effet, semble aujourd'hui en contradiction avec une édition livrée au public. — Mais la contradiction n'est peut-être qu'apparente. — On craint fort que « l'état d'âme » qui a inspiré ces vers soit celui d'un nombre assez minime pour que le livre puisse encore, sans démenti, porter son titre. Et c'est en toute sincérité que l'auteur lui dira : « Va, humble,

Neque te ut miretur turba...
Contentus paucis lectoribus.

(Gazette de France), Marc Legrand (Flandre libérale), et, en ce qui concerne les journaux de Lyon, à MM. Philibert Soupé (Salut public), Coste-Labaume (Lyon-Républicain), Emmanuel Vingtrinier (Express), Jean Appleton (Passe-Temps), Théophile Doucet (Revue du Lyonnais). Ce dernier, hélas! est mort, et mes remerciements ne se peuvent adresser qu'à sa mémoire. Remerciements aussi à M. Camille Roy, qui voulut bien reproduire, dans la Revue du Siècle, l'important travail de M. Renouvier.

Après tout, y a-t-il si grand mal? Comme pour Louisa Siefert :

Mon univers se borne au cœur de quelques-uns.

*
**

Reste à faire une observation à propos des pièces qui ne figurent pas dans la première édition, et forment dans celle-ci une seconde série.

Pour ces pièces l'on s'est affranchi de plusieurs des prétendues règles admises par les traités officiels de poésie, notamment des règles de la rime aux yeux. On a donc fait rimer franchement, par exemple, les singuliers avec les pluriels. De même n'a-t-on pas toujours observé la loi de l'alternance dans les rimes, etc.

Ces écarts ne sont point des négligences, ni ne proviennent du désir de se singulariser. L'auteur est très profondément convaincu que notre vieille versification tombe en ruines, et qu'il y a lieu d'en modifier les parties surannées. De même il a fait quelques essais, très modérés, de rythmes nouveaux. Mais s'il admet, dans certains cas, que la césure puisse ne pas figurer à la place

classique, il est, sauf exceptions, intraitable sur un point, à savoir qu'elle doit avoir un poste fixe : s'appuyant sur ce principe que, là où il n'y a pas de poste fixe pour la césure, il n'y a pas de césure du tout. C'est en cela qu'il diffère complètement de ce qu'on est convenu d'appeler la jeune école.

Le lecteur remarquera sans doute que, dans la première série, au rebours de la seconde, l'auteur s'en est scrupuleusement tenu aux règles classiques.

Ce n'est pas que déjà ses idées en matière de métrique ne fussent parfaitement arrêtées. Il avait même eu l'occasion de les indiquer en passant¹. Mais il ne s'était pas cru autorisé à violer les règles admises sans en avoir exposé didactiquement les motifs. C'est ce qu'il a fait depuis lors dans un ouvrage développé². S'il s'était antérieurement affranchi de ces règles, on eût pu justement l'accuser de négligence ou d'incapacité de mieux faire.

1. Poésies de Jean Tisseur. Lyon, 1885, Introduction, p. LXX et suiv.

2. Modestes Observations sur l'art de versifier. Lyon, Bernoux et Cumin, 1893.

Il ne lui reste aujourd'hui qu'à solliciter l'indulgence pour les pièces de cette seconde série, dont la forme pourrait, au premier abord, choquer le lecteur. Il supplie celui-ci de faire effort pour s'affranchir un instant des habitudes contractées de longue date. On ne saurait croire quelle est la force de l'accoutumance en matière de rythme. C'est ainsi, par exemple, que l'alexandrin en 4 + 4 + 4, dont la coupe blesse d'abord ceux qui sont habitués au 6 + 6, est finalement trouvé très agréable, dès que l'oreille a pu se faire à sa cadence particulière. Il en est de même, je le crois du moins, pour le vers de quatorze syllabes, coupé en 4 + 4 + 6. Mais l'auteur n'ignore pas combien il est difficile de changer d'habitudes, et il se résigne d'avance à plus d'une critique touchant ses hardiesses métriques.

Nyons-les-Baronnies, ce 24 juillet 1893.

VETERA

V E T E R A

I

HELLAS

JE combattais, parmi les Grecs, à Salamine.
J'ai vu rouler, au gré de la vague marine,
Les Barbares roidis que notre fer perça.
Le sein gonflé d'orgueil, haletant, immobile,
J'étais dans le théâtre où notre vieil Eschyle
Faisait gémir Xerxès et pleurer Atossa.

J'ai contemplé ton corps, Kypris Anadyomène,
Naissant sous le ciseau de Phidias d'Athènes !
J'ai lutté dans le stade aux jeux de Marathon,
Et lorsque revenaient les augustes journées,
J'ai chanté dans vos chœurs, saintes Panathénées,
L'hymne d'Harmodius et d'Aristogiton.

A l'heure où le tuait la plèbe scélérate,
Je me mêlais, pleurant, aux amis de Socrate.
J'ouis à Sunium, la divine leçon,
Alors qu'à flots pressés découlaient les merveilles,
Douce comme le miel posé par les abeilles
Sur les lèvres en fleur de l'enfant d'Ariston.

J'ai vu s'épanouir le Printemps de ce monde,
Et Pan faire affluer la sève vagabonde.
Et j'ai vu la Beauté qui ne se verra plus ;
Le temps où la raison n'était que grâce innée.
Puis un jour tout sombra. L'Hellade profanée
Avec elle entraîna l'Esprit dans le reflux.
Moi, j'étais mort à Chéronée.

II

LES MENDIANTS

Le soleil agrandi décline sur la mer ;
Les mendiants s'en vont quêtant leur pain amer.

Le jour est chaud ; il est lassant, pesant d'orages ;
A l'horizon troublé vacillent les mirages.

La soif brûle ; l'air manque aux poumons ahanants ;
La poussière s'attache aux pieds nus et saignants.

Ils arrivent courbés, craintifs, sous le portique
Pour qui l'on déchira les flancs du Pentélique.

Les suppliants sacrés sont débiles et vieux ;
Le maître, avide et dur, est comblé par les dieux.

Que les filles de Zeus, les Prières boiteuses,
Gagnent le cœur du maître aux âmes disetteuses !

(Ils chantent.)

« Sommeil clément, descends dans le palais !
« Songes d'ivoire, abaissez la paupière ;
« Des soucis noirs adoucissez le faix !

« Puisse toujours la huche nourricière
« Voir se gonfler la farine en sa fleur !
« Mûris, blé lourd, sous l'ardente lumière !

« Que le Bélier fasse couler le pleur
« Des ceps tortus ; et que le Chien tenace
« Fasse du grain s'assombrir la couleur !

« Comblez la cuve et que le bras se lasse ;
« Criez, pressoirs, comme l'essieu des chars ;
« Vins, débordez des cratères de Thrace !

« Que les vaisseaux, déjouant les retards,
« Et dirigés par les frères d'Hélène,
« Débarquent l'or, les pourpres et les nards !

-
- « Que le flot bleu de la mer Égéeenne,
« Sous l'éther tiède et d'orages exempt,
« Lèche, soumis, la solide carène !
- « Que le verrat soit gras et reluisant ;
« Que la brebis soit féconde et laineuse ;
« Que la navette, en son essor rasant,
- « Voltige aux doigts de l'habile tisseuse !
« Que le lait pur, dans les vases d'airain,
« Matin et soir coule en mer écumeuse !
- « Et nous aussi, riant du noir Chagrin,
« Nous habitons une noble demeure,
« Riches des dons du Père souverain.
- « Comme Alkinous pour Odysseus qui pleure,
« Près du foyer, pour notre hôte indigent,
« Nous réservions la place la meilleure.
- « Depuis, jouets du Destin outrageant,
« Des dieux mauvais nous subissons l'empire.
« Telle la vie, en son hasard changeant.

« O Zeus ! parmi ce qui souffre et respire,
« Parmi tous ceux qu'ont façonnés tes mains,
« De tous les sorts le mortel a le pire.

« Riche pieux, apaise en nous les faims,
« Serpents rongeurs ! Verse à nos soifs torrides
« Le vin fumeux, la moelle des Humains !

« Des coffres noirs fais tirer les chlamydes
« Pour revêtir notre vieux corps miné ;
« Puis, t'épargnant nos larmes et nos rides,

« Nous nous joindrons à l'errante Procné. »

Au chambranle appuyé des deux superbes antes,
Retentissent les gonds des portes reluisantes ;
Elles s'ouvrent. Un flot d'esclaves insolents,
Qu'accompagne le chœur des dogues pantelants,
A chassé des vieillards la troupe qui se traîne,
Gémissante.

Et soudain la Force souveraine
De Zeus qui se souvient a passé dans les airs,
La chevelure d'or flamboyante d'éclairs.
D'épais torrents de feu coulent ; l'argent des lames
Qui recouvraient le toit se fond au sein des flammes.
Comme un oiseau plongeur le maître s'abattant,
Est tombé fracassé de son trône éclatant.
Son corps brûle au milieu des tisons. Tout s'écroule.

Et Zeus, du même éclair, a frappé dans la foule
Les vieillards qui fuyaient. Enlevés dans les cieus,
Ils siègent à ses pieds, hôtes aimés des dieux.

III

A LEUCONOÉ

(Hor. *Carm.*)

Tu ne chercheras point, blanche Leuconoé,
A savoir le destin par les dieux octroyé
A chacun de nous deux. Le Souverain qui trône
Sur l'Olympe immortel défend l'art dangereux
D'interroger, suivant le rit de Babylone,
Les nombres sibyllins. O combien plus heureux
De subir, quel qu'il soit, l'avenir ténébreux !
Que le Père des dieux sur notre front ramène
Plus d'un hiver encore, ou qu'il soit le dernier,
Celui qui, sur le roc, à cette heure déchaîne
Les flots tumultueux de la mer de Thyrrène,
Sage, filtre tes vins. Dans l'étroit sablier
N'enferme point les longs espoirs. Tandis que coule
Notre parole vaine, envieux, le Temps roule
A l'Océan sans bords. Jouis du jour qui luit,
Demain sera peut-être à l'éternelle nuit.

IV

SOLVITUR ACRIS HIEMS

LE Printemps, plein de trouble, est venu. La rosée
Qu'Éôs épanche en pleurs de sa conque rosée
Fait verdir la prairie. Inquiet, le taureau
Mugit ; sa voix se mêle aux plaintes du chevreau,
Qui bondit dans les thyms en appelant sa mère.
La divine Syrinx pleure dans les roseaux.
Aux longs susurrements se joint le bruit des eaux
Courant dans les ravins déchirés, et la Terre
S'entr'ouvre pour laisser jaillir la primevère.
Le flot tremble écumeux sous le galbe arrondi
De la nef dont la voile enfle au souffle attiédi,
Comme un jeune sein blanc qui palpite et respire.
L'air est plein de langueurs, et la vierge soupire,
Et lasse et rougissante et ne sachant pourquoi,
Elle incline son front pour cacher son émoi.

Hâtif et bourdonnant, l'essaim d'abeilles blondes
Quitte du taureau noir les entrailles fécondes,
Et pend, grappe vivante, à l'olivier, troublé
De sentir ses rameaux qui ploient au fruit ailé.
Tout revit, tout frissonne ; et déjà l'hirondelle
Raye l'espace bleu de ses vastes coups d'aile.
Partout ce n'est que joie, ivresse, enchantements,
Et les fleurs et les cœurs s'ouvrent en même temps.

Mais qu'importe, ô Printemps, tes belles renaissances,
Et Philomèle et Flore et le rayon vermeil,
Qu'importe l'univers pâmé de jouissances
À nos morts reposant dans l'éternel sommeil ?
Si ton souffle éveillant les sèves engourdis
Ne sait point réchauffer les cendres refroidies,
Si la chère ombre est sourde à nos tendres appels,
Tes sourires si doux n'en sont que plus cruels.

Avril 1885.

V

HELLÉ

Sous l'horizon brillant la mer est d'un bleu noir.
En s'approchant de nous elle s'éclaire, et passe
Au lapis, à l'azur, au bleu tendre. Par place,
Vers la rive escarpée, un transparent miroir,
Dans les abris creusés à l'ombre, laisse voir
Le roc dont les fucus ont tigré la surface.

La mer est souriante et des crêtes d'argent
Frémissent sur la plaine humide. Une traînée
Sinueuse, ondoyante, et de soleil baignée,
La raye jusqu'au loin de son reflet changeant.
La lame, en plis moelleux, et d'un pas négligent,
Vient murmurer au bord sa plainte efféminée.

Enchantements de l'onde ! attirantes fraîcheurs !
Pour fasciner tu n'as nul besoin de sirènes,
O mer ! ni de leurs chants aux langueurs souveraines,
Ni des corps éclatants de divines blancheurs !
Comme des yeux aimés les claires profondeurs
Invitent au dormir dans tes grottes sereines.

Tu fus sans doute ainsi, lorsque la jeune Hellé,
Sur le bélier doré, curieuse et folâtre,
Voguaît légèrement vers la côte bleuâtre,
Sous la garde des dieux et de Zéphyre ailé.
Elle te vit, t'aima : l'enfant, le cœur troublé,
Laisa dans tes bras frais glisser son flanc d'albâtre.

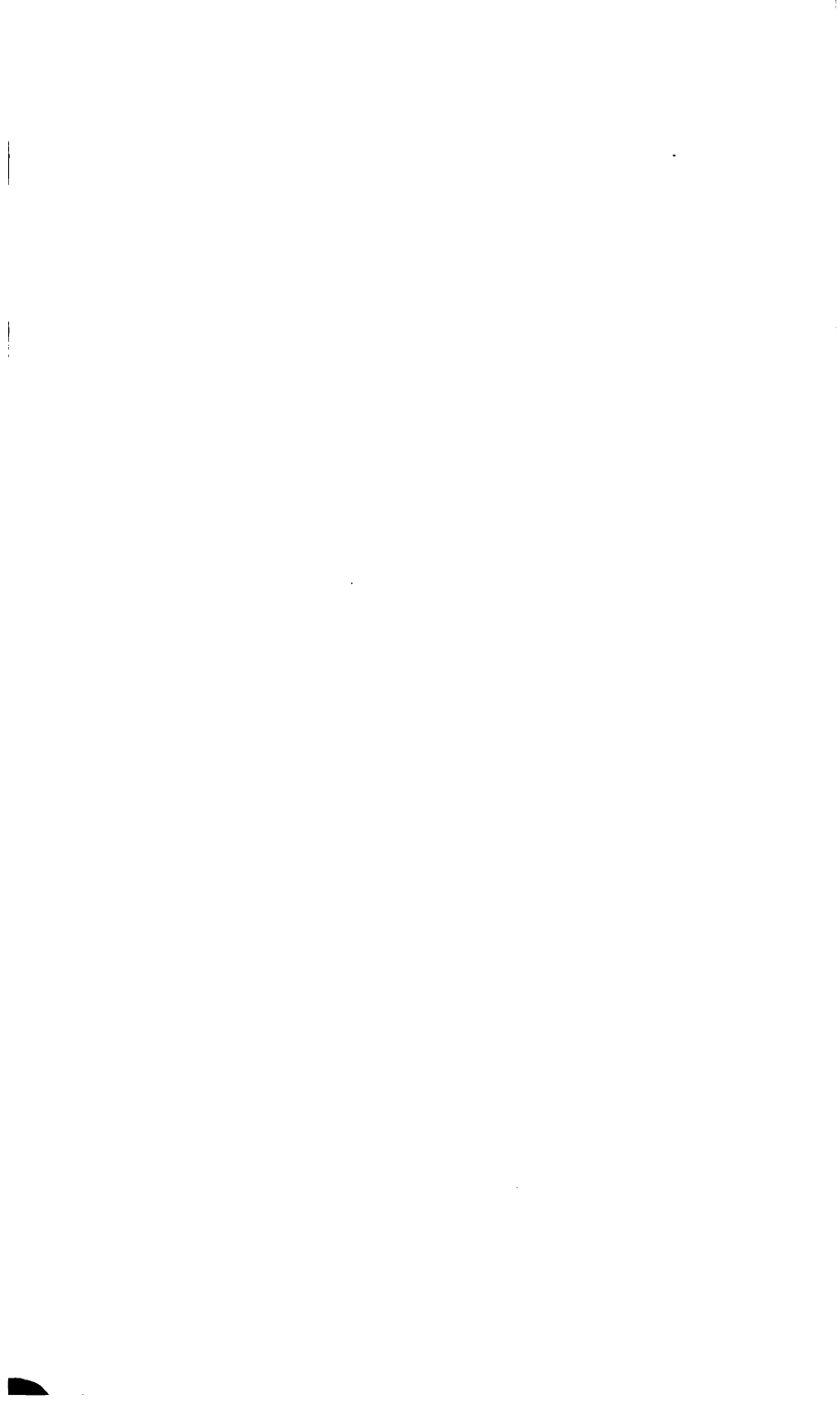
VI

LA CHANSON DU VANNEUR

PUISSÉ-JE plonger le van dans le grain,
Tandis qu'elle rit, les bras pleins de gerbes !
La poussière monte en un ciel d'airain,
Brûlant le poumon de ses flots acerbés ;
Mais la dent de perle, en son rose écrin,
Vient mordre en riant mes lèvres imberbes.

Que me fait l'ardeur de tes flots acerbés,
Poussière qui monte en un ciel d'airain,
Tandis qu'elle rit, les bras pleins de gerbes ?
Puisse-je plonger le van dans le grain,
Pourvu que la perle, en son rose écrin,
Morde ainsi, riant, mes lèvres imberbes !

DOMESTICA



DOMESTICA

I

A ÉMILIEN

ÉMILIEN, déjà, dans le feuillage pâle,
Le tardif olivier noircit sa baie ovale ;
Dans le bosquet, déjà, sous les arbousiers verts,
Tombe le globe rouge, annonce des hivers.
Le lentisque visqueux et l'amer térébinthe,
Comme aux rivages grecs d'Argos ou de Corinthe,
Sur leur branche ont dressé les grappes de corail,
Dont le soleil couchant fait miroiter l'émail.
Au buisson frissonnant, vois frétiller la queue
Du merle effarouché, pillant la graine bleue
Des myrtes odorants. Près de nous familier,
Avec novembre en deuil, au gîte hospitalier,
Le plaintif rouge-gorge est revenu. Des treilles,

Par moments, l'on entend choir les feuilles vermeilles.
Ecoute ma prière, écoute, il faut venir.
La brune Phydilé, de sa main diligente,
Dans le vase d'argile a voulu réunir
Ce que laisse de fleurs une automne indigente.
Pour fêter l'hôte aimé, de son bras elle fait
Resplendir l'or du cuivre et le brun du buffet.
Sur la table, la nappe, à l'odeur de lessive,
Étale en plis égaux ses blancheurs, que ravive
L'éclat pur du cristal. Il reste, il reste encor,
En un coin du cellier, un peu de ce vin d'or
Où pétille l'argent. Hâte-toi, presse l'heure :
Accours pour égayer ma rustique demeure ;
Et regardant, muets, Phébos s'évanouir
Dans un lointain pourpré, tâchons de réjouir
Nos fronts appesantis et nos esprits moroses,
Et des derniers rayons et des dernières roses.

3 novembre 1884.

II

PREMIER SOURIRE

*A la mémoire de mon
frère Jean.*

HIER, c'était la neige et le morose hiver.
Aujourd'hui l'air est tiède et limpide, et l'Auster
Murmure dans les pins sonores. Les nuées
Font un voile léger sur les horizons bleus
Ou traînent mollement dans le ciel lumineux.
La Naïade jaillit. Les glèbes dénouées
Vont entr'ouvrir leur sein à la première fleur
Engendrée aux baisers de l'humide Chaleur.
Sous le buisson déjà naissent les violettes ;
Déjà le cœur tremblant, ô vieux rêveur, tu guettes
Le bourgeon qui rougit sur l'amandier tout noir
Dont l'étoile bientôt en neige va pleuvoir.
Demain le beau Printemps posera son pied rose
Sur la fauve colline ; il sourit ; toute chose

Tressaille. Descendu des grands sommets neigeux,
Vois courir le dieu Pan sur les sillons fangeux.
Sous ses pas fécondants partout la vie émerge.
Cypris, insidieuse, en l'âme de la vierge
A glissé les soucis et les vagues désirs.
Elle-même, étonnée à ses propres soupirs,
Elle se sent troublée d'une honte inconnue...
Oui, c'est ta première aube, ô Printemps enchanté,
Car du bosquet voisin saluant ta venue,
Pour la première fois la mésange a chanté !

Et le Printemps de fleurs, comme l'Hiver de glace,
Et nuages, soleil, vent attiédi, tout passe
Indifférent, sans cœur, sur le mort refroidi
Et dormant son sommeil sous l'herbe qui verdit.
Tout passe et tout revient ; tout change et tout demeure ;
L'astre, chaque matin, éveille la même Heure ;
Tout revient... Mais pour lui, vainement dans le bois,
La mésange a chanté pour la première fois.

Nyons, 24 janvier 1888.

III

RIMES D'ANTAN

VRAI ! ce pleur que ta main essuie,
Il a pour cause mon dédain !
Sur tel garant point ne m'appuie ;
Trop chaud rayon présage pluie,
Trop riche fleur, fruit incertain.
Ton amour est chose précaire :
Le chaume, prompt à s'enflammer,
N'est bientôt plus que cendre claire ;
— Va, je suis trop vieux pour te plaire,
Et toi, trop jeune pour m'aimer.

Laisse ton erreur, belle fille !
Pour toi je dois être sensé.
Sois épargné par la chenille,
O beau grain brun de la myrtille,
Dont le palais est agacé !
Songe au remords ; crois-tu, pécheur !
Qu'en toi je le veuille semer ?
— Puis nous ne ferions pas la paire :
Va, je suis trop vieux pour te plaire,
Et toi trop jeune pour m'aimer.

Crois-moi, ce front hâlé que j'aime
Surmonté de ce haut ruban,
Rustique et noble diadème,
Est plus beau que la tempe blême
D'une héroïne de roman.
Laisse leur grâce mensongère
Aux filles qu'un rien fait pâmer,
Et reste dans tes pins, ma chère !
Va, je suis trop vieux pour te plaire,
Et toi trop jeune pour m'aimer.

Un jour, sur ta ferme poitrine,
Quelque beau gars, aux drus cheveux,
Aspirera de sa narine
Tes vagues senteurs d'aubépine,
T'enlaçant de son bras nerveux.
Tu ne seras pas si sévère
De le laisser se consumer...
Et vous irez chez le notaire...
Va, je suis trop vieux pour te plaire,
Et toi trop jeune pour m'aimer.

Mais pourquoi donc troubler ma vie
En me jetant tes mots de feu ?
Par plus d'un deuil mon âme aigrie
N'est-elle point assez meurtrie,
Pour d'elle encor te faire un jeu ?
Vois sur le bord de ma paupière,
Vois une larme se former...
Non, mon cœur ne peut plus se taire :
Dis, suis-je trop vieux pour te plaire,
Car, vois-tu, moi, je veux t'aimer !

Août 1875.

IV

A SAINT-ELPIS

QUAND nous étions à Saint-Elpis, mon âme,
C'était en août, le deux, — te souviens-tu?...
Sur le donjon, d'un vieux lierre vêtu,
Le soleil d'or lançait des jets de flamme.
Sous la chaleur s'inclinaient les épis,
Quand nous étions à Saint-Elpis.

Quand nous étions à Saint-Elpis, petite,
L'Allier sonore allait baisant ton pied.
D'un tronc couché nous prîmes la moitié,
Pour nous asseoir sous une clématite.
Mousses et fleurs ne faisaient qu'un tapis,
Quand nous étions à Saint-Elpis.

Quand nous étions à Saint-Elpis, ma vie,
Nous nous aimions déjà sans le savoir.
L'un près de l'autre heureux, jusques au soir
On demeura muet, sans autre envie ;
Ne songeant guère à Thomas à Kempis,
 Quand nous étions à Saint-Elpis !

Si nous étions à Saint-Elpis, ma belle,
Sous ces rocs noirs qui défendent du jour,
Je te dirais, tout enfiévré d'amour :
Je t'aime, ô ma sauvage fleur d'airielle !
Si j'osais... trop..., répondrais-tu : « Tant pis !... »
 Si nous étions à Saint-Elpis ?

30 octobre 1875.

V

LES DAUPHINS

A Phydilé.

D'UNE frange d'argent la vague de Tyrhène
Bordait l'écueil assis sur les abîmes bleus.
Le roc fauve semblait un lion fabuleux
Qui repose, immuable, en sa fierté sereine.

Les lames, à nos pieds, en longs frémissements
Venaient mourir. Soudain un jet, comme une trombe,
Monte. Faisant voler perles et diamants,
Un monstre noir paraît, saute, ploie et retombe.

Un autre... puis un autre... Et surgissant des flots,
Comme jadis autour du chanteur de Délos,
La troupe des dauphins, qu'Eros brûlant enivre,

Danse, agile et bruyante. — Et toi, folle comme eux,
Tu te mis à bondir sur le sable écumeux,
Éperdue, et criant de ton bonheur de vivre !

VI

PROCNÉE

C
ONTRE le mur antique, au soleil exposé,
Qu'Éôs, à son réveil, touche d'un doigt rosé,
Dans les parfums de l'aube arriva l'hirondelle.
De sa griffe accrochée, elle a collé son aile
A la paroi rustique, où le duvet moelleux
De son plumage noir chatoie en reflets bleus.
Puis elle rôde, et cherche. Autour de sa poitrine
Brille une égide blanche, et la fille divine
N'a plus à s'affliger des souillures de sang
Que le Grec pensait voir sur son corps innocent.
La bise était sonore ; au tiède souffle écloses,
Dans l'olivier d'argent se balançaient les roses ;
Comme une vierge écarte un lin qui la voilait,
Le ciste a déplié sa corolle de lait,
Et l'abeille, accourant de ses ruches lointaines,
Tourne en nuage fauve à l'entour des fontaines

Sous notre humble avant-toit, asile séduisant
Et de vent et de pluie et de soleil exempt,
Bientôt, avec des cris joyeux et vifs, Procnée
A commencé son arche au granit cramponnée.
Son époux l'a suivie ; il fuit vers le torrent,
Qui scintille là-bas en filet transparent.
Oublieux de la proie, il pique un peu de vase ;
Il l'apporte à l'épouse ; elle pétrit, écrase,
Et de son petit bec, le fier manœuvre ailé
Façonne le nid dur, de salive scellé.
En prestes mouvements, sa tête lisse où brille
Un œil noir et perçant, menu comme une aiguille,
Se balance, et bientôt l'adroit magicien,
Élevant le rempart du nid aérien,
Semble un prédicateur, dans sa chaire risible.
Je surveille, inquiet, le travailleur terrible :
« Chut ! » dis-je en parlant bas, de crainte d'effrayer
L'étrangère craintive, « et que sous l'olivier
Nul ne passe ! Fermez doucement la fenêtre !
Écartez le troupeau folâtre des enfants,
Qui gambadent là-bas comme de jeunes faons :
La Paix, fille de Zeus, la retiendra peut-être !

— Errante Athénienne, enfant de Pandion,
Sois du lare charmé le pieux compagnon ! »

Mais redouble d'efforts, ô bâtisseuse agile !
De ton bec fort et prompt durcis ta nef d'argile !
Le Mauvais porte envie au Bon, disait Thalès :
Cléon, le démagogue, a guetté Périclès.
Vois, avide, là-haut, sous la brûlante tuile,
Attendant le moment choisi, la plèbe vile
Des moineaux envieux qui vont fondre sur toi,
Pour envahir, pillards, ton nid en désarroi,
Et trôner, glorieux de leur ignominie !
Telle la race humaine. — O fille d'Ionie,
Tu ne seras point l'hôte un moment espéré !
Fuis vers des lieux meilleurs, mais je te vengerai :
Renversant l'Ilion, conquête du pirate,
J'écraserai dans l'œuf l'engeance scélérate !

VII

A PHYDILÉ

Sous mon toit envahi par la rose et le lierre,
Phydilé, tout reluit sous ton active main ;
Nul atome oublié de sordide poussière
Ne souille l'aire blanche en rustique sapin.
Un cœur ferme et vaillant habite en ta poitrine,
Car la claire Pallas, aux yeux d'aigue-marine,
Qui chérit les fuseaux, prit soin de t'octroyer
Les dons qu'elle réserve aux femmes vigilantes,
Habiles aux travaux paisibles du foyer.
Dès qu'Éôs a rayé de ses lueurs sanglantes
La noire Nuit couvrant la Terre au large sein,
Tu te lèves, hâtive, et roulant ton dessein
D'ordonner chaque chose en ma simple demeure,
Tu vas, tu viens sans bruit, troublée et pressant l'heure.

Tu prépares mon lit, qui conservait encor
Dans ses replis creusés la tiédeur de mon corps ;
Et du lait fraîchement tiré l'onde écumeuse
Emplit déjà l'écuelle antique. Impétueuse,
Tu fuis à la fontaine, et tandis qu'Hélios,
Sur son beau char divin montant dans l'Ouranos,
Brunit de ses baisers ta nuque sinueuse,
Ton bras de Paros pur fait voler le battoir,
En agile cadence ; ainsi l'humble cigale,
Collée à l'olivier, de sa noire cymbale
Fait retentir l'Éther sonore. Et je crois voir
La blanche Phéacienne et ses vierges chéries
Lavant les beaux linceuls pour les noces fleuries.
Puis droite sous le faix, malgré tes membres las,
Tu reviens, en marchant comme une canéphore
Sur le pavé luisant du temple de Pallas.

Mais bientôt d'autres soins t'appellent : c'est l'amphore
A remplir ; et le feu, sur lequel, transpercé,
Rôtit le tendre agneau qui, parmi les yeuses,
Broutait hier le thym dans les rocs dispersé ;
C'est le tourdre, gonflé des graines savoureuses
Du genièvre épineux ; c'est le mantil tout blanc,

Relevé des cristaux du verre étincelant ;
Car tu n'as pas voulu qu'une main mercenaire
Te prêtât son secours ; quel être téméraire
Oserait dans son cœur prétendre aux mêmes soins ?

Puis tu cours pressurer le jus âpre des coings ;
Sur l'échelle émonder l'arbre de la déesse
Chère aux fils de Pélops, pour que l'olive, épaisse
Et grasse et reluisante, en reçoive du prix ;
Arroser tes lauriers, qu'Hélios a flétris,
Ou cueillir dans le bois la pomme résineuse
Qui plaît au dieu du thyrses, et qui viendra, ce soir,
Réjouir de sa flamme accorte et généreuse
L'âtre au cuivre luisant autour du foyer noir.

Tout est en ordre enfin ! Harassée, haletante,
Tu plonges ton esprit dans quelque livre ; ou bien,
De notre humble portique, à la treille tombante,
Tu suis le cirrus d'or qui glisse, aérien,
Sur l'océan de pourpre. En ton âme agitée,
Tu vas m'interrogeant : — « Et que recèle Hesper
Qui là-bas, dans l'azur faiblissant de l'éther,
A déjà fait briller sa lumière argentée ?

Quels sont les habitants d'Hédos ou d'Orion
Ou des astres roulants ? Dans quelle portion
De l'immense Ouranos siègent les dieux augustes ?
Où sont les champs d'azur promis aux hommes justes ? »
Tu veux savoir quels dieux il vaut mieux honorer,
Et par quels sacrifices on les doit célébrer ;
Si l'homme, fait d'argile, est plus qu'un ver de terre ;
Que nous garde la mort à son instant sacré,
Et quel Tirésias a percé le mystère ?
Tu recherches le juste et demande le vrai !

Calme ton corps fiévreux et ton âme troublée.
A chaque jour suffit son labeur. Laisse fuir
Les fleuves bondissant de l'étroite vallée
A la mer où les dieux les font s'évanouir ;
Laisse passer le chœur des Heures au pied rose ;
Les dieux, les sages dieux ont bien fait toute chose.
Nul ne sait rien de Zeus, le Maître foudroyant !
L'au-delà se dérobe à l'esprit défaillant
Du mortel insensé comme à celui du sage.
Que fait le nom du dieu, qu'importe son image ?
Souviens-toi seulement que sur un humble autel
Ou crépitent, pieux, le froment et le sel,

Une innocente main, offrant une colombe,
Apaie mieux le ciel que la riche hécatombe,
Hommage du méchant. Si faible que tu sois,
Ton pouvoir est bien grand : c'est de suivre les lois,
Œuvre des Immortels justes ; et résignée,
D'attendre en paix le soir d'une brève journée.
Quelle que soit la main qui supporte les cieux,
Garde ton âme pure, et laisse faire aux dieux !

Octobre 1885.

VIII

A RENÉ

RENÉ, l'ai-je bien lu dans ta lettre si brève,
Lassé du lourd fardeau que chaque jour soulève
En ton cœur enfiévré, tu souhaites les champs
Et leurs jours sans émois. Va, cède à tes penchants.
Loin de l'âcre fumée et des bruits de la ville,
Cherche sous les pins verts la pénombre tranquille.
Quand l'homme sent venir octobre et se fermer
La source qui bouillonne en la saison d'aimer,
Quand l'ardeur inquiète a fui nos froides veines,
Il nous faut délaisser les ambitions vaines.
A qui peut vivre en paix, qu'importe plus de bien ?
Ne pas servir est tout ; être riche n'est rien ;
Et l'on est plus qu'un roi, si l'on n'a point de maître.
Regarde ! vois là-bas le soleil disparaître

Dans son linceul pourpré ; parmi les blancs galets
Un long serpent d'argent court aux fonds violets ;
L'olivier, qui frémit sous le vent clair d'automne,
Brille diamanté ; sur les monts qu'abandonne
Le rayon fugitif, les bois se sont roussis ;
Et du ruisseau lançant leurs fuseaux amincis,
Les peupliers tremblants, baignés dans la lumière,
Sont devenus tout d'or. Sur l'assise de pierre,
Chaque encor du soleil, vaut-il pas mieux manger
Et l'olive et le pain, que, morne, se gorger,
Sous les brouillards visqueux, des viandes succulentes
Qui chargent, dans l'argent, les tables opulentes ?
Jouis de l'heure oisive et du tiède soleil,
Tandis que le permet la vieille au fuseau sombre.
Entre la vie en fleur et le dernier sommeil,
Il faut un demi-jour, crépuscule vermeil,
Où l'on ne vive plus, sans être encore une ombre.

Mais que dis-je ? — Qui peut, au matineux réveil,
Poursuivre dans les thymus humectés de rosée
Et le lièvre au poil roux et la grive rusée ;
Quand vient le tendre avril, émonder son rosier ;
Enter d'une main sûre un cotonneux pommier ;

Voir couler du pressoir la liqueur rosoyante,
Ou du grès les flots d'or de l'olive luisante,
René, celui-là seul est vivant ! — Cherche et lis
Ce que sur son tombeau fit graver Similis,
Le puissant favori d'Hadrien : « Cy repose
Un qui mourut fort vieil ; mais, par estrange chose,
Ne vescu que sept ans ; » entendant dire ainsi
Que le temps qu'il passa, rongé du noir Souci,
Le front lourd du fardeau des affaires publiques,
Sous la pompe et l'éclat des dehors magnifiques,
Était la mort. — O champs ! Similis n'était né
Que le jour où s'ouvrit votre port fortuné !

IX

A JOSEPH GARIN

OUI certes, mieux vaudrait en de longs entretiens,
Semer à tous les vents les fleurs de sa pensée,
Et se voir et s'entendre et perdre en mille riens
L'heure charmante et vaine et trop vite passée,
Que tourner tristement ma plume embarrassée,
Ou de ton cœur aimable et bon attendre encor
Qu'un mot fasse le calme en mon esprit discord.
Ainsi l'ont décidé l'inclémente vieillesse
Et les maux qu'un docteur nomme, explique... et nous laisse.
Mais l'humble Patience a rendu plus léger
Ce que les dieux n'ont point permis de corriger.
Les divins Olympiens, sur la terre féconde,
Ont mesuré sa part au débile mortel,

Et le chaume succède à la récolte blonde.
Qu'importe un moi chétif à l'ordre universel ?
Lorsque l'hiver glacé survient, l'olive mûre
Doit tomber de la branche, et regrets ou murmure
Seraient des soins perdus, qu'il se faut épargner.

Nous fûmes, après tout, dans les heureux du monde.
Que d'autres, sur leur nef, ont vu se déchaîner
Les vents plus courroucés, la mer plus furibonde !
Combien ont plus lutté, plus souffert, et combien
Des dieux sourds ont reçu plus faible part de bien !
Quelle âme pourrait être à la pitié fermée,
Quand tant de nous, pareils à la louve affamée,
Ne savent où quérir la pâture du soir !

Ainsi, de toutes parts, sur la terre opprimée,
De toutes parts éclate un injuste pouvoir !
S'il nous faut, ignorants, croire la renommée
(Toi si docte en tout point, toi tu le dois savoir),
Trente-neuf ans seraient le lot des Éphémères,
Le lot commun donné par Zeus. — Combien de temps
N'ai-je point détourné votre part, ô mes frères !
Ne m'enviez point trop ces hivers insultants,

Car nul ne saurait fuir la noire Destinée ;
Chacun porte sa plaie à son flanc obstinée.

Mais il n'est point séant, à l'homme plein de jours,
De répandre son âme en irritants discours,
La vieillesse au mortel est indulgente encore
Si le doigt peut errer sur la lyre sonore ;
Si, lorsque dans les flots va sombrer le soleil,
Il peut, en attendant le suprême sommeil,
Voir lui sourire encor, dans la lueur confuse,
Le visage serein et clément de la Muse.

1888.

X

PROTÉE

Les phoques au dos bleu, paissant le doux lotus,
Exhalent l'âcre odeur de la vague saumâtre ;
L'Océan se jaunit du trainant Egyptus.

L'âpre lutte poursuit sans trêve. — Opiniâtre,
L'Atréide au grand cœur va cherchant son destin ;
De ses muscles noueux il étreint le vieux pâtre.

Dans les urnes de Zeus le sort reste incertain.
Chaque fois qu'il croit vaincre, une métamorphose
Vient abuser l'espoir de l'athlète hautain.

De même pourchassant l'idée en toute chose,
Je lutte avec le vers. Sous la rime fuyant,
Il se fait tour à tour fier lion, sphinx morose,

Dragon fumeux, panthère au regard flamboyant...
Mais comme l'Achéen, nous, domptant sa superbe,
Resserrons ses liens, tant qu'il dise, ployant :

« Je suis vaincu, poète, et je subis ton verbe! »

XI

A PROPOS DES ÉLÉGIES ROMAINES

A Georges Cogordan.

GÆTHER, je relisais, pensif, cette élégie
Où, par le jeu divin d'enchantements secrets,
Tu fais saillir aux yeux éblouis l'effigie
De la noble beauté romaine. J'admirais
Comme à la vie antique associant ta vie,
Tu règles l'ardeur même aux lois de l'eurythmie,
Au point que dans ton vers, fait de frémissement,
Nul ne sait qui l'emporte, ou l'artiste ou l'amant.
Limon par toi doué d'une chair immortelle,
Certes, par tous les dieux, que ta Faustine est belle !
Je te vois dans la nuit, quand sur son dos charmant,
D'un doigt léger comptant et la longue et la brève,

Tu vas scandant un vers commencé dans le rêve.
Mais l'aurore fleurie entr'ouvre l'orient ;
Souriante, elle amène un jour plus souriant,
Un plus suave éveil à ce dormir suave.
— O de la Beauté reine, ô trop heureux esclave !
Ton bras craintif passé sous le col arrondi,
Le flot des cheveux noirs inondant ta poitrine,
Tu suis le rythme pur de son souffle attiédi
Qui sort, parfum léger, de sa rose narine.
Pour fixer ton regard sur ces membres divins,
Pour jouir plus longtemps de leur vue apaisante,
Je te vois refermer d'une main complaisante
Ces yeux, ces yeux aimés qui s'ouvriraient incertains ;
Tu suis ces beaux contours, simples et grands ; tu crains
D'y porter un toucher profane ! Tu contemples
Ta vivante Vénus, comme un païen fervent
Contemplait sa déesse au profond de ses temples.
Silencieux, troublé, tu te courbes devant
Le Pouvoir éternel des formes souveraines !

Mais pour que la chaleur de ton hymne émouvant
Avec mon sang figé circulât dans mes veines,
Pour vivre de ta vie, ô poète ! il faudrait

L'âge des cheveux noirs et de l'émoi secret,
L'âge où l'âme enfiévrée est toute de mystères,
L'âge étrange où l'on hait les couches solitaires.
Il faudrait que la Parque oublieuse eût des ans
Laisse tarir le fleuve. — Et tes dards embrasants
Ont glissé sur mon cœur tranquille et doux, ô Græthe !
Des chiens hurlant jadis la turbulente meute
Ne s'est point réveillée au son de tes beaux vers.
Tout repose oublié sous les neigeux hivers...
Je ne regrette rien. L'âme enfin délivrée
De l'écume qui bout dans le flanc du mortel,
Cette âme sans désirs, sans troubles, est entrée
Déjà pour une part au sein de l'éternel.

XII

POST...

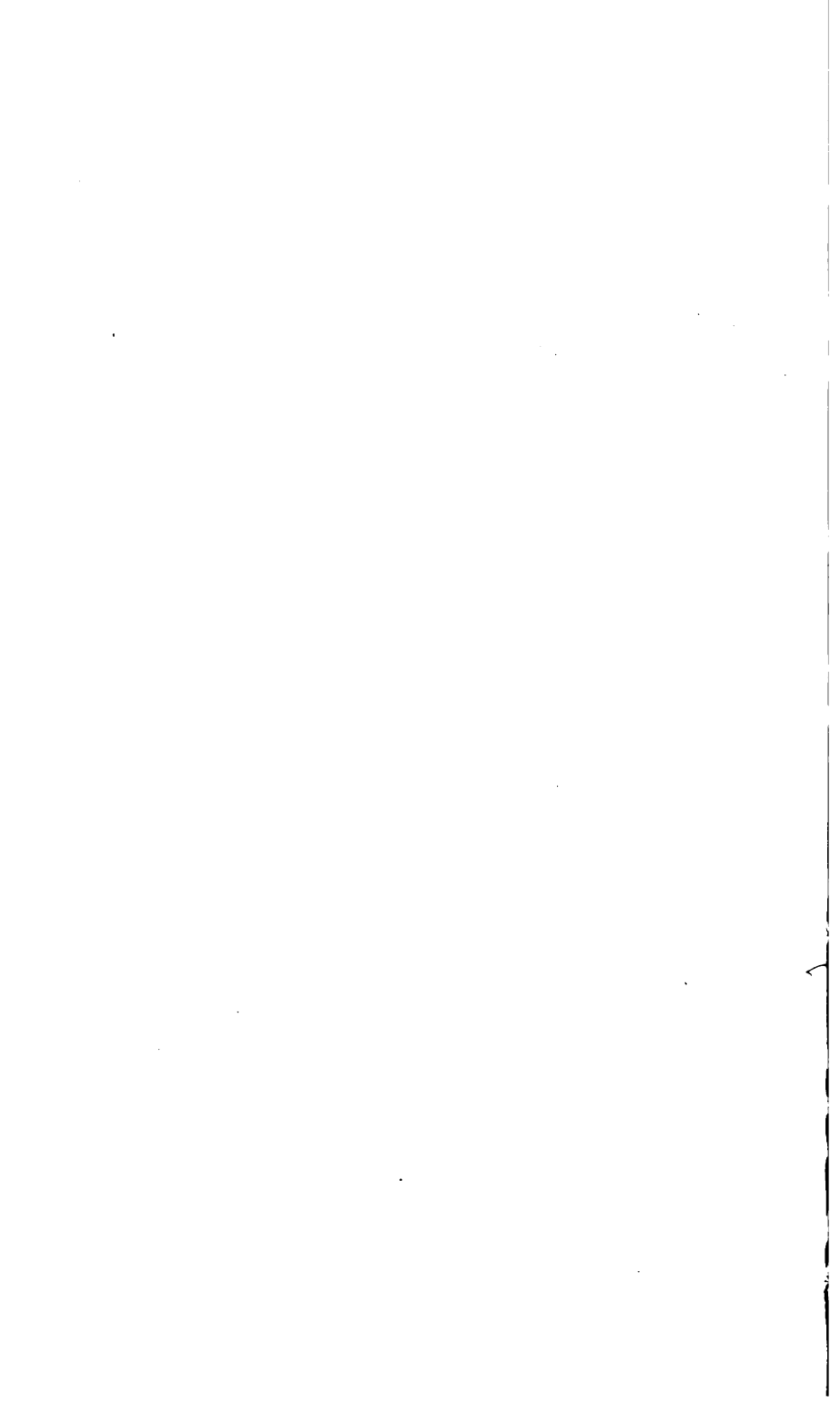
PHYDILÉ, Phydilé, quand je ne serai plus,
Un frère, des amis garderont ma mémoire,
Mais toi, tu gémiras ; tu ne voudras pas croire
Que l'Océan sans bords, dans l'éternel reflux,
Ait englouti l'ami sur qui, tendre et farouche,
Tu veillas si longtemps ! Meurtrissant ton beau sein,
Dans les nuits sans sommeil, de pleurs baignant ta couche,
Tu maudiras les dieux et leur cruel dessein,
Tandis que, sourde aux cris, l'impassible Nature
N'aura fait qu'accomplir sa loi, bénigne ou dure,

Selon le sort donné par Zeus. Le Temps ailé,
Le Temps qui calme tout, d'une main sage et sûre,
Lentement versera l'huile sur ta blessure,
Et tu te reprendras à vivre, Phydilé ;
Mais tu n'oubliras point ! Et les flots éphémères,
Dans leur rapide cours roulant vers l'avenir,
N'auront point entraîné tant de choses si chères.
Les cris et les sanglots et les plaintes amères
Auront cédé la place au pieux souvenir.
Si parfois un mot dur, qu'arrachait la souffrance,
De tes yeux altéra la pure transparence,
Cela seul tu l'auras oublié, ne songeant
Qu'au conseil grave ou bien au sourire indulgent.
Surtout (je te connais) que devant toi personne
N'outrage ma mémoire ! ou bien, levant ton bras
Pour porter témoignage, alors tu défendras
Celui qui te fut cher, ainsi qu'une lionne
Défend son lionceau. Déjà, déjà je vois
Éclater ton regard, j'entends trembler ta voix !
Et le sein soulevé, pleurante et tout émue,
Tu rediras s'il fut envieux ou méchant,
Du pauvre, hôte des dieux, s'il détourna la vue ;
S'il fut un ami sûr ; si jamais, le sachant,

Il commit l'injustice ou trahit sa parole ;
Si l'avidé et grossier Mammon fut son idole.
Toi qui me vis de près, diras ce que je fus,
Phydilé, Phydilé, quand je ne serai plus.

1884.

ULTRA COGNITA



ULTRA COGNITA

I

PRIÈRE

A Edouard Aynard.

CHŒUR.

SUIVANT les rites des ancêtres,
Sur les flûtes, les barbytos,
Sur les cithares de Délos,
Célébrons ZEUS, père des êtres :
Le seul qui ne soit pas dompté
Par l'altière NÉCESSITÉ !
Suivant les rites des ancêtres,
Célébrons le Maître des maîtres.
Sur les flûtes, les barbytos,
Sur les cithares de Délos,
Célébrons ZEUS, père des êtres !

RÉCITATIF.

Zeus, Souverain des dieux, éternel, tout puissant,
Toi que, sous mille noms, du couchant à l'aurore,
Du Nil au Borysthène, à genoux l'homme adore,
Je te salue en frémissant !

O Zeus, toi dont la face auguste est invisible,
Toi, l'Obscur, le Voilé, toi le Mystérieux,
Qui fis régir la terre et la mer et les cieux
Par les Lois au front impassible ;

O Zeus, tu tiens le monde en ta main ! Chaque jour,
Le divin Hélios, conduisant ses cavales
Aux crins incendiés, parmi les cieux d'opales,
De l'orbe tracé fait le tour.

Zeus, couronné d'éclairs, quand tu veux, tu déchaînes
Les longs flots mugissants sur les sables de feu,
Et tu troubles Thétys, la reine au péplos bleu,
Jusqu'en ses profondeurs sereines.

Zeus, tu fais s'entr'ouvrir les flancs de Déméter !
On voit trembler les monts fumants ; les palais croulent,
Et tandis que des cieux les océans découlent,
 Tu passes flamboyant dans l'air !

Mais, Zeus, tu fais aussi les haleines dociles,
Les Zéphyrus susurrants et doux, nés de l'Éther,
Qui font sous leurs baisers frémir le flot amer,
 Hôtes aimés des ports tranquilles.

Tu résides partout ; tu remplis le Kosmos
De ta présence auguste, ô Zeus ! nulle parcelle
Où tu ne sois : Raison vivante, universelle,
 Qui circule dans le Khaos !

Voilé par les rayons de l'ardente auréole,
Zeus, nul ne te connaît, ne te conçoit ; pas plus
Que l'obscur grain de sable apporté par le flux
 Ne conçoit l'homme et sa parole !

O Père, ô Zeus, tu fus, tu es et tu seras !
De même que le Temps pour toi n'a pas de borne,
L'Espace tout entier, dans son infini morne,
N'atteint pas le bout de ton bras.

Car il n'existe rien, ô Zeus, qui ne ressente
Le pouvoir détenu par tes augustes mains.
Rien dans l'Ouranos clair, rien dans les cieux divins,
Rien dans la mer retentissante,

Rien sur la Terre errante ou dans ses larges flancs,
Rien dans l'Hadès obscur, rien, ô Dieu de Justice,
Ne se peut accomplir sans ta droite propice,
Hormis les crimes des méchants.

Vainement le mortel issu d'un peu de fange,
Usant du Verbe saint qu'à lui seul tu donnas,
Ose, Titan chétif, dire que tu n'es pas,
O Zeus, c'est ton nom seul qu'il change !

Il s'incline devant la Force ou le Destin
Aveugle et sourd, ou bien ce qu'il nomme Nature :
Comme si tu n'étais la Force et la Mesure,
Réglant tout d'un rythme certain !

Ne l'emplis-tu donc point, cette Nature immense ?
Le Sort et le Destin ne sont que tes sujets.
Qu'importent donc les noms, s'il faut que les objets
Possèdent la même puissance !

O Zeus, c'est vainement que la vile fourmi
Veut nier le mortel qui de son pied l'écrase,
Et le chaume nier la foudre qui l'embrase,
Le feu, l'Etna qui le vomit.

O Zeus, Dispensateur serein de toute chose,
Qui sauves la nef bleue ou la romps à l'écueil,
O veuille délivrer les hommes de l'orgueil,
De tout mal odieuse cause !

Établis parmi nous le règne de la Paix,
De la Justice auguste et de la Règle sainte ;
Pussions-nous, étouffant notre éternelle plainte,
Rendre le prix de tes bienfaits !

CHŒUR.

Suivant les rites des ancêtres,
Sur les flûtes, les barbytos,
Sur les cithares de Délos,
Célébrons ZEUS, père des êtres ;
Le seul qui ne soit pas dompté
Par l'altière NÉCESSITÉ.
Suivant les rites des ancêtres,
Célébrons le Maître des maîtres.
Sur les flûtes, les barbytos,
Sur les cithares de Délos,
Célébrons ZEUS, père des êtres !

II

LE PAYEMENT

O ZEUS ! je pratiquai le bien ; je t'honorai ;
Du labour mes trésors sont les fils légitimes ;
Chaque jour, sur le flanc des fumantes victimes
Mes mains ont répandu l'orge et le vin sacré.

Tu promis l'Élysée à l'homme pur de crimes.
Le front ceint de rayons, le corps transfiguré,
Foulant le bleu gazon de lotus diapré,
J'épuiserai des dieux les voluptés sublimes !

— Ami, je te comprends : tu ne fais rien pour rien.
Pour t'abstenir du mal il te faut un grand bien ;
Marchand, tu n'entends point qu'au marché l'on t'abuse.

Ce prix de ta vertu, que tu viens réclamer,
Soit que Zeus te l'accorde ou qu'il te le refuse,
Tu le reçus déjà, s'il te donna d'aimer.

III

ZEUS ET HERMÈS

ZEUS.

HERMÈS, gardien léger des ombres sépulcrales,
Quel mortel t'accompagne ?

HERMÈS.

Un homme chargé d'ans.

ZEUS.

Apprends-nous quel il fut ; dis-nous quels incidents
De sa pesante vie ont marqué les annales.

HERMÈS.

Il aime la vertu, mais négligea les dieux.
Jamais, pour t'honorer, en pieux sacrifices,
Ses autels n'ont fumé du dos gras des génisses.
Qu'il aille dans l'Hadès !

ZEUS (*souriant*).

Enfant insidieux,
Et trop jaloux de moi, calme une âme offensée.
— Le pauvre, aimé des dieux, connut-il ses bienfaits ?
Fut-il fidèle et bon ? Nulle basse pensée
N'entra-t-elle jamais en son cœur ?

HERMÈS.

Non, jamais.

ZEUS.

C'est bien. — Qu'il ait accès dans les Champs-Élysées !

HERMÈS (*avec impétuosité*).

Impossible, ô mon Père, il ne crut pas en toi !
Qu'il connaisse ces dieux auxquels il n'eut pas foi !

ZEUS (*levant sa droite*).

Que les pudiques Sœurs, aux épaules rosées,
Les Grâces, aussitôt dressent un trône d'or
Pour cette âme candide et désintéressée,
Qui fit le bien durant les longs jours d'un Nestor,
Sans même avoir l'espoir d'être récompensée.

IV

LA SCIENCE

DES hommes m'ont frustré de la foi des aieux.
Entre deux infinis, d'un néant qui m'accable
Épouvanté ; jouet d'un destin misérable,
J'ai cherché le secours en vain auprès des dieux.

Ils sont morts : la Science a dessillé mes yeux.
Remplace-les pour moi, déité secourable !
Au naufragé qui sombre offre un solide câble.
O toi qui perces tout, déchire-moi les cieux !

Dis où je dois aller, qui je suis, et d'où vins-je ?
— L'âme n'est qu'un vain mot ; tu descends du grand singe.
— Et le singe ? — Kronos, de progrès en progrès,

Le tira du reptile. — Après ? — Le vil mollusque
Produisit le reptile. — Après ? Remonte jusque
Au nucléus, départ de toute vie. — Après ?

V

IGNORE

A J. G.

PERDU dans les sentiers ténébreux, tu demandes,
A défaut pour tes yeux de l'éclatant rayon,
Le météore errant des trompeuses légendes.
Peu t'importe le Vrai, tu veux l'Illusion !
Mais tu cherches en vain une foi dérisoire ;
Il ne dépend de toi ni d'aimer ni de croire ;
Et de même qu'Éros frappe quand il le veut,
De même l'esprit croit, hélas ! lorsqu'il le peut.

Écoute ce qu'hier, parmi nos pins agrestes,
Attentif aux accords de ces lyres célestes,
Me disaient, bienveillants, nos hôtes familiers.
Je contemplais au loin la plaine d'oliviers

Onduler sous la brise en vagues argentées.
Blotti sous le réseau des feuilles veloutées,
Dans le bois blondissant, pour la première fois,
Le timide coucou faisait monter sa voix.
Avec les chants légers, les parfums, les haleines,
L'âme du doux Printemps pénétrait dans les veines,
Et le pin et l'oiseau, la brise et le parfum,
Et la fleur entr'ouverte et l'insecte, chacun
Répétait faiblement sa note murmurante :
« Ignore ! Jette aux vents le soin qui te tourmente !
Tu ne trouveras point la paix dans ton esprit.
Cherche-là dans le cœur : là seul elle fleurit. »

VI

L'INCOGNOSCIBLE

Jadis, pour parvenir au ciel inaccessible,
Briarée aux cent mains follement entassa
Olympe sur Hémus, Pélion sur Ossa.
Prosternons-nous, troublés, devant L'INCOGNOSCIBLE !
Ce que l'entendement humain ne peut saisir
Ne fut point proposé pour notre humain désir.
Vainement voulons-nous sauter hors de notre ombre.
Sages, résignons-nous, dans notre infirmité,
A ne percer jamais de Zeus le voile sombre.
Adorons ce qu'il cache à notre piété,
Et sans recherche oiseuse et sans plainte inutile,
Sachons porter le poids de notre âme débile.

VII

LE CHIEN

A Paul Vigne.

AMI, tu veux savoir le mot de toute chose,
Et quel doigt, soutenant le soleil au déclin,
Le ramène à l'aurore en son char opalin,
Et qui fit la vipère à côté de la rose.

Vois-tu cet humble chien, dans sa placide pose,
Qui semble contempler cette aîle de moulin ?
Cherche-t-il donc comment le blanc panneau de lin
Tourne dans l'air bleuâtre et quelle en est la cause ?

De l'Immanent à nous, ami, songe combien
L'hiatus est plus grand que de nous à ce chien !
Sage, fais comme lui : du désir de connaître,

Éternel ignorant, chasse l'âpre souci.
A quoi bon t'agiter ? Le secret de ton être
Est dans ta conscience : AMATIQUE NESCI.

VIII

A HERMÈS

PARAIIS, fils de la nymphe aux boucles vagabondes,
Unie au Kroniôn dans les grottes profondes,
Loin des regards jaloux d'Héra ! Parais, Hermès,
Qui parcours et l'Olympe et la Terre et l'Hadès,
Bienveillant messager des Êtres impassibles !
O subtil conducteur des bœufs aux pieds flexibles !,
Lorsque se rompt le fil ourdi par Lachésis,
Tu mènes, dit-on, l'ombre au dème d'Éleusis,
Dans l'ancre noir cachant les portes du Cocyte ;
O toi qu'en vain jamais mortel ne sollicite,
Hermès, enseigne-moi ! Dis ce qu'après la mort
Devient l'homme ! Vit-il de nouveaux jours ? S'il dort,
Son sommeil doit-il être éternel ? Quel mystère
Cache le noir sépulcre ?

HERMÈS.

Enfant, né de la Terre
Pour un jour, ne prends pas le chimérique soin
De percer le secret. Ne t'inquiète point
De ce qu'ordonna Zeus ! Humble, qu'il te suffise
De savoir que c'est bien ; paisible, tranquillise
Ton cher cœur. Et surtout, ô néant orgueilleux,
N'estime point savoir ce qu'ont caché les dieux !

IX

A UN SAVANT

MORTEL trois et trois fois heureux ! Tu sais comment
S'est construit le Kosmos, et sous quel chaud ferment,
A tels et tels degrés que ta science nomme,
La cellule apparut un jour, et lentement,
Passant de forme en forme, est devenue un homme.

Ainsi du tout puissant Brahma le sage enfant,
Sur les livres pâli, sait, lui, qu'un éléphant
Supporte notre globe oscillant dans l'espace.
D'un chélonien lourd, sous le poids étouffant,
L'éléphant à son tour presse la carapace.

Pour moi je ne sais rien du monde, rien des lois ;
Rien, sinon le néant de ce que je conçois ;
Rien, sinon qu'à tâtons je recherche le juste ;
Rien, — sinon que, le cœur tressaillant, j'entrevois,
Dans l'Immense et l'Obscur, quelque chose d'auguste!

X

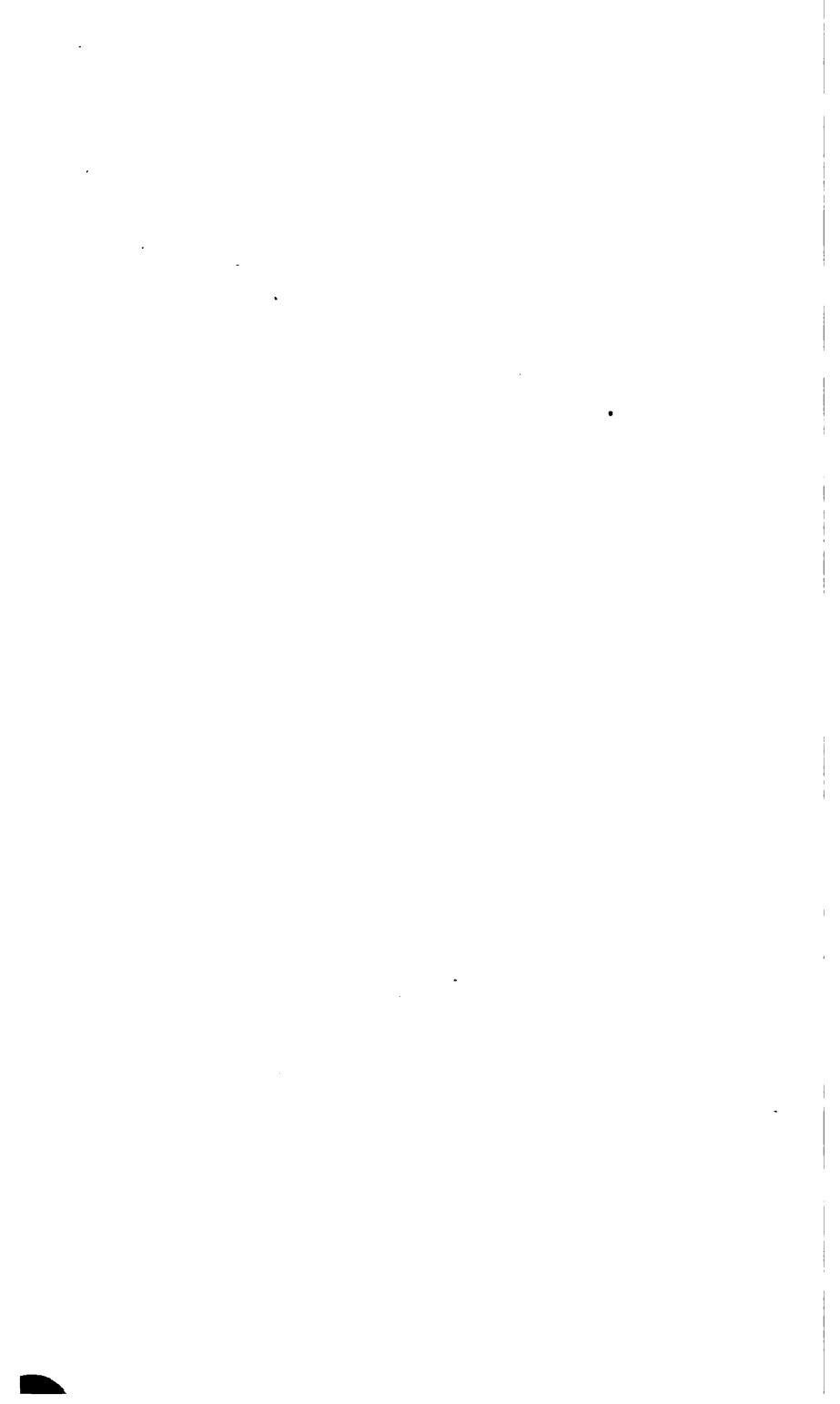
On me dit : la Nature est l'idéal écho
De ta propre pensée, un état de ton âme ;
Du sujet à l'objet éternel quiproquo !
Tu lui prêtes ton cœur et ta voix et ta flamme,
Comme elle t'a prêté ton corps pour un moment ;
Elle pèse du poids de son indifférence.
Sans doute ! mais pourquoi cette vaine apparence
Éveille-t-elle en moi le sourd tressaillement ?
Pourquoi l'Ouranos bleu m'apporte-t-il la joie ?
Pourquoi, lorsqu'il est noir, au noir mal suis-je en proie ?
De la Nature à nous pourquoi cette harmonie,
Et comment l'Insensible appelle-t-il la Vie ?

1889.

XI

LORSQUE, sur le papier, notre débile main
Veut fixer quelque trait de l'Être surhumain,
Vainement le cerveau gémit sous la torture,
Le style n'a gravé que l'humaine figure ;
Aux doigts de Phidias le dieu n'est qu'un mortel.
Image du concept en nous de l'éternel !
Le cristal des grands monts, si beau de transparence,
Ignore ce que dit le mot : « Intelligence. »
L'Intelligent ne sait ce que dit le mot : « Zeus ! »
Et pour le concevoir tout effort est oiseux,
Car le saut est moins grand du minéral à l'homme
Que de nous à Celui qu'aucune voix ne nomme.
O Zeus, tu le voulus ! nul ne sait rien de toi.
— Qu'importe ! si tu mis au cœur ta claire loi !

MORS



M O R S

I

LE FLEUVE

Le fleuve était immense et morne. Point de rive.
En mugissements sourds l'onde courait, hâtive.
Un infini roulant. Mille Meschacébés
Disparaîtraient plus vite, en son cours absorbés,
Qu'au cœur de l'océan sans borne une fontaine.
Il faisait nuit. Obscure, une rumeur humaine
S'élevait, confondue en la rumeur du flot.
— Clapotant comme un pas de cavale au galop,
Ce flot lourd emportait des barques innombrables.
Chacun avait la sienne, et tous les misérables,
Sans que d'une foi vaine aucun d'eux se leurrât,
Savaient qu'ils descendaient vers un Niagara.

Nul ne pouvait prévoir si le terme était proche
Ou loin, mais le destin était fatal : la roche,
Monstre informe, attendait, avide d'engloutir.
Et le désespéré, qui ne peut ralentir
Le fleuve fugitif, a, dans son âme sombre,
Les épouvantements de l'abîme et de l'ombre.

Les cheveux hérissés et la sueur au front,
Chacun lutte, chacun frappe de l'aviron.
Est-ce le penser fou de remonter le fleuve ?
Le flux, aveugle et sourd, et sans que rien l'émeuve,
Les charrie à la mort : c'est le tenace espoir
D'éloigner d'un instant, peut-être, le saut noir.

Et ma barque volait au gouffre insatiable.

Ce combat puéril me sembla pitoyable.
Pour un si mince prix lutter contre les dieux !
Et, retirant ma rame et repliant mes voiles,
Je me laissai glisser en contemplant les cieux,
Les cieux empyréens, tout palpitants d'étoiles.

II

A MON heure dernière épargnez-moi les plaintes,
Le cœur des médecins autour de mon chevet,
Les baumes et les suc, les espérances feintes...
Laissez faire les dieux : ce qu'ils font est bien fait.

L'oiseau cher à Kypri, le flanc percé d'un trait,
Et sentant de la Ker la trop certaine atteinte,
Cherche dans le bocage un asile secret,
Pour voiler l'agonie à la Lumière sainte.

L'homme honorant les dieux et l'auguste Pudeur,
Pour des actes moins bas et de moins de hideur,
Fuit les regards : mourons d'une mort dérobée.

Penses-tu que pour nous les cieux vont s'embrunir ?
Semblable au lac profond où la pierre est tombée,
La Nuit va se fermer sur notre souvenir.

III

LA LOI

AMI, que je te plains !... Esculape et Chiron
N'ont-ils plus de pouvoir ?... Puisse leur art fidèle
Chasser au loin la mort te couvrant de son aile,
Et ressaisir ton ombre au bord de l'Achéron !

— Ami, pourquoi gémir ?... Que d'autres à Charon,
Avant nous, ont payé cette obole éternelle !
Suis-je fait d'autre argile, et les dieux sur mon front
Ont-ils mis un reflet de leur gloire immortelle ?

Le fleuve se plaint-il de verser dans la mer,
Et le nuage errant de fondre dans l'éther,
Et le jour de s'éteindre en la nuit azurée ?

Rien ne peut être mal de l'immuable Loi,
Œuvre des dieux sereins assis sur l'empyrée ;
Et Patrocle mourut, qui valait mieux que moi ¹.

IV

LE LIT

O NUIT de la jeunesse, ardente nuit sans rêve,
Près d'un être qu'on aime et dont on est aimé ;
O nuit, ô longue nuit, ô nuit pourtant trop brève,
Passée à respirer un souffle parfumé !

Le front tiède appuyé sur un sein que soulève
Le reflux régulier d'un sang jeune ; charmé
Par ce susurrement d'abeille au mois de mai,
Nous eussions pu coucher sur le tranchant d'un glaive.

Maintenant, morne et las, tournant et retournant
Cent et cent fois un corps douloureux, maintenant
Nous ne saurions tenir dans soixante coudées.

Bientôt un lit meilleur aura reçu tes os :
Un peu froid, un peu dur, sans courtines brodées,
Étroit ; — mais il te garde un éternel repos.

V

ELLE

ME voici. Pourquoi donc te troubler à ma vue ?
N'as-tu point oublié le frisson du plaisir,
Et le trouble divin où couve le désir,
Et les tendres avrils où la sève reflue ?

Voir la rose effeuillée et la pelouse nue,
Et les jours s'écoulant plus hâtifs ; voir faiblir
Son esprit fatigué ; la lumière pâlir,
Et le corps se voûter sous la tête chenue ;

Songer au cœur chéri que la Nuit a glacé ;
Soi-même n'être plus qu'une ombre du passé :
Tel est le sort commun de l'argile mortelle.

Le dernier pas est court qu'il te reste à franchir.
Sans émoi mets ton pied dans le champ d'asphodèle :
Il est plus mort de toi qu'il n'en reste à mourir.

VI

PAX

A Tristis, mon contemporain, après la lecture de ses sonnets : Autrefois et Aujourd'hui ?

DANS tes vers émouvants tu gémis de vieillir ;
Tu regrettes le temps des roses ; tu regrettes
Les troubles ingénus et les ardeurs secrètes
Et ce bras, jadis fort, que tu sens défaillir.

Nous avons vu s'enfuir les Grâces radieuses,
La douce Illusion, compagne de Cypris,
Eros aux cheveux d'or et les baisers fleuris
Et les Bacchus pourprés et les vierges rieuses.

Frère, il nous faut des soirs pesants subir le faix.
A qui nous remplaça ne portons point d'envie.
Nous eûmes les douceurs des matins de la vie ;
Voudrions-nous des lois n'avoir que les bienfaits ?

Les générations, semblables aux feuillages,
S'envolent tour à tour sur l'aile des autans ;
Mais Pan, le dieu fécond, au retour du printemps,
De neuves frondaisons vêtira les treillages.

Ainsi de nous, mortels ; un vient, un autre part ;
Ne nous lamentons point sur nos jeunes chimères ;
Le sage dirait-il lequel des Éphémères,
En naissant ou mourant, a la meilleure part ?

Quand vient le noir Hiver et la glace azurée,
Qu'Amphitrite rugit sous le fouet du grand vent,
Il est bon de quitter le navire mouvant,
Pour s'endormir enfin d'une paix assurée.

Laissons Kronos rouler son fleuve régulier.
Du faite empyréen de la demeure auguste,
La Pensée Éternelle a décrété le JUSTE :
Le Zeus des morts pour tous doit être hospitalier.

VII

LE PAYSAN

A INSI que le grain mûr à ton sein confié,
Pour que surgisse un jour l'épi glorifié,
Ainsi l'on déposait dans tes flancs, ô Cybèle,
Marâtre qui l'avais, de ta dure mamelle,
A renfort de sueurs, nourri quatre-vingts ans,
Un voisin, paysan plus que les paysans.
Quatre-vingts ans sonnés, il avait, sans relâche,
Ahané sous le poids de sa peineuse tâche ;
Sans relâche émondant ses glauques oliviers,
Piochant le sol durci, dépouillant les mûriers
Pour sustenter le ver précieux et débile,

Qui tire de sa bouche une trame, subtile
Comme le fil auquel sont suspendus nos jours ;
Sous les flammes fauchant son blé maigre, et, doigts gourds,
Sous le mistral glacé, l'hiver, cueillant l'olive ;
Puis, grain par grain, le soir, à la lampe tardive,
La triant sur les grands linceuls, dont le trésor
Sous la meule de grès va couler en flots d'or.

A présent étendu dormant, sous cette terre,
Ingrate si souvent et cependant si chère,
Sur laquelle il courba son dos roide et pesant
Durant tant de moissons, tant d'hivers, à présent
Il se repose enfin sous la chaude caresse
De ce soleil qui fit fermenter sa jeunesse ;
Et les esprits subtils qui composaient son corps
Sous la chaîne des Lois, et que la mort délivre,
Avec lenteur dissous et versés au dehors,
Se cherchent pour revivre, et mourir, et revivre.

Heureux, il s'est éteint sans le cruel effort
De l'être épouvanté qui lutte avec la mort,

Et se débat, hideux, dans l'ignoble agonie !
Paisible fut sa fin, paisible fut sa vie,
Paisible est son sommeil. — Un soir tiède et serein,
La noire Sœur le prit auprès d'un romarin,
En un coin du verger tout rose, un jour que Flore
Était plus odorante et Zéphir plus sonore.
A ceux qui s'empressaient, voyant l'ange fatal
Sur sa tête planer : « Mais je n'ai point de mal ! »
Disait-il, et quand vint la seconde où fuit l'âme,
Il répétait encor : « Non, je n'ai point de mal ! »

Il avait mis son cœur en la Foi qui proclame
L'Être bon, créateur, qu'il nommait « le bon Dieu » ;
Dont les yeux le suivaient à toute heure, en tout lieu.
Du cabaret laissant la volupté grossière,
Près de sa porte, assis sur le lourd banc de pierre,
Le dimanche, au sortir du culte, il reposait
Son vieux corps au soleil, et lentement lisait
Dans la Bible, en songeant à la joie éternelle
Que le sein d'Abraham garde pour le fidèle.
Il avait des enfants, élevés comme lui
A la peine, à l'effort, sur lesquels avait lui

La même foi. Pour eux amassant l'héritage
Liard à liard, jour par jour, épargnant à l'image
De la dure fourmi, pour eux, avant la mort,
Il s'était dépouillé : près d'atteindre le port,
Qu'importe le bagage ?... Et lorsque sonna l'heure,
Il ne s'écria point comme nous, dans l'effroi :
« O Mort, retarde encore ! O Lumière, demeure !
« Accours, ô médecin ; médecin, sauve-moi !...
« Donne au moins quelques jours !... »

O paysan, j'envie
Ta mort, ta mort au moins, n'osant dire ta vie.

VIII

AMI, remets aux dieux le souci qui te mord.
Quel homme a jamais su ce que c'est que la Mort,
Et ce que peut cacher, dans les plis de ses voiles,
Le fantôme glacé qui fait frémir les moelles ?
Tu redoutes la Mort, comme si tu savais
Si ce n'est pas des dieux le plus grand des bienfaits !

IX

NON ce n'est pas la mort, c'est le mourir qu'on fuit ;
Ce n'est pas l'inconnu troublant de ce qui suit ;
L'horreur est tout entière en ce qui la précède.
O dieux ! n'eussiez-vous pu la faire un peu moins laide ?
Il eût été si doux de glisser dans la nuit,
Entre deux bras de lait, sur une épaule tiède !

X

LE ROMAN

EN ses habiles nœuds l'histoire est émouvante.
Charmé par le sourire ou vaincu par les pleurs,
Tout palpitant d'espoir ou tremblant d'épouvante,
Je me fonds tout entier dans ces deux jeunes cœurs,
Et pour eux je murmure une oraison fervente.
Ils ont enfin le prix de l'amour surhumain.
— Retenez dans les cieus votre chaîne mouvante,
Astres, pour écouter les baisers de l'hymen !
— Lentement éveillé du songe qui m'enivre,
Je médite et je sens mon âme s'assombrir :
« Et, que m'importe, dis-je, en repoussant le livre,
« Puisqu'il leur a fallu vieillir, et puis mourir ! »

XI

A TRISTIS

Après la lecture de son sonnet :
Il est tard³.

AMI, pourquoi ce trouble à l'aspect du tombeau ?
Mortels, pour un instant, nous nous prêtons la vie.
Tels, dans les jeux sacrés, sans regret, sans envie,
Les éphèbes dansants se passaient le flambeau.

Le décret qui sur tous fait passer les niveaux
Pour nul n'est partial. Vieilleses engourdies,
Laissez l'air et l'espace à des êtres nouveaux !
Maitre juste, salut, quand tu me congédies !

Ce que firent les dieux doit être. De la mort
Nous passâmes au jour sans peur et sans effort ;
Sans effort et sans peur retraversons le fleuve.

Fermons nos yeux sans plainte à l'horizon vermeil,
Remerciant Celui qui dispense l'épreuve,
Car il ne nous doit rien... pas même le réveil !

XII

THANATOS

COMME le matelot, montant sur sa galère,
Se confie à l'étoile, œil brillant de la nuit,
Confions-nous sans crainte au vent qui nous conduit :
Le dieu qui nous renvoie est un dieu sans colère.

Éther qui fais rouler sur le monde ébloui
L'interminable flot de la lumière sainte ;
Soleil qui, du foyer de la divine enceinte,
Embrasses d'un regard notre orbe épanoui ;

Adieu ! voici venir la déesse livide,
Vierge à qui l'on s'unit sans lyre, sans festins.
Aidès, frère de Zeus, de tes bénignes mains,
Doux Aidès, endors-moi dans une mort rapide !

XIII

LES CHEMINS

ELLE

AMI, viens-tu ? Si nous prenions
Ce sentier caché sous la mousse ?
En fouillis la fleurette y pousse ;
Il est plein de bleus papillons.

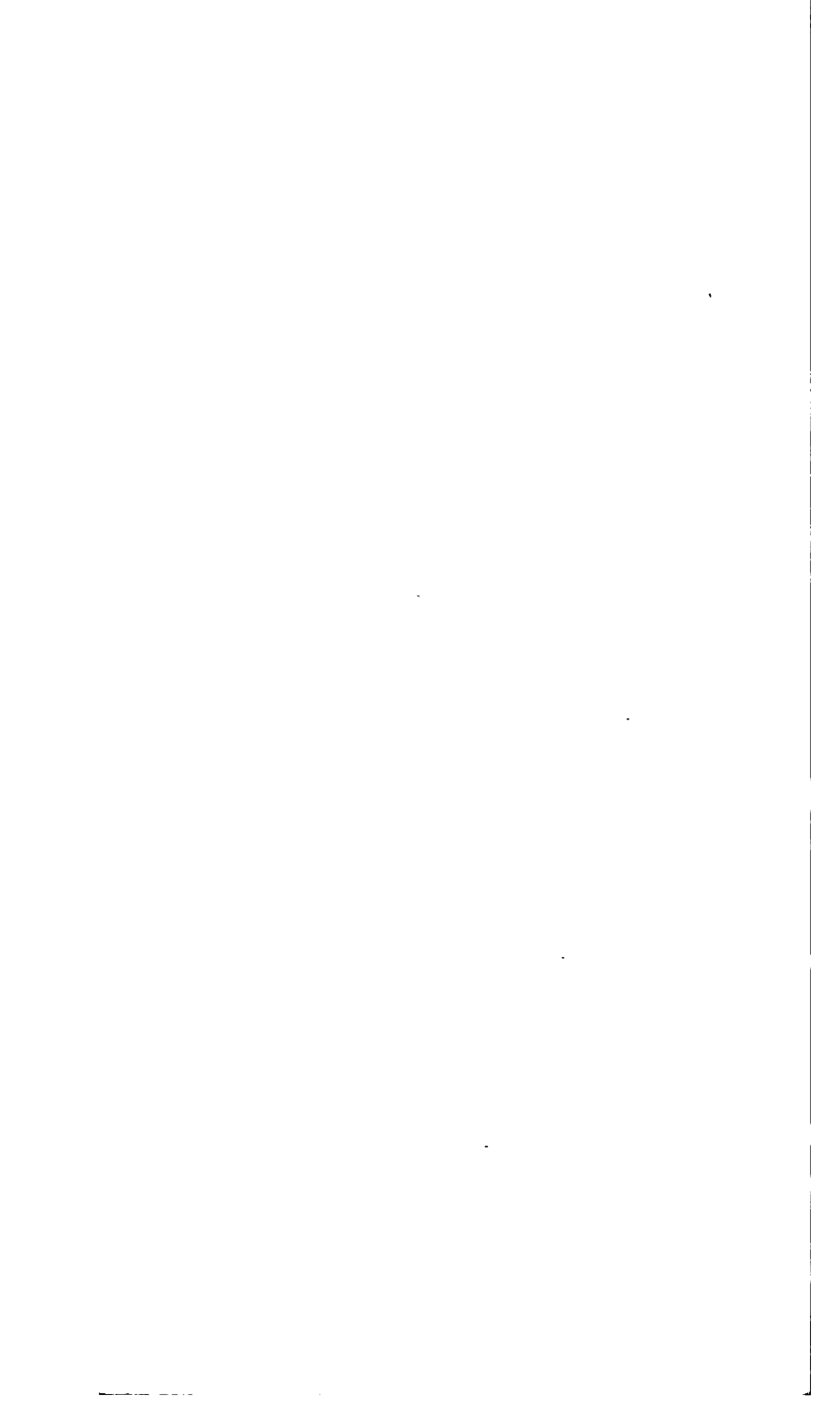
Ou celui-ci qui s'entremêle
Avec les pins et les buissons ?
Le vent y chante des chansons
Sur une cithare éternelle.

Ou veux-tu, sous les peupliers,
Suivre la route blanchissante,
Regardant la foule éclatante
Des chars d'or et des cavaliers ?

LUI

Trop chère enfant, que nous importe !
Qu'ils soient au sud, qu'ils soient au nord,
Les chemins où le pas nous porte,
Ils conduisent tous à la mort.

ANTHOLOGICA



ANTHOLOGICA

I

INSCRIPTION VOTIVE

A POLLÔN-inventeur, l'architecte modeste,
Qui délaisse votre art pour le repos agreste,
Suspend à votre autel les outils regrettés :
L'équerre ingénieuse et de qui les côtés
Renferment les secrets trouvés par Pythagore ;
Le tau mystique, ouvré dans le blanc sycomore,
Et propre à diriger les mystérieux traits,
Qui, même en l'infini, ne se heurtent jamais ;
Puis, le style gravant les figures sacrées.
Il garde le compas aux branches mesurées,
Afin que, jusqu'à l'heure où la mort qui détruit

Sur ses yeux fatigués fera tomber la nuit,
Il puisse maintenir la limite équitable ;
Et que, respectueux de l'Isis redoutable,
Exempt de vains désirs, il ne s'enquière pas
De ce que Zeus refuse à notre humain compas.

II

ÆGROTANS

ESCULAPE sauveur, je t'implore à genoux !
Sur ma lèvre qui meurt tout se change en dégoûts.
Les oracles de Cos et ceux de l'Achate,
Les bains de Sextius, les thermes de Bate,
Mon espérance a tout tenté, tout l'a trahie ;
Je sens crouler mon corps sous le mal odieux.
— Bannis de ton cher cœur l'amère inquiétude ;
Fais ton âme sereine et t'abandonne aux dieux.
Un souffle vaut-il donc tant de sollicitude ?

. III

AMIS, si vous voulez peindre ce que je fus,
Vous n'aurez pas besoin de grands discours diffus.
Sur mon cippe, écrivez le mot que je préfère :
« Il est bien malheureux de n'avoir rien à faire. »

IV

A VÉNUS

QUAND le vieux nautonnier, sauvé des mers avides,
Du bord voit un navire assailli par les flots,
Il implore Neptune, ami des matelots.
De même, défiant d'Eros les traits perfides,
Abrité dans les flancs de mon épaisse tour,
Je t'invoque, ô Vénus, pour les cœurs pris d'amour!

V

LE PREMIER AMANDIER

O MES yeux éblouis ! Sur la froide ramure
La neige parfumée en bouquets va fleurir !
Pourquoi donc, cette fois, ta caresse, ô Nature,
Fait-elle ainsi mon cœur triste à mourir ?

VI

POURQUOI verser ton cœur en plainte misérable ?
Pourquoi ton œil farouche et pourquoi ton cri sourd ?
Enfant ! se révolter contre l'inévitable,
N'est-ce pas le rendre plus lourd ?

VII

LES AMIS

JADIS, aux bois sacrés, je suivais Philomèle,
Dont le chant dans mon sein attisait les ardeurs.
Aujourd'hui des beaux soirs aspirant les tiédeurs,
J'écoute gazouiller sous mon toit l'hirondelle.
Dans la rapide vie, ainsi, selon les temps,
Le sort nous a choisi des amis différents.
Demain sera le tour de la taupe fidèle.

VIII

QUE faites-vous sur ce banc tiède,
Ami, vous paraissez souffrir ?
Auriez-vous besoin de mon aide ?
— Merci, je m'exerce à mourir.

IX

AUX MODERNES ACHÉENS

O VAILLANTS Achéens, qu'aucun revers ne dompte,
Puissiez-vous ne connaître, en vos jours hasardeux,
Ni l'absence de frein, ni le joug qui fait honte,
Car les dieux ont placé la force entre les deux.

X

LE REPOS

ET le maître parlait : « Le repos pour ton âme,
« Il est dans le divin ! Là seul est le dictame :
« Pour le cœur le Parfait, pour l'esprit l'Absolu ¹. »
— Maître, si tu dis juste, en suis-je moins à plaindre ?
Comprendre l'infini, je ne l'ai jamais pu ;
Et le parfait, hélas, je ne puis pas l'atteindre !

XI

L'HERMÈS

Sous l'yeuse bruyante un hermès est dressé,
Et le feuillage noir, par le vent balancé,
Fait flotter sur le marbre un voile translucide.
Un filet pur jaillit. La nymphe au pied fluide
S'échappe en murmurant parmi les blancs graviers.
Un bosquet toujours vert l'enlace, où, par milliers,
La fleur du myrte éclate en aigrette odorante.
Le jeune dieu, penchant sa tête bienveillante,
Semble montrer l'exèdre au passant, qui s'assoit,
Détend son corps lassé, songe aux siens; puis il boit,
Et lit, en invoquant la naïade propice :
CHEMINE VOYAGEUR, PENSANT A LA JUSTICE.

XII

A UN ENFANT

POURQUOI dors en ton sein cet Éros faible et nu ?
Tu grandis. Il s'éveille. Il t'enivre de roses.
Hâte-toi ; jouis-en ! — Sous les soucis moroses
Tu te courbes ; il fuit. Subis le cours des choses ;
La race est préservée : à quoi servirais-tu ?
Ta survivance n'est qu'un luxe. La Nature
Réserve son regard à ta progéniture,
Jusqu'au jour où ton fils, à son tour enivré,
Comme on fait d'un dépôt transmis, aura livré
Et la vie et la mort dans le germe sacré.

XIII

JE ne veux point, chétif, lutter contre le sort.
A quoi bon se débattre en anxiété vaine ?
J'aime mieux conserver ma paix, humble et sereine,
Que de passer mes jours à repousser la mort.

XIV

TESTAMENT

Avec le thym rosé, le cytise mielleux,
Semez sur mon tombeau quelques romarins bleus,
Fils odoriférants de la rosée amère
Que Vénus fit jaillir de la vague, sa mère.
Lorsque le Temps ailé ramènera les mois
Chers à Zéphyr, je veux que les agiles doigts
Des nourrissons aimés du vieillard du Galèse²
Dans les suaves fleurs puissent ravir à l'aise
Le suc aérien. Remplissez, remplissez
Votre ruche de cire et de rayons pressés
Recueillis sur ma tombe, ô blondes ouvrières !
Pour que le dieu rustique, au front voilé de lierres,
Qui se plaît à souffler aux flûtes de sureau,
Le dieu Pan, protecteur des ruches, au gâteau

Pétri d'or écumeux vienne tremper sa lèvre.
Puissiez-vous, dans l'enclos défendu de la chèvre
Et des bruyants chevreaux, puissiez-vous mollement
Murmurer chaque jour le doux susurrement
Qui bercera sans fin mes tempes endormies.
Le chœur harmonieux chassera les lamies
Et la noire lémure, et, charmé, je croirai
Qu'une troupe d'amours s'ébat dans l'air doré.

XV

A HÉSYCHIE

TOI qu'Égine adorait sous le nom d'Hésychie³,
MODÉRATION sainte ! ô déesse affranchie
De colère et de haine, et qui détiens les clefs
Des souverains conseils et des sages parlers,
Puisses-tu, des esprits ramenant l'équilibre,
Nous mettre enfin au cœur une âme juste et libre !

XVI

ÉLOQUENCE et génie et force, tous les biens
Sont les dons généreux des justes Olympiens.
Tu reçus le sillon le plus gras de Cybèle,
Moi j'ai le champ pierreux et la motte rebelle.
Tes glèbes, sans labeur, portent les plus beaux fruits ;
Mes fonds, malgré le pic, au seigle sont réduits.
Mais, pour tout mesurer, Zeus n'a qu'un seul niveau ;
L'humble est égal au grand, et chaque effort se vaut.

XVII

PLAISIRS, au nom de qui la jeune âme frissonne,
On ne saurait vraiment s'entendre mieux que nous !
Vous ne voulez plus ma personne,
Et moi qui ne veux plus de vous !

XVIII

Les hommes, fils du Temps, sur la Terre féconde,
Sont semblables au fleuve où l'onde chasse l'onde,
Et dont l'onde qui chasse est chassée à son tour.
Non seulement, mortel, je ne dure qu'un jour,
Mais dans mon propre sein l'être succède à l'être !
Ce cœur chétif et vain se targue de CONNAITRE !
Insensé qui prétend, de ses deux bras de chair,
Ensermer l'orbe immense et vide de l'Éther !

XIX

Aussi bien impuissant à connaître les causes
Que je suis inhabile à convertir les choses,
Contre les sages dieux ne luttons point, mon cœur !
A la nécessité je sens quelque douceur,
INÉVITABLE, tu reposes.

XX

ANNI NOVITAS

A L'AGE où le cœur bout sous les forces obscures,
Je m'écriais : « Doras, que tes lèvres sont pures !
« Que le sein de Myrto palpite avec douceur !
« Pourtant elle n'est pas plus tendre que sa sœur.
« Que tes flancs, ô Clymène, ondulent avec grâce !
« Quelle nymphe, ô Mélite, en blancheur te surpasse !
« Que le cou d'Amynome est rose et délicat,
« Mais combien les yeux noirs de Phormis ont d'éclat ! »
Parmi les vierges, fleurs de vos saisons nouvelles,
Mon cœur, en était-il qui ne fussent point belles ?

XXI

LES DÉSIRES

MERCI, vous, sages dieux, qui, dans votre indulgence,
Graduant les désirs selon notre indigence,
A chaque âge donnez sa chimère à nourrir.
Dans la fleur de mes ans, je rêvais de courir
Sur les immenses mers, bercé de bruits sans nombre ;
De visiter, pieux, Delphes, Argos ; d'ouvrir
A mon pas frémissant l'Étna, vieux géant sombre,
Le Cythore ondoyant de buis, l'Hémus plein d'ombre ;
De me désaltérer au fleuve d'Himéra,
Et de fouler les champs que Cécrops laboura.
Je disais en mon cœur : « Seulement que je voie
« Miroiter les roseaux des plaines où fut Troie ! »
— Souriant de mon rêve, aujourd'hui je ne veux
Qu'un rayon de soleil dans les espaces bleus.

XXII

DÉDICACE D'UN AUTEL

O DIEU fait de lumière, Apollôn, dieu du Cynthe,
Un homme, fils d'un jour, t'a voué cet autel.
Je ne t'immole rien, car ô toi, l'immortel,
Qui tuas le serpent sous une flèche sainte,
Tu vois avec horreur égorger l'innocent ;
Et je t'honore mieux, les mains pures de sang,
En déliyrant ces deux colombes prisonnières.
D'un pieux suppliant écoute les prières :
Toi qui règles la vie, ô Pythien vainqueur,
Écarte tous les maux de ceux qu'aime son cœur !

XXIII

JE suis vieux et malade : accourez, ô docteur!
Une arthrite peut-être? — Eh non! — Plutôt la moelle
Qui serait prise, alors? Ce symptôme dévoile
Un mal profond; tâtez mon pouls et ma moiteur!
Serait-ce hypocondrie ou marasme ou névrose?...
— Qu'importe de mourir par l'une ou l'autre cause?
Voyons, il faut pourtant finir de quelque chose!

XXIV

ZEUS veut qu'à tous ses dons une peine s'allie;
Tout bonheur a l'épine, et tout amour, la lie.
Jouis des biens reçus sans rembrunir ton front,
Et respire la rose en sa grâce accomplie,
Sans trop t'inquiéter s'il est un ver au fond.

XXV

MYRTO

SUR mon sort Esculape avait jugé : l'éphèbe,
Avant l'hiver, devait être en proie à l'Érèbe.
Tout devenait amer à mes sens affadis ;
Sous moi se dérobaient les forces fléchissantes,
Et je traînais mes pas loin des vierges dansantes.
Un jour, fuyant la plaine et les brûlants midis,
Triste, attendri, j'errais sous les noires yeuses,
Écoutant chuchoter leurs voix mystérieuses.
Je rencontrai Myrto. Ses yeux de violettes
Me semblèrent chargés de peines inquiètes,
Sa voix était troublée et, dans son jeune sein,
Qui soulevait les plis de sa robe de lin,
On eût dit qu'on voyait palpiter deux colombes.
« Je ne veux pas, dit-elle, ami, que tu succombes ! »

De sa lèvre, en tremblant, tombe un baiser fleuri.
Envahi par l'afflux d'extase débordante,
Je sentis dans mon cœur courir la vie ardente,
Et m'écriai : « Myrto, Myrto, tu m'as guéri ! »

XXVI

A PALLAS

O PALLAS dont les yeux couleur bleu de la mer
Sous les sourcils arqués lancent un pur éclair ;
Dont la main fait voler la navette d'ébène,
Ou maintient sur ton flanc la quenouille thébaine,
Ou brode le péplos aux teintes de safran,
Ou brandit le fût lourd et fatal au tyran ¹ ;
Toi qui fais le bonheur stable par la sagesse,
Je t'invoque surtout, fière et chaste déesse,
Parce qu'Hellas toujours a vu dans ta beauté
Le modèle divin de la Sérénité !

XXVII

QUE la pensée en tout et de l'ordre et du rang
De notre esprit jamais ne se trouve bannie.
Il n'est pas nécessaire au mortel d'être grand :
Qu'il nous suffise, amis, d'être dans l'harmonie.

XXVIII

CONJONCTION DES ASTRES

L'HOMME a pensé longtemps que les astres des cieux
A son destin naissant présidaient soucieux.
Pourquoi pas à celui des mouches ? Car aux yeux
De l'infini cosmos, homme et mouche se valent ;
Il a mêmes égards aux souffles qu'ils exhalent,
Attache même prix aux desseins qu'ils choyaient.
— Les astres riraient-ils, si les astres riaient !

XXIX

INSCRIT SUR LE FRONTON DU TEMPLE DE
ZEUS UNIVERSEL

PEUPLÉ, ne doute point du grand Zeus ! IL EXISTE,
Générateur et fin de tout ce qui subsiste !
Mais si quelqu'un osait dire que Loxias⁵
Lui révéla des cieux l'insondable mystère,
Sache que ce mortel, fils chétif de la terre,
Est pareil en son cœur à l'orgueilleux Gyas,
Le titan qui voulut s'approprier la foudre,
Et que Zeus impassible a fait voler en poudre.
A Delphes, Loxias, l'obscur, n'a point parlé,
Et le secret des dieux est à jamais scellé.

XXX

SENECTUS

SUR les calmes sommets où son esprit rassemble
Les lointains souvenirs de son temps agité,
L'impartial vieillard, au sage cœur, nous semble
Des dieux avoir déjà l'impassibilité.
Du haut des monts voisins des cieus tout se nivèle.
Les hommes sont pour nous une race nouvelle ;
Ce que nous avons cru n'est plus leur vérité ;
Ce que nous chérissions n'est plus leur volupté ;
Rien ne nous émeut plus de leur vaine querelle.
Comme des rochers bleus l'hirondelle qui part
Voit flotter dans le gris la plaine au-dessous d'elle,
Nous contemplons la vie où nous n'avons plus part.

XXXI

MORTELS, vous qui niez que, dans le ciel immense,
Il existe des dieux, eh quoi ! vous affirmez
Le réel des concepts que vous avez formés !
Vous savez où le Vrai finit ou bien commence !
Ignorez-vous encor que l'Incrédulité
N'est que l'envers moins doux de la Crédulité⁶ ?

XXXII

POÈTES, glorieux de vos illusions,
Colorez les objets de vos propres rayons !
Jouissez, jouissez de vous sentir la proie
Du dieu par qui Zeus même était tyrannisé !
Mais ne nous plaignez point, car il est quelque joie
Dans le ressentiment d'être désabusé.

XXXIII

AU DIEU DES JARDINS

ENCOR que le souci des profondes pensées
Ait tendu rarement tes lèvres retroussées,
Et que tu sois un peu grossier, dieu des jardins,
Je t'aime, souriant sous les rustiques pins,
Près d'une onde furtive errant parmi les mousses.
Mais je t'aime surtout parce que tu repousses,
Seul entre tous les dieux, l'offrande par le sang.
La grenade entr'ouverte, au suc rose agaçant,
Les flancs ridés et mous de la figue d'Ægyle,
Une grappe arrachée à la souche fertile,
La noix en son écale, et les coings veloutés,
Qui t'offrent le portrait des tendres pubertés,
Comblent mieux tes souhaits que les rouges carnages
Des innocents agneaux qu'ont nourris tes pacages.

A cet égard, en nous vois ton digne filleul.
Dans notre horreur du sang, simple comme nous sommes,
Nous aimerions plutôt, vois-tu, faire dix hommes,
Que sous les justes lois en voir défaire un seul !

XXXIV

LES DONNS

Les dons meilleurs, après celui de la justice,
Que nous fasse des dieux la droite bienfaitrice,
Amis, c'est la vieillesse unie à la santé.
Tel un beau fruit sans tare en la maturité.
De ces derniers présents, les dieux, dans leur sagesse,
Ne m'en ont accordé qu'un seul : la vieillesse.
Un don sur deux n'est point à dépriser ; pourtant
Si l'on avait le choix, il serait fort tentant
De n'être point si vieux et d'être mieux portant.

XXXV

A UN JEUNE SAGE

MON fils, il faut aimer, à cette heure charmante
Où, comme le vin doux, le cœur nouveau fermente.
Laisse la paix hautaine au vieillard sans désirs,
Garde pour toi l'orage et les troublants plaisirs.
Kypris est invincible ; elle a soif de vengeance.
Souvent qui la dédaigne est frappé de démence :
Souviens-toi de Lycas et des amours pervers
Que les boucs encornés regardaient de travers.
Enfant, donne ton âme aux belles adorées ;
Laisse ton front se perdre en leurs boudes dorées,
Et que la jeune épouse, en ta jeune saison,
Vienne charmer ta vie et parer ta maison.

XXXVI

TANT que d'un souffle Zeus anime nos poitrines,
Amis, que sous nos doigts les images des dieux
Dans l'airain et le marbre apparaissent aux yeux
Ou flottent dans les chants de nos lyres divines.
Pour reposer enfin notre cœur agité,
N'aurons-nous pas bientôt toute l'éternité ?

XXXVII

ON me dit : « Le Cosmos et ses milliards de mondes,
Molécules vibrant dans l'infini des ondes ;
Cette lyre qui règle en éternels accords
Le rythme universel des esprits et des corps,
N'ont ni cause ni but et sont pure chimère. »
— Soit, avouez pourtant que c'est extraordinaire !

XXXVIII

SUR UNE STÈLE FUNÉRAIRE

QUE t'importe mon nom, voyageur, que t'importe
Ce que le flot amène et que le flot remporte,
Ou combien je vécus, car le long et le court
Ont cessé d'exister pour le sépulcre sourd.
Mais écoute la voix montant du noir rivage :
N'imité pas les vains Éphémères ; plus sage,
Et comme eux ignorant ce que les justes dieux
Nous tiennent réservé quand sont fermés nos yeux,
Ne le recherche point, et pieux, te repose
En cet humble penser : c'est que tout sous le ciel,
Génie ou ver de terre, a sa fin et sa cause,
Que la Justice existe, et qu'il est criminel
De ne point obéir à son ordre éternel.

XXXIX

LE plus précieux bien terrestre est la santé.
Posséder ce qu'on aime est la plus douce chose.
Dans le jardin des dieux qui cueillit cette rose
Doit louer à jamais leur libéralité.
Mais l'homme auquel de tous Zeus fut le plus propice
A reçu de ses mains le don de la Justice.

XL

CE Cosmos, dans le fond, n'est qu'un épais banquier,
Prêtant, pour peu de jours, tant soit peu de matière
Et de très peu de prix. On lui rend sa poussière ;
Il la prête à quelque autre ; ainsi va son métier.
L'intérêt est fort cher : pleurs, maux de toute sorte.
— Savoir, au bout de l'an, ce que ça lui rapporte ?

XLI

ÉROS, l'enfant ailé, Éros, rayonnant d'or,
Du bout d'un trait léger touche l'âme qui dort ;
Et, dans un beau jardin fleuri, l'âme s'éveille.
Bientôt l'enfant divin lui souffle la fureur.
Il ravage, détruit ; et lors, comme une abeille,
S'envole ; et l'âme errante, aveugle en sa stupeur,
Se consume en regrets du dieu dévastateur.

XLII

JOUIS du souvenir sans regret du passé :
C'est la loi que tout meure et tout soit remplacé.
Jouis, en attendant que ton esprit glacé
Avec le souvenir soit lui-même effacé.

XLIII

AINSI que, pour mourir, le magnanime Alcide,
Portant collée aux flancs la tunique perfide,
Gravit l'Œta, par lui glorieux à jamais,
De même, pour mourir montons sur les sommets.
Rien ne nous est plus rien et toute chose est vaine ;
D'en haut jetant les yeux sur la poussière humaine,
Dans la paix attendons une éternelle paix.

XLIV

AMIS, j'offre ces vers à votre amitié sûre.
Si vous voulez garder mes mânes de blessure,
Approuvez ou blâmez dans la juste mesure.

SUB SOLE



SUB SOLE

I

AU PAYS DE L'OLIVE

LES VIEILLARDS

LE soleil pompe la gelée
Qui fait les oliviers cassants ;
Aux rameaux, par mille et par cents,
Pend l'olive, d'huile gonflée.

LES GARÇONS

Chassez la paresse des moelles !
Zou ! chargez les écharrassons !
A nos flancs assujettissons
Les grands bissacs de toile à voiles !

LES FILLES

L'âpre mistral souffle ; les doigts sont gourds ;
Mais le froid est moins dur auprès de ses amours.

LES VIEILLARDS

Du ver l'olive est épargnée ;
Le fruit est lourd, il a la fleur¹.
Du merle on dirait la couleur.
O la belle et féconde année !

LES GARÇONS

Le chasseur a bon temps ; il passe,
Avec son chien, dans les sillons,
En dédaignant les oisillons
Pour le tourdre et la perdrix grasse.

LES FILLES

L'âpre mistral souffle ; les doigts sont gourds ;
Mais le froid est moins dur auprès de ses amours.

LES VIEILLARDS

Accroupis sur les escabelles,
Ce soir il nous faudra trier,
Parmi les tas, sur le charrier,
Pour la conserve, les plus belles.

LES GARÇONS

Tu dois avoir bien froid, péchaire !
Par ce que j'ai de plus sacré
(Parlons bien bas) je t'aimerai
Toute ma vie, ô pauvre chère !

LES FILLES

L'âpre mistral souffle ; les doigts sont gourds ;
Mais le froid est moins dur auprès de ses amours

LES VIEILLARDS

Le *sauzain* fait la meilleure huile ;
Aux *picholines* la saveur ;
Aux *coriaces* la vigueur ;
Mais la *tanche* est la plus fertile.

LES GARÇONS

Miette, quand t'épouserai-je ?
De ma pauvreté j'ai souci ;
Mais j'ai deux bons bras, Dieu merci !
Que Notre-Dame nous protège !

LES FILLES

L'âpre mistral souffle ; les doigts sont gourds ;
Mais le froid est moins dur auprès de ses amours.

LES VIEILLARDS

Demain, c'est le jour de la foire ;
Nombreux seront les concurrents.
Les olives vaudront vingt francs !
Le marché fait, nous irons boire.

LES GARÇONS

L'ombre qui s'étend de l'yeuse
Nous dit de cesser le travail.
Mangeons le quignon frotté d'ail,
Arrosé d'huile copieuse.

LES FILLES

L'âpre mistral souffle ; les doigts sont gourds ;
Mais le froid est moins dur auprès de ses amours.

II

PARFUMS

Nous marchions lentement. Le calcaire blanchi
Brûlait le pied glissant sur quelque herbe cendrée.
Comme par un miroir le rayon réfléchi
Tournoyait, or et feu, dans sa volte moirée.

Près du sentier, les pins, de leurs aiguillons verts,
Tiraient de longs soupirs. Sous leurs asiles sombres,
Et répandant le lait sur son feuillage pers,
Le ciste, de ses fleurs, illuminait les ombres.

L'air pur et diaphane apportait du lointain
Les plus timides bruits, comme si la coupole
Eût résonné, là-haut, en un timbre argentin,
Sous les vibrations de l'onde qui s'envole.

Des plants que nous foulions, boules roses du thym,
Sauge à la grappe bleue et sombre, âpre lavande
A la fleur azurée, aux tiges gris d'étain,
S'exhalaient des senteurs qui flottaient sur la lande.

Je songeais d'un cruel fouleur
Qui, de son pied pressant notre âme,
De nos deuils et de notre pleur
Eût fait jaillir parfums et flamme.

III

L'OLIVIER DU MENSONGE ²

A J.-Irénée Avias.

L'OLIVIER, chargé d'ans, est lourd, calme, superbe.
Deux hommes ne sauraient ceindre l'énorme tronc
Rugueux et crevassé par les siècles. Son front
S'incline sous le poids du feuillage ; et sur l'herbe
Jusqu'à vingt pas s'étend son ombre, où le soleil
Scintille par endroits dans un miroir vermeil.

C'était un vieux *sauzain* : une essence perdue,
Que supplante une race avortée et tordue ;
— Ainsi succédons-nous à nos pères géants.
Lorsque le noir hiver secouait sa ramure,
On croyait voir trembler, sous la nuée obscure,
Les reflets écumeux et verts des océans.

Et par les tièdes jours, lorsque tombait la brune,
Et que, sous les rayons bleuâtres de Vesper,
La brise susurrail dans le feuillage amer,
Les amoureux, voilés de son ombre opportune,
Oubliant du témoin le sobriquet moqueur,
Échangeaient les serments qui font frémir le cœur.

Mais une route droite et bien plate, inflexible
Comme le trait sifflant qui va percer la cible,
Concept approfondi d'un voyer de valeur,
Rencontrait l'olivier sur son tracé rigide.
Le fier Titan tomba sous la hache stupide.
Tel un Roi sous le fer du peuple niveleur.

Maintenant, au talus du chemin qui s'allonge,
Nulle ombre, nul abri. Sur le sol qui se fend
Miroitent les rayons d'Hélios triomphant.
— Amoureux ! il n'est plus « l'olivier du Mensonge » !
De ses flancs que Kronos a lentement serrés,
Le fustier fait sortir de beaux meubles tigrés.

Mais l'homme, en renversant la pyramide verte,
Du Mensonge n'a point su consommer la perte ;
Et se riant du fer, l'olivier déloyal
Sert encore de témoin, durant la nuit profonde,
Aux serments solennels qu'Eros inscrit sur l'onde.
Le Mensonge était arbre, il est lit nuptial.

IV

L'ALOÈS³

L'ALOÈS, au vert glauque, a poussé dans la fente
Du rocher fauve. Au pied, le cactus et l'acanthé
Descendent jusqu'aux flots, où les blancs alcyons
S'entr'ébattent, baignés d'écume et de rayons.
La plante, épaisse et drue et d'Hélios brûlée,
Déploie en éventail sa lame barbelée,
Et le mistral, qui rompt le fût du chêne vert,
Glisse, sans la courber, sur la feuille de fer.
Il a crû lentement, et mainte et mainte année,
Roulant son flux amer, la Méditerranée
Sous ses pieds a poli la roche abrupte. Un jour,
Jaillit soudain du cœur compact un fleuron lourd,
Dur, robuste. Il grandit. D'heure en heure il élance

Dans l'éther miroitant sa gigantesque lance,
Épaisse comme un mât de navire, et bientôt
Il dépasse du pin le dense chapiteau ;
Des bouquets monstrueux sont soudés au fût glabre.
Chaque monceau fleuri, de son luxe éclatant,
Semble prêt à parer l'épouse d'un Titan.
Ainsi, dans l'air en feu, l'immense candélabre,
Avec ses branches d'or, est dressé pour l'hymen.
Mais le jour nuptial n'a pas de lendemain,
Et le même flambeau, brillant aux épousailles,
Prête sa girandole ardente aux funérailles.
L'être a rempli sa vie : il aima, fut aimé ;
Dans le baiser de mort l'avenir a germé.

V

L'EUPHORBE

A Henri Panarel.

DANS un joint du vieux mur, sous une large pierre,
Le grain, le grain obscur a levé lentement.
Sans trêve, chaque jour forçant le dur ciment,
La racine a poussé l'invincible tarière.

C'est un euphorbe. — Il croît. — La plante meurtrière
Donne aux yeux étonnés un éblouissement.
Émeraude et velours font un fouillis charmant
Où la gamme des verts s'épuise tout entière.

Comme un funeste amour dans le cœur infiltré,
L'arbuste au plus profond du mur a pénétré.
Les deux ne sont plus qu'un dans leur multiple étreinte.

— Arrachez ce poison !... — Et le pic effilé
Fouille et refouille au sein de l'étroit labyrinthe.
— Le poison est détruit... — Le mur est écroulé.

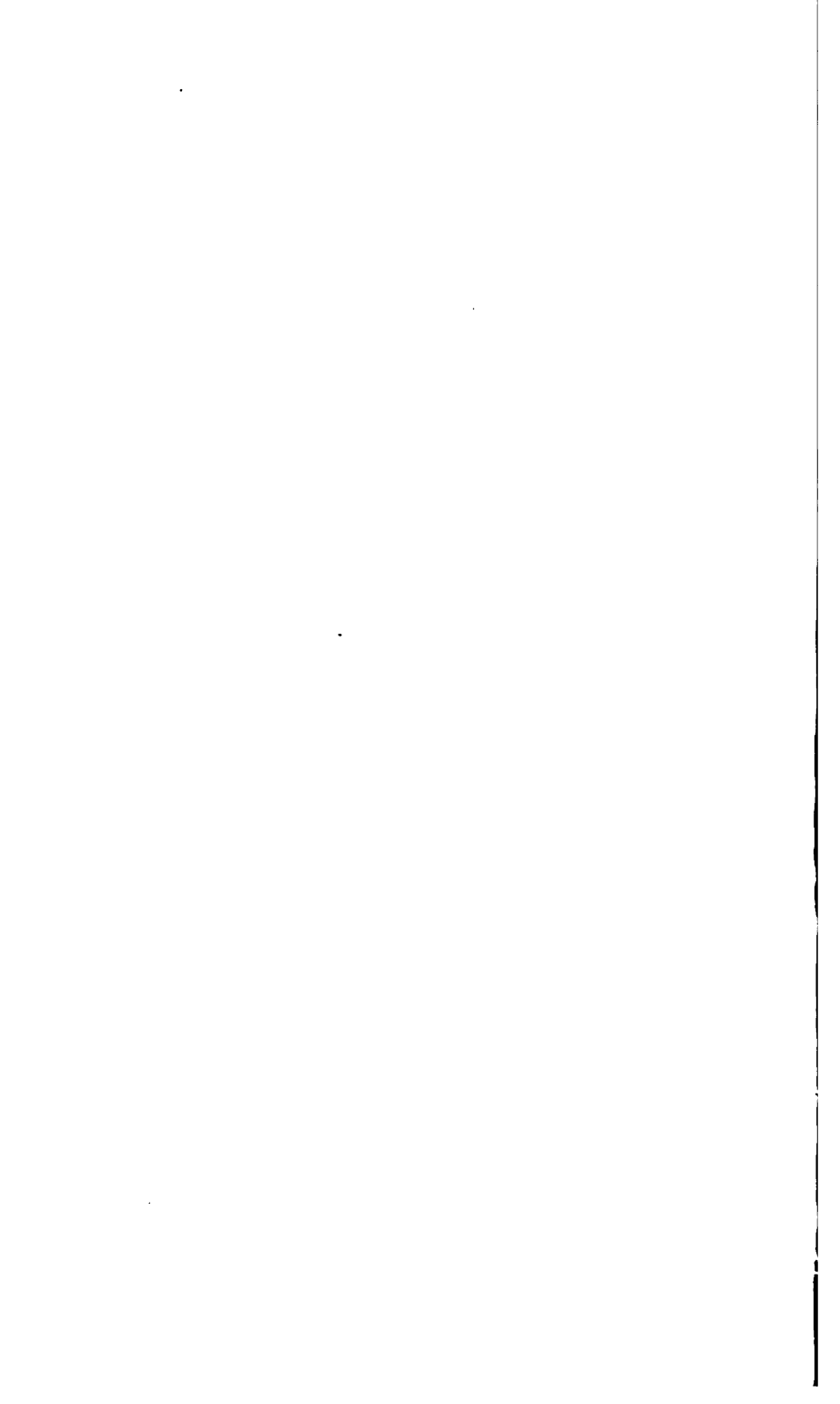
VI

LA CHANSON DU MISTRAL

JE suis le Mistral, roi de l'air ;
Je chasse mes blanches cavales,
Qui galopent sous les rafales,
Par les chemins bleus de l'éther.

Tout vole sous ma main de fer,
Arbres, toits, neiges hivernales ;
En sarabandes infernales
Bondit le flot lourd de la mer.

Quand je passe dans le ciel clair,
Par les froides nuits sidérales,
Au son de mes voix sépulcrales
L'homme frissonne dans sa chair ;
Je suis le Mistral, roi de l'air.



AD ALTA

AD ALTA

1

L'ALPE

1

A mon frère Alexandre.

PAR le sentier grimpant, humide et mal frayé,
Nous passons les troupeaux épars. Opiniâtre,
La génisse tond l'herbe, et, le naseau noyé
Dans une mer fleurie, est sourde aux cris du pâtre.

Sur un fond d'émeraude étoiles de carmin,
Les œillets barbelés font jaillir leurs pétales,
Et les doigts purpurins des hautes digitales
Pendent, lourds de rosée, aux deux bords du chemin.

Plus loin, dans la clairière, en quenouilles d'or pâle,
La gentiane étend ses rejets plantureux.
Là-bas sur le penchant, moisson rose, s'étale
Le fluet épilobe, ami des champs pierreux.

Le regard s'attendrit sur les frêles astrances,
Et la fleur qui recèle en ses rayons d'argent
Pour l'amant inquiet un oracle changeant,
Évoque au fond du cœur les mortes remembrances.

Le tapis diapré, glissant sous les arceaux
Des bois obscurs, se mêle au rose des bruyères.
Parfois, sous un rayon perçant les noirs faisceaux,
Le sombre vert éclate en touches de lumière.

Hêtres aux fûts jaspés, alisiers cotonneux
Comme une joue en fleur; trembles de qui la feuille
Danse au souffle léger; viornes que l'on cueille
Pour les subtils liens, entrelacés en nœuds;

Tous, enivrés de vie, arbustes, arbres, plantes,
Vont, plongeant leur racine au sein de l'humus noir,
Puiser par les réseaux les sèves distillantes,
Pour les donner au ciel et les en recevoir.

2

Nous touchons aux confins de l'aire de ténèbres.
Royaume solennel des vieux sapins géants.
Au sol où sont éteints les pouvoirs procréants,
Les couches d'aiguillons font des linceuls funèbres.

Nul grain ne peut percer leurs plis appesantis ;
Mais sous l'épais abri s'infiltrent les fontaines
Qui, goutte à goutte, ainsi dans leurs cours ralentis,
S'en iront susurrer aux naïades lointaines.

Les sapins entassés par milliers, fronts à fronts,
De sommets en sommets dressant leurs noires piques,
Semblent l'essaim hardi des vieux titans épiques,
Pour assaillir le ciel serrant leurs escadrons.

Mais au profond de l'ombre épanchant la lumière,
S'ouvre un espace vert. Les purs et froids ruisseaux,
Qu'engendre de ses flancs la forêt nourricière,
Sur l'humide velours tracent de clairs réseaux.

La pelouse émeraude, en sa noire ceinture,
Brille, paisible. En haut, couronné de glaciers,
Le cirque des grands monts rosés, sur ses piliers,
Porte du firmament l'éclatante voussure.

Un sapin solitaire, au front chargé d'ennuis,
Ainsi qu'une Babel élève dans la nue
Ses branchages pesants qui recèlent les nuits ;
On dirait d'un roi vieux, à la barbe chenue ;

Car les lichens blanchis, de ses bords balancés,
Flottent, comme jadis du vieux roi Charlemagne,
Qui tenait douce France et claire et belle Espagne,
La barbe fleurissante en longs anneaux tressés.

Ni souffle ni rumeur ne troublent le silence ;
L'esprit de l'Infini plane sur les forêts ;
Le vain bruit des Humains meurt dans l'enceinte immense ;
L'âme du monde habite en ces gîtes secrets.

3

Mais l'odieuse Loi qui gouverne le monde
Même dans ces lieux saints a gardé son pouvoir.
Partout le mal, partout le meurtre, et tu peux voir,
Comme aux lieux bas, le pur égorgé par l'immonde.

Le doux oiseau, le soir, dans l'ombre s'est blotti.
Il dort. — D'un vol léger, comme une ombre qui flotte,
Dans le feuillage noir a glissé la hulotte ;
La fouine, au bas, répand son souffle empuanti.

De son nid d'écureuil la martre est descendue ;
Le renard, type abject et du meurtre et du vol,
Guette, la gueule ouverte et la patte étendue.
Partout la mort : dans l'air, dans l'arbre, sur le sol.

Mais le jour a paru. Sous la lumière pure,
Le carnage va-t-il enfin cesser ? Là-haut
Vois ce point noir planant sur l'abîme : bientôt
Il s'approche, nageant d'une aile lente et sûre.

Soudain, comme le plomb tueur, soudain il fend
L'éther limpide et tombe : il saisit l'oiseau frêle,
L'agneau faible et craintif, parfois le tendre enfant,
Un instant écarté de l'aile maternelle.

Ainsi partout le sang, de tes fumeuses mains,
Jaillit sans cesse, ô belle et cruelle Nature !
Mais tes monstres, du moins, pourchassent leur pâture ;
Tes monstres sont encor plus doux que les Humains.

4

Montons, sans que jamais l'âpre désir se lasse !
Montons encor plus haut, jusqu'au seuil de l'éther,
Aux régions d'azur, où l'air fluide et clair
Laisse l'œil éperdu s'égarer dans l'espace.

Au-dessus de nos fronts le dôme des glaciers
S'élance dans le bleu, tandis que le vent creuse
Et soulève en reflux immenses, sous nos pieds,
Les mystérieux flots d'une mer vaporeuse.

Quel langage dirait cette immobilité,
Ce silence éternel, cette froide lumière,
Cette paix !... comme si la muable matière
Ici participât de la Pérennité !

Mornes sérénités des cieux, Nature immense !
O grands monts accablants d'impassibilité !
De vos sommets sacrés où l'Infini commence,
Que paraît des Humains le Néant agité ?

Le Temps, qui règle tout, semble avoir cessé d'être.
Chaque moment présent me paraît continu,
Et pour mes sens troublés d'un étrange Inconnu,
Rien ne saurait finir et rien ne saurait naître.

Arbuste, plante, oiseau, jusqu'au lichen obscur,
Tout a cessé ! Plus rien que la plaine insondable,
Le minéral chargé de neige inviolable,
Et le ciel couvrant tout de son nocturne azur.

**Une âpre jouissance entraîne à l'Invisible.
Pour le cœur, attiré par l'aimant de la mort,
Tout devient éternel et tout devient paisible.
Dans le sein du grand Tout je glisse sans effort.**

II

L' EDELWEISS ¹

O FLEUR sans tache, ô toi dont l'auguste pâleur
A suggéré le nom cher au poète, fleur,
D'où vient qu'à ton aspect on a l'âme troublée ?
Quand j'aperçois soudain ta couronne étoilée,
Je ne sais quoi m'émeut et m'attriste, et je sens
Comme un jeune frisson d'amour dans tous mes sens.
Par quel secret divin la vierge ou la fleur pure
Fait-elle ainsi jaillir l'émotion obscure ?

III

LES CAMPANES

DIG, din, don, l'on entend les joyeuses campanes !
Les rayons du soleil font fumer les forêts !
La vache poursuit l'ombre en leurs profonds retraits ;
La chaleur fait pâmer les froides gentianes ;
Dig, din, don, l'on entend les joyeuses campanes !

Dig, din, don, l'eau court fraîche au limpide abreuvoir,
Refouillé dans le tronc d'un sapin gigantesque ;
La mousse l'a brodé d'une verte arabesque ;
Les génisses en foule accourent du bois noir ;
Dig, din, don, l'eau court fraîche au limpide abreuvoir.

Dig, din, don, l'ombre bleue a taché la pelouse ;
Vers sa ruche l'abeille a déjà pris l'essor ;
La tétine, que gonfle un écumeux trésor,
Lasse de Jupiter la mugissante épouse ;
Dig, din, don, l'ombre bleue a taché la pelouse.

Dig, din, don, les voilà venant de toutes parts :
Taureau, vache, génisse, et la tendre vedelle
Courant après sa mère en quêtant sa mamelle ;
L'Heure au pied vigilant presse les bœufs épars ;
Dig, din, don, les voilà venant de toutes parts.

Dig, din, don, l'air frémit des appels longs et rauques.
De leur queue agitée émouchant leurs flancs las,
Elles ouvrent leurs yeux, empruntés de Pallas
(Dit Homère), Pallas, la déesse aux yeux glauques ;
Dig, din, don, l'air frémit des appels longs et rauques.

Dig, din, don, le troupeau remplit l'immense pré.
Toutes y sont : Bayette aux flancs roux, et Frominte,
Blonde comme Gretchen ou le beau grain que teinte
Le signe du Lion ; Balise au front barré ;
Dig, din, don, le troupeau remplit l'immense pré.

Dig, din, don, c'est Mourette à la robe d'Érèbe ;
Blanchette, albâtre pur ; Bardelle, au rein bête ;
La Boucharde levant son museau tacheté ;
Dora, dont le dos large est couleur de la glèbe ;
Dig, din, don, c'est Mourette à la robe d'Érèbe.

Dig, din, don, le taureau les suit en mugissant ;
Il aspire avec bruit leur amoureux effluve ;
Son flanc bout de désirs comme une ardente cuve :
Tel d'Europe jadis le porteur tout puissant ;
Dig, din, don, le taureau les suit en mugissant.

Dig, din, don, dans l'air clair le carillon redouble ;
Et clochettes, en folle ardeur, de s'agiter.
Ces trois sont en mineur, et semblent imiter
Les cloches de chez nous ; leur voix triste me trouble,
Dig, din, don, dans l'air clair le carillon redouble.

Dig, din, don, l'une sonne en timbre de cristal,
Voix de harpe angélique ; une grosse bourdonne
Et fait la basse sourde ; une troisième tonne ;
L'autre semble appeler les moines au claustral ;
Dig, din, don, l'une sonne en timbre de cristal.

Boum, boum, boum, cette fois, c'est le bourdon énorme
Que déroba jadis le bon Pantagruel
A Nostre-Dame-en-l'Isle, et le grossier martel,
Du bizarre « toupin » bat la paroi difforme ;
Boum, boum, boum, cette fois, c'est le bourdon énorme.

Boum, boum, boum, lentement le monstre est balancé
Au cou puissant d'Io, reine de la cohorte.
Pour protéger son sein fait d'ivoire, elle porte
Une égide de cuir avec art damassé ;
Boum, boum, boum, lentement le monstre est balancé.

Dig, din, don, les pasteurs saisissent les mamelles ;
La vache hume le sel. Finissez, carillons !
Une neige écumeuse emplît les blancs seillons ;
Partout sifflent les jets des tièdes cascates.
— Tout se tait ; les pasteurs ont tari les mamelles.

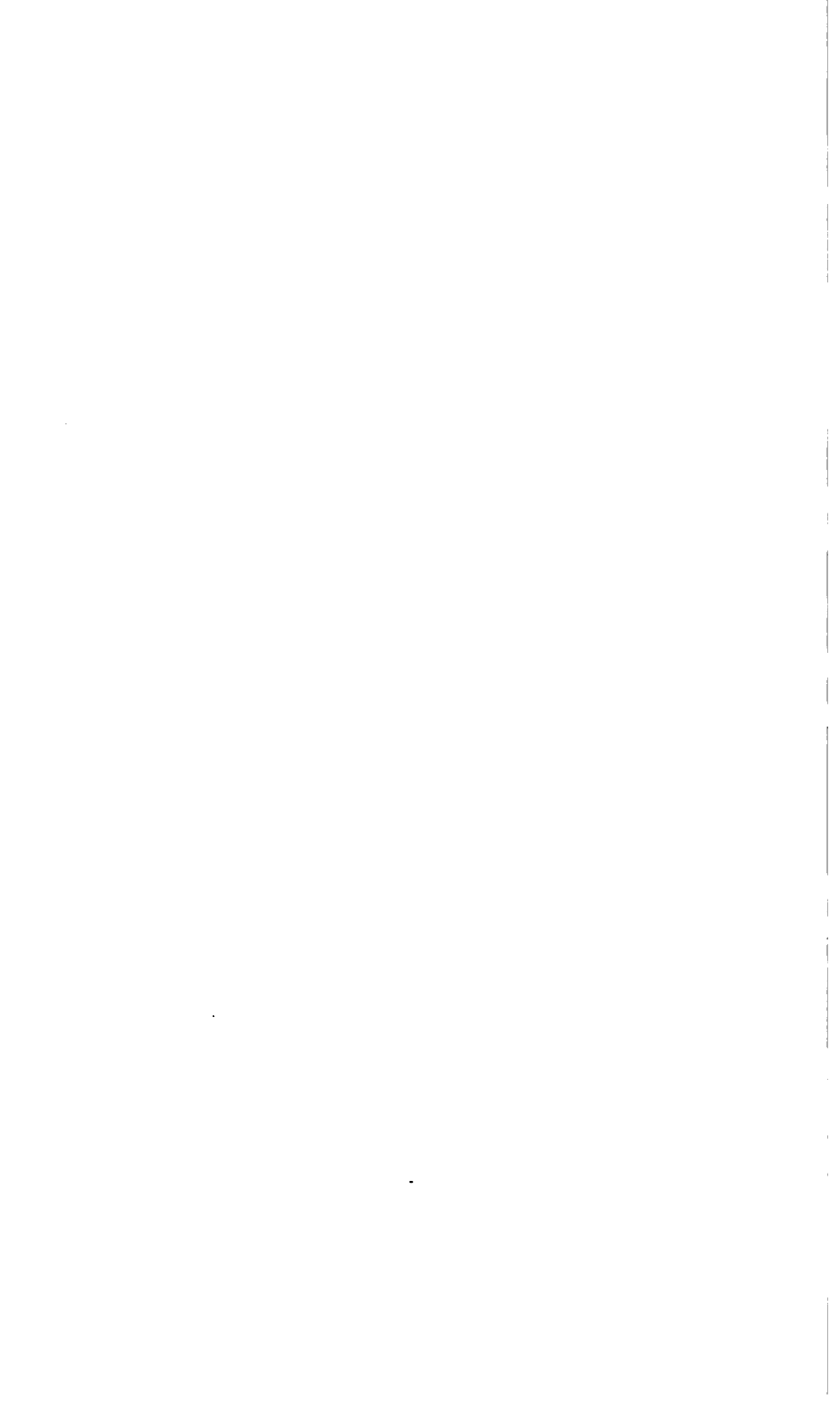
1884.

IV

SECONDE EDELWEISS

Toi qui ne te complais que mêlée à la nue ;
Toi, la sœur de la neige, et ne sachant fleurir
Qu'aux surplombs effarants de la cime inconnue,
L'homme, qui flétrit tout, ne saurait te flétrir.
Violant ton asile, en vain sa main t'emporte :
Tu braves la souillure, et cueillie et non morte,
Sous le nard précieux de ta pudicité,
Tu dors incorruptible en l'immortalité.

PARVULI



PARVULI

I

LA NAISSANCE D'UNE CIGALE

Sur le sol endurci, par la marche tassé,
On aperçoit surgir un cône imperceptible,
Le relief mignon d'un Vésuve risible,
Sous l'effort du dedans lentement crevassé.

A la longue il s'entr'ouvre, et je vois de l'argile
Péniblement sortir un gnôme singulier;
Dans un fourreau de soie, aveugle prisonnier,
Il tâche à dépouiller l'enveloppe indocile.

Enfin il fait craquer son étroit vêtement,
D'où la nymphe apparaît. On dirait la tunique
Dont, le soir, une femme avec des soins s'applique
A retirer son corps qui surgit, tout charmant.

La cigale encor tendre, engourdie, étonnée
De ce monde nouveau, semble d'un long sommeil
S'éveiller faiblement sous le rayon vermeil.
L'élytre, diaphane et de réseaux veinée,

Tout humide à ses flancs est collée ; et des grains
D'un rouge vif et clair la piquent aux aisselles,
Comme si l'on voyait le sang, à travers elles,
Fluide s'épancher en canaux purpurins.

Mais demain le soleil, de ses rayons tenaces,
Aura durci son aile et desséché ses flancs :
Le virtuose noir fait, sous les cieux brûlants,
De cymbales de fer retentir les espaces.

II

LES GRILLONS

MINUIT. Le ciel divin a déplié ses voiles.
Phœbé s'éteint. L'éther est tout parfum; les sens
S'apaisent au contact d'effluves fraîchissants;
De bleuâtres clartés s'épanchent des étoiles.

On est enveloppé de paix. Les champs lactés,
Vagues chemins blanchis de poussière de mondes,
Zèbrent le noir azur des coupoles profondes.
L'être, perdu, se fond dans les sérénités.

Tout dort : le bœuf repu dans l'étable odorante,
Et l'homme harassé sur sa couche, et l'oiseau
Sous le dôme fleuri de l'humide berceau,
Et le chien murmurant au songe qui le hante.

Seul un chant faible et doux, et sans fin répété,
Surgit de toutes parts des jachères paisibles.
C'est le chœur des Petits, le chœur des Invisibles,
Dont l'hymne monte aux cieux parmi l'immensité.

III

LA FAUVETTE

D'AUTRES louïront Éphèse et Rhodes et Pallène,
Les Dioscures saints et la divine Hélène,
Les superbes héros et les rois querelleurs.
Je dirai la fauvette et candide et touchante,
Et ses amours plaintifs et ses jeunes douleurs ;
Et comment je la suis, lorsqu'elle saute et chante,
Errant de fleur en fleur sur les rosiers touffus.
En moi-même attendri, des présages confus
Me viennent assiéger le cœur. Il m'est facile,
O chanteur pur et doux, de savoir ton asile !
— M'en préservent les dieux ! Hélas, j'aurais trop peur
De rencontrer un jour, brisée ou démunie,
L'arche où tu dors en paix sur les tiens. — Tout bonheur
Renferme en soi le deuil, toute joie est punie.

IV

CHANSON DE LA SAUGE

PETITE sauge parfumée,
Qui croissais dans l'enclos natal,
Et dont l'effluve cordial
Enivrait ma tête charmée!

Quand me vient ta senteur aimée,
Humble et vulgaire végétal,
Petite sauge parfumée,
Qui croissais dans l'enclos natal,

Tenant ma paupière fermée,
Je vois dans un ciel de cristal,
De notre vieux toit inégal
S'élever la blanche fumée,
Petite sauge parfumée!

V

CHANSON DE LA MARGUERITE

LA marguerite va s'ouvrir
Dans les prés moites de rosée,
Et comme une blanche épousée,
Dire tout bas : Viens me cueillir !

Du cœur s'exhale maint soupir ;
Plus d'une main chère est baisée,
Car la fleur d'argent va s'ouvrir
Dans les prés moites de rosée.

Je ne cherche plus l'avenir
Auprès de la fleur courtisée :
Qu'importe à la branche épuisée
Qu'au souffle attiédi de Zéphyr,
La marguerite aille s'ouvrir ?

VI

A MIRZA

MIRZA, toute d'amour et toute d'égoïsme,
Vous savez réunir faiblesse et despotisme.
Si vous voyez un jour votre maîtresse en pleur,
Tendre, vous la baisez pour charmer sa douleur,
Et si vous m'entendez seulement d'une lieue,
Vous bondissez, joyeuse, en agitant la queue ;
Et candide et sans art en vos soins empressés,
Tout ce que votre queue a dit, vous le pensez !
Mais on a ses défauts et vous avez les vôtres :
Douce pour la maison, hargneuse pour les autres,
Jalouse ; et vous grondez, si l'on donne à l'intrus
L'os à demi rongé dont vous ne voulez plus.
Et je dis, en voyant combien vous êtes femme,
Quel est le sot, Mirza, qui ne vous croit pas d'âme ?

VII

LA CIGALE

A Marius Grillet.

Du chemin sous nos pieds jusqu'aux lointains crayeux,
S'étend des oliviers la plaine fourmillante.
L'air suffoque. Nul vent. Les feuillages d'amiante
Miroitent, éternels, sous les flèches des cieux.

Le grillon se tapit sous la motte brûlante ;
L'arbuste est desséché ; l'oiseau silencieux
Se cache ; tout se meurt ; l'homme, fermant les yeux,
Voit danser dans le noir une lueur sanglante.

Hélios a dompté la Terre au sein fécond
Et suspendu la sève en son cours vagabond ;
Il ne peut asservir la chanteuse sacrée.

Seule, collée au tronc d'un arbre rabougri,
De lumière et de flamme et de chant enivrée,
La cigale d'airain fait retentir son cri.

VIII

LE VER A SOIE

A l'auteur des *Fleurs de la ville* ¹.

LE pâle ver est pur ² ; il s'est mis en toilette
Pour dresser son tombeau sur le rameau séché ;
Il grimpe avec lenteur, et, sur le dos couché,
Fixe un peu d'ambre humide à la fine bûchette ;

Puis, étirant le bout avec art accroché,
Il tord le suc divin que sa bouche rejette.
On le croirait jouant d'une syrinx fluette,
A voir ses petits doigts en leur subtil touché.

Bientôt, en balançant la tête à gauche, à droite,
Comme un enfant mignard, bientôt la fée adroite
A tissu de rayons le suaire charmant.

Attendant le réveil, tu dors sur la bruyère,
Dans ton réseau léger. — Je songe tristement
Au mort dont le cocon lugubre est une bière.

IX

LE ROUGE-GORGE

LA dernière des fleurs au vent va disparaître.
Laissant aux bois roussis la martre et l'écureuil,
Le frêle rouge-gorge, aimé du dieu champêtre,
Erre dans nos buissons et vient près de mon seuil
Becqueter le corail des grappes de cinelle
Ou l'insecte invisible ; et sautant, voltigeant,
Dans l'aubépin tardif qui frémit sous son aile,
Furtive on voit passer sa gorge au feu changeant.
Il va, court sans frayeur. Bientôt, lorsque la neige
Étendra son linceul, notre hôte familial,
Frileux et devinant qui l'aime et le protège,
Viendra chercher l'abri jusqu'à notre foyer.
Oiseau mélancolique et pur, je te salue !
Ne me redoute pas ! O toi, l'ami des morts,

Tu dois être le mien ! L'on dit que, l'âme émue,
De feuilles et de brins tu recouvres les corps
A l'ombre des forêts restés sans sépulture ;
O pieux rouge-gorge, ô petit fossoyeur,
Accours ! tu peux, tu peux, jetant ton doux murmure,
Sous tes rameaux séchés ensevelir mon cœur.

1^{er} novembre 1884.

X

LES PAPILLONS BLEUS

CIEUX et mers, ou toi, Flore, avez-vous rien de pur
Comme ces papillons flottant sur la prairie,
Qui semblent découpés en un pan de l'azur ?
— Je ne pouvais les voir sans une âme attendrie !

Sous leur aile impalpable un pointillis obscur,
Sablé sur un fond gris de perle, se marie
Aux nielles d'or. — Trop faible en son essor peu sûr,
Le léger sylphe au gré de Zéphyre varie.

Je les pris en horreur depuis que, certain jour,
Je vis la troupe bleue, en danse et fol humour,
Se goberger, gloutonne, en un banquet immonde.

Poètes, papillons aux divines couleurs,
Puisant les sucs mielleux comme l'abeille blonde,
Poètes !... il ne faut vous voir que sur les fleurs.

XI

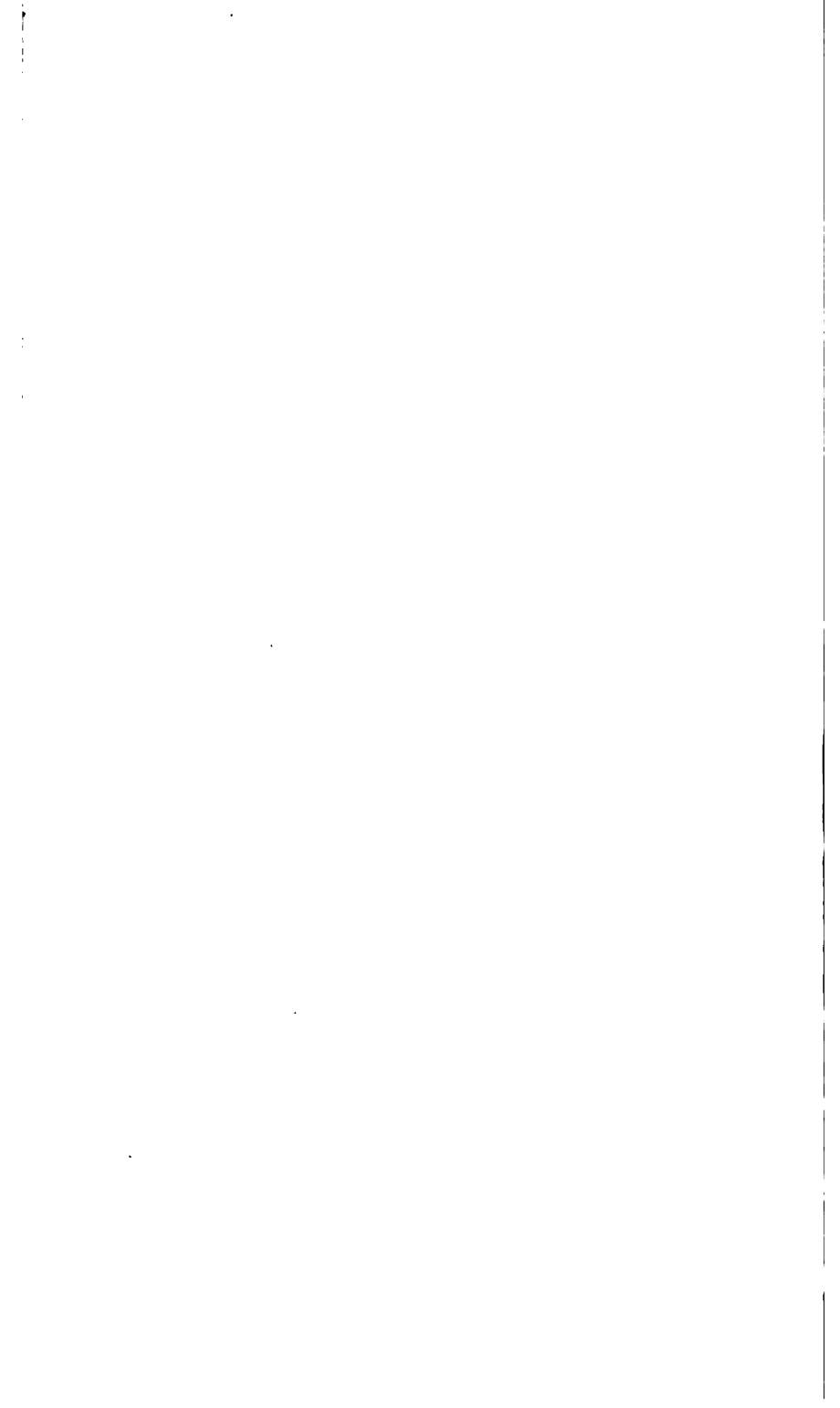
CHANSON DE L'ESCARGOT

HUMBLE escargot, rentrons nos cornes !
— A tous les coins de carrefours,
Je ne vois que cuistres balourds
A faire les paradis mornes.

Je m'achoppe à toutes ces bornes ;
Partout pleuvent les sots discours.
Humble escargot, rentrons nos cornes,
A tous les coins de carrefours.

Oh! quand pourrai-je, sous les ornes,
Oublier Rome et ses faubourgs !
Je vous foule, prés de velours,
Je vous sens, parfums des viornes !
— Humble escargot, tirons nos cornes !

VARIA



V A R I A

I

LES DEUX POÉSIES

A Th. Doucet

LA PREMIÈRE

(En 1085)

C'EST le jongleur de geste. Il arrive, lassé,
Poudreux. — Bourgeois, manants, soldats font affluence.
De sa viole il tire un accord cadencé,
Puis chante les récits de la tant douce France.

Il chante un vers épique et simple. Humble assonance,
Tu suffis aux exploits du compaing Olivier
Et du fier Anséis, du Gascon Angelier,
De Naimés, le vieux duc, et des Français de France¹.

Il dit le heaume aigu, l'éperon couvert d'or,
Et la broigne d'acier; les barons, leur vaillance,
Durandal, Hauteclaire, et la plainte du cor
Arrachant l'âme au Roi qui tient tant douce France;

Le traître Ganelon, qui, par juste vengeance,
Des lambeaux de son corps a souillé les chemins;
Et Turpin, pour mourir croisant ses blanches mains,
Et le vieux roi pleurant sur les Français de France.

Et la gent sarrazine et son chef Dapamort,
Clarín de Balaguer et ses beaux coups de lance,
Et l'émir Baligant, crâne ouvert, tombant mort
Sous le glaive pesant du Roi de douce France;

Olivier tout sanglant, livide, en défaillance,
N'y voyant plus, de loin ni de près, assez clair
Pour connaître; et hagard, frappant le noble pair
Roland, son beau cousin, fleur des Français de France;

Et lui, le Comte, à grand' angoisse, à grand' douleur,
Sonnant de l'oliphant en telle violence
Que sa tempe est rompue !... Et sur sa joue un pleur
Découle au doux songer de la tant douce France.

Et sombre, à chaque fois que tombe la cadence,
Le jongleur, crâne nu, pousse le Cri sacré
Qui va frapper les cieux de son appel navré² !
Puis, front baissé : « Seigneur, ne laisse honnir France ! »

Et le peuple assemblé, qui voit mourir Roland,
Rendant son sang vermeil, en fière contenance,
Face au paten, aux saints du ciel tendant son gant,
Redit, troublé : « Seigneur, ne laisse honnir France ! »

LA SECONDE

(En 1885)

DANS le grand cirque un être enfariné, bizarre,
Descend. Il est couvert de chiffres flamboyants,
Rouges, verts, noirs et d'or; des grelots frétilants
A son coude, à son pied, tintent sous la fanfare.

Il se tord, disloqué. — Tel, un bourreau barbare
Avec art géhennait le corps des patients. —
Mais soudain, bouche en cœur et les yeux souriants,
Il bondit en un saut dont le péril effare.

Or le poète a pris le costume à paillettes,
Le grelot du vocable et l'or des épithètes;
Tordu sur son Parnasse, il attend : — *Plaudite!*

Le peuple, en admirant la souplesse du mime,
Est pourtant inquiet : « Franchira-t-il la rime? »
Mais le cœur plus à l'aise : « Enfin, il a sauté! »

II

LE PHARE

A Édouard Aynard.

LA blanche tour surgit du sein des flots pourprés.
Quand le soleil s'éteint, un feu mélancolique
S'allume, et son rayon sur la paisible crique
Glisse, meurt et renaît en rythmes assurés.

Le feu perd son éclat sous les cieus clairs, nacrés
D'un voile irradiant de poussière cosmique,
Transparente et laiteuse ; en cadence harmonique
Se balancent les corps, fleurs des célestes prés.

Mais la tempête sourd. Le ciel brillant se cache ;
Tout est noir, tout mugit. Le flot haineux s'attache
Au veilleur de granit ; de son pesant bélier

Il le bat. — Sans émoi, l'austère sentinelle,
Le front brûlé d'éclairs, continue à veiller...
— Oui, je te reconnais, Conscience éternelle !

III

APRÈS LA LECTURE DE « RÊVES AMBITIEUX ³ »

TOUT bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve.
— Poète, tu l'as dit dans un nombre divin ;
Mais pour moi de tes vers le miel découle en vain ;
Hélas, j'ai le dégoût de tout ce qui s'achève !

J'ai vu le lourd ennui sous la volupté brève ;
L'extase d'aujourd'hui faire le deuil demain ;
L'aloès ne fleurir que pour tarir sa sève,
Et ma dent n'a trouvé que cendre sous le pain.

Dans tout il n'est d'aimable et de doux que l'aurore,
La rose illusion que le jour évapore ;
Le seul bien véritable est dans ce qui n'est pas.

Prends la réalité, moi je garde le songe ;
D'êtreindre ce qui meurt à la fin je suis las :
Tout bonheur que la main peut atteindre est mensonge.

IV

AMYNTAS

(Goethes Elegien.)

A M. Camille Chabaneau.

NICIAS, médecin et du corps et de l'âme,
Il est vrai, de mes jours je vois s'user la trame,
Mais ton remède est âcre, et mon trop faible cœur
Reculé épouvanté devant tant de rigueur.
En dépit de moi-même un soupçon qui m'ulcère
En ennemi transforme un ami trop sincère.
Tout ce que tu me dis, Nicias, je le sais,
Et le mot plus cruel, que par pitié tu tais.
Mais vois l'onde rouler de la roche escarpée ;
Écoute du ruisseau l'égale mélodie ;
Contemple l'ouragan sans frein, et le soleil

Qui descend, impassible, en l'océan vermeil !
Partout règne une force aveugle à qui tout plie.
Vois, la Nature entière elle-même me crie :
« Amyntas, courbe-toi sous une loi d'airain ! »
— Ami, pour un instant quitte ce front chagrin !
Écoute ce qu'hier, près d'une eau qui murmure,
M'enseignait un pommier dont la maigre ramure
Ne porte que des fruits rares, lui qui, jadis,
Abaisait jusqu'au sol ses rameaux alourdis.
Un lierre en est coupable, un lierre qui l'étouffe
Dans les embrassements de son épaisse touffe.
— J'avais saisi la serpe au tranchant recourbé ;
Sans merci j'émondais, dans ma tâche absorbé,
Lorsque je tressaillis ; une plainte attendrie
S'échappait de la cime :

« Apaise ta furie ;

« Ne blesse point ainsi le compagnon pieux
« Qui naguère au jardin fut témoin de tes jeux,
« L'ami dont tu reçus enfant plus d'une joie.
« Avec le fin réseau qui sur mon flanc verdoie,
« Tu m'arraches la vie, Amyntas ! Par pitié,
« Songe que de moi-même il est une moitié !

« Ne l'ai-je point nourri de ma sève épandue ?
« Sa feuille, avec ma feuille aujourd'hui confondue,
« M'appartient ! Et comment ne l'aimerais-je pas,
« L'être altéré de moi, dont les multiples lacs
« Font sentir à mes flancs leur étreinte brûlante ?
« La racine vorace est en mon sein ; la plante
« Par mainte et mainte fibre a lentement puisé
« La vie et la vigueur fuyant mon corps usé.
« Ce qui me manque à moi, c'est elle qui l'aspire.
« En vain voudrais-je vivre encore ; le vampire
« Suce jusqu'à mon âme avec ma moelle ; en vain
« Mes pieds enracinés, qui plongent au ravin,
« Du sol tirent les suc ; la redoutable hôtesse,
« La bien-aimée, habile en sa scélératesse,
« Est là pour détourner l'afflux vivifiant,
« Qui devait s'épancher en fruit luxuriant.
« Ma couronne sans fleurs lentement se dessèche,
« Et déjà les rameaux baignant dans l'onde fraîche,
« Eux-mêmes sont flétris. Mes sens et mes vœux
« Et ma force expirante et mes derniers espoirs,
« Elle dévore tout dans ses âpres caresses.
« Enlacé dans ses bras, ivre de mes détresses,
« Je jouis de porter ma parure de mort ! »

Nicias, tu sais tout ! L'arbre t'a dit mon sort ;
Retiens le fer ! Épargne un malheureux esclave,
Qui de son mal aimé sait bien qu'il va mourir !
Mais douce est ma ruine ! Oh ! laisse-moi chérir
Le poison dont ma soif n'est jamais assouvie !
— D'ailleurs, pour le cœur pris d'amour, que vaut la vie ?

V

LE LAC

A Joseph Garin.

NOVEMBRE. Tout s'éteint. Le grand lac monotone
Se perd à l'horizon dans le brouillard. L'Hiver
De sa robe d'or fauve a dépouillé l'Automne.

Du suaire des morts le soleil s'est couvert.
— Vol de corbeaux. — La troupe et criarde et chagrine
S'abat sur le sapin géant, seul resté vert.

Le cri fait un lugubre écho dans ma poitrine.
Neige aux monts, neige aux cieus et neige dans le cœur ;
L'âme porte le deuil de la clarté divine.

Mais, perçant le nuage opaque, un trait vainqueur
Soudain glisse, et frémit sur la nappe engourdie :
D'un sourire le ciel tempère sa rigueur.

Et j'ai vu le rayon du Devoir sur la vie.

VI

RENCONTRE

(*Page d'album*)

A Mad. Isabelle C.

LORSQUE sur l'océan désert et monotone,
Deux navires se voient, jusqu'aux cieux monte un cri.
Tout joyeux, l'on se hèle !... Et le cœur attendri,
L'on vogue, séparés, au port que Dieu nous donne.

Quelquefois, sous l'un d'eux, l'abîme, en mugissant,
S'entr'ouvre et se referme. — Ainsi de la rencontre :
On se voit et l'on s'aime, et le flot, qui nous montre
En passant un ami, nous l'emporte en passant.

Mais que l'abîme s'ouvre ou que, longtemps encore
Le vaisseau flotte au vent du hasard imprévu,
Qu'il me porte au couchant ou m'entraîne à l'aurore,
J'aurais hélé le cœur un instant entrevu.

VII

LE MOIS DES FAUVETTES

O mois de juin, mois des fauvettes,
Qui vont perlant des chansons inquiètes.

Déjà le rossignol s'est tu,
De barbes l'épi s'est vêtu,
O mois de juin, mois des fauvettes !

La fleur divine devient fruit ;
Déjà, déjà le Printemps fuit,
O mois de juin, mois des fauvettes !

La cerise est au cerisier,
Mais la rose choit du rosier,
O mois de juin, mois des fauvettes !

Tout ravit, tout est vert encor ;
L'âme n'est plus sous le décor,
O mois de juin, mois des fauvettes !

L'épi si fier de sa lourdeur
Vaut-il la primevère en fleur,
O toi qui mets au cœur les tristesses secrètes,
O mois de juin, mois des fauvettes ?

VIII

A UNE CHÈRE MÉMOIRE

TOI qui passas rêveuse en la vie éphémère,
De ses maux subissant plus d'une épreuve amère,
Tu ne vécus pour rien autre que pour aimer ;
Le même amour te fit vivre et te consumer.
Tu portais la douleur en ton âme célée,
Et Rachel ne voulait point être consolée.
Esprit fait de Justice et cœur fait de Vertu,
Être supérieur à notre être fragile,
Pétri d'autre limon que la commune argile,
Figure transparente et pure, où donc es-tu ?

IX

QU'IL FAUT AIMER TOUS LES HUMAINS

IL faut aimer tous les humains,
Mais de les fuir on a licence ;
Je fuis les sots par répugnance,
Et par prudence les trop fins.

Quelques livres, petits jardins
Font compagnie à suffisance ;
Il faut aimer tous les humains,
Mais de les fuir on a licence.

Les rossignols et les jasmins
Ne disent pas de médisance ;
Dans tous les êtres sans défense
Je cherche mes cousins germains.
Il faut aimer tous les humains.

NUGÆ

NUGÆ

I

IDYLLE

Au sieur des Guénardes.

LE cœur tout alangui par un sommeil pesant,
Je voulus respirer l'effluve bienfaisant
De l'aube ; et me hâtant de désertter la ville,
Secouant de mes pieds sa poussière servile,
J'abandonnai mes pas aux charmes du hasard.
Où fut-ce ? — Je ne sais, me laissant guider par
Le caprice oublieux. — Et je suivais la plaine
Couverte de prés verts, de colzas d'or, et pleine
De rosée et de brume. Herbes et jeunes blés
Flottaient comme une mer en replis ondulés.
Et fermant à moitié les yeux, je vis paraître
La plaine humide et glauque, où le Grec, notre ancêtre,
Avait placé ses dieux. — Comme lui, je crus voir
Arion de Lesbos assis sur le dos noir

Du dauphin qui se joue ; et Vénus Cythérée,
Assoupie à demi dans sa conque nacrée ;
Et Neptune, calmant le flot de son trident
Dans le galop scandé de son quadrigé ardent
Sur l'arène qui crie ; et le troupeau folâtre
Des tritons se tordant sous l'écume verdâtre ;
Les nymphes, et la vague embrassant le flanc pur
Des beaux corps dont le lait se recouvre d'azur.

Mais, dans ma vision, je ne sais quels aromes,
Acres et singuliers, de leurs subtils atomes
Viennent m'envelopper. C'est le parfum amer,
La trace de Vénus, sans doute, que la mer
Apporte, en rejetant au pied du cap Lamalgue,
En écume fleurie un flot parsemé d'algue.

Je reprenais mes sens, lorsque, devant mes yeux,
Ébloui j'aperçois quelque fille des dieux,
Robuste Amaryllis, aux flancs pleins de souplesse,
Lançant, avec un geste auguste de prêtresse,
D'une urne assujettie au bois d'un javelot,
La manne que la glèbe avide boit à flot.

Venissieux, 1884.

II

SUR LA ROUTE DE BRON¹

DE la Muse du jour, c'était le nourrisson.
Quoique jeune, un peu vieux, mais excellent garçon.
Un soir que nous étions dans une brasserie,
Il se laissait aller en molle rêverie :

« J'adore la banlieue avec ses murs sans fin,
Sales, un peu gluants, et le feuillage fin
Des acacias lourds de poussière et de suie.
Un soleil pâle et morne ou bien un peu de pluie
Achève de donner leur caractère aux lieux.
Comme un index géant, levé contre les cieux,
Monte la cheminée en brique des usines ;
L'air est plein des senteurs des jachères voisines² ;
L'humble buvette, au bord des routes sans trottoirs

M'arrête ; et je jouis de la poudre des soirs
Mêlée à la fumée obstruant le ciel terne.
Tout cela me ravit et m'émeut : c'est moderne.

« On boit sous le berceau de quelque cabaret
Un vin, d'un corps chimique habilement extrait ;
Ou, si le cœur vous dit, un simple bock de bière,
Aigre et tiède, accompagne un morceau de gruyère.
Et l'esprit endormi, les deux coudes fixés
Sur la table aux pieds lourds dans la terre enfoncés,
Du haut de la montée où j'ai choisi mon gîte,
J'aperçois la cité que le travail agite,
Le rucher des maisons et des grands ateliers,
Sur le coteau brumeux rangés en espaliers ;
Fourvières élevant sa silhouette grise,
La Croix-Rousse, Saint-Clair, et la ligne que brise,
Vaste chaudron hissé sur trois grêles fuseaux,
Le pylone superbe élevé pour les Eaux.
Parfois près de nous passe, œil humide et paterne,
Quelque ouvrier ému sortant de la taverne ;
Parfois survient aussi quelque sergent brutal
Qui traîne au violon l'homme sentimental.
Oh ! n'insultez jamais à l'homme ivre qui tombe !

Qui sait sous quel fardeau sa pauvre âme succombe ?
Sergent, tu connais bien quand il s'est enivré,
Mais connais-tu, sergent, quand il est altéré ?

« Là, puissant, je médite ! Et j'anathématise
Le travail et l'effort, la bourgeoise sottise,
Et ces gros lieux communs dont je donne un fêtu ;
Ce qu'on appelle amour, ce qu'on nomme vertu ;
Sur le front virginal la pudeur rougissante,
Et tout ce qui farcit la tirade agaçante.
Là, secouant enfin l'inepte préjugé,
Nous pouvons nous gaudir en langage imagé !
Nous jetons au panier la noble périphrase,
Le sucré décorum qui vous blase et vous rase ;
Et laissant aux salons leur bon ton grimacier,
Nous trouvons de la force et du sel au grossier.

« J'idolâtre surtout les bêtes causeries
De vulgaires beautés dans la ruse nourries,
Dont on dirait le sein vidé par l'empailleur :
Je sens fondre mon âme en langueurs attendries.
— Croyez-moi, c'est ce que la vie a de meilleur.

« Dans le suave oubli des moments de tendresse,
Un bon revers de main vous ést une caresse ;
Et ce serait parfois à croire au paradis,
Si, dans l'enivrement du champêtre taudis,
Sous le flux des gros mots montant comme des houles,
Les femmes n'arrivaient à se battre, étant soûles...
Mais brouille de manants n'a pas de lendemain,
Et d'ailleurs c'est pour nous un document humain.

« Mais le tard est venu. Nous reprenons la route.
— Craignant quelque lapsus de ma tête en dérouté,
J'aperçois un passant, et l'abondant de front :
— Où vais-je en poursuivant ce chemin ? — Droit à Bron³. »

III

FAUSTUS

TROIS jours de cela, le clément Morphée
M'avait octroyé quelque lourd sommeil.
Or me réveilla, de son doigt vermeil
(N'en souriez point), une blonde fée.

Tetins frais et ronds, d'étoiles coiffée,
Le pied blanc dressé sur le rose orteil :
Tel aux temps païens le corps non pareil
Que vit Actéon parmi la nymphée.

« Ainsi que jadis au docteur Faustus,
« Je puis t'offrir l'or du pâle Plutus
« Ou ressusciter ta chaude jeunesse !

« Vieillard, dis en quoi je puis te servir. »
— Lors moi m'étirant avecque paresse :
« Puisque tu peux tout, fais-moi rendormir ! »

IV

DICHTUNG UND WAHRHEIT⁴*A Camille Roy.*

Aux frontières du ciel, la mer de Cythérée
Se revêtait de pourpre. Abaisant son arc d'or,
Hypériôn mourant, d'une flèche nacrée,
Faisait étinceler le galet sur le bord.

Les alcyons de neige, en prenant leur essor,
Semblaient traîner Cypris dans sa conque sacrée.
J'entrevis le dos bleu du triton qui se tord
Et les seins ruisselants des filles de Nérée.

Illuminant la brume opale de la mer,
Le naseau des dauphins lance un humide éclair,
Et le troupeau des dieux sous le désir s'agite.

Mais près de moi, roulant dans la poudre des soirs,
Un vulgaire sapin laisse voir deux yeux noirs.
— Adieu, Grèce ! voici le vrai char d'Amphitrite !

V

AMBITIONS

O CŒUR humain, ô cœur toujours insatiable,
Au feu des passions cire à tous biais ployable,
Cœur que l'âpre désir de tout temps enflamma !

L'un dit : « Déesse aveugle, à mes vœux acquiesce :
« Fais que, sans mon labeur, l'or inonde ma caisse !
« Au moins, fais-moi gagner le lot du Panama ! »

L'autre : « Si je pouvais avoir cette fortune,
« Prenant le vent propice et la passe opportune,
« D'être élu député par cent mille voyous ! »

L'autre : « A mon nom bourgeois voir, comme auxiliaire,
« Un beau titre sonnante le fief nobiliaire,
« Et quoique né Martin, m'appeler Montesquioux ! »

L'autre : « Après les accès de volupté brûlante,
« Posant mon front lassé sur sa gorge opulente,
« M'endormir une nuit près de Sarah Bernhardt! »

Cet autre : « Devenir très fort sur le trombone,
« Et, beau comme un verrier qui souffle une bombonne,
« Jouer tout *Lohengrin* sans faire un seul canard! »

L'autre : « Aux yeux des badauds pantois, mener tapage
« Par mes chiens, mes chevaux, mes grooms, mes équipages,
« Et, truffé jusqu'aux yeux, faire au grand prix courir! »

Pour moi qui n'entends rien aux splendeurs de la vie,
Moins vaste est mon dessein, plus humble mon envie :
Je voudrais bien passer cette nuit sans souffrir.

VI

SONGE

L'AUTRE nuit, je rêvais. — Rêve étrange ! Mon âme
Avait quitté mon corps inerte, et l'Éternel
La jugeait. Le moment, certes, est solennel !
J'étais craintif, tremblant... Tout d'un coup je me pâme !

Car, dans les plateaux d'or de l'ange Gabriel,
Mes péchés l'emportaient !... J'implore, je m'exclame :
« Vous savez si jamais pour autrui j'eus du fiel,
« Si de lui j'enviai bœuf, âne... ou même femme !

« Hélas ! si je péchai souvent contre le ciel,
« C'est qu'on avait, Seigneur, enduit d'un trop doux miel
« Le bord de cette coupe où je puisai la flamme !

« Mon crime le plus lourd fut un trop faible cœur.
— « Il fallait d'un bras fort briser la coupe infâme !
— « J'aurais voulu vous voir à ma place, ô Seigneur ! »

VII

ΓΥΝΗ

O TE voir seulement, Kypris anadyomène,
« Quand tes cheveux, brillants des perles de la mer,
« Fouettaient tes reins polis, lavés du flot amer!
« Dénouer ta ceinture, ô radieuse Hélène,

« Qui vous troublait le cœur, héros chargés d'hivers,
« Rien qu'à la contempler sous le voile ! Et toi, Reine,
« Cléopâtre d'airain, aux yeux vibrants d'éclairs !
« Et vous toutes, ô fleurs de beauté souveraine,

« Vous posséder une heure et mourir !... Puissant Zeus,
« Rien qu'une heure !... » — Mais lui, de ces propos oiseux,
Souriant incliné sous le lourd diadème :

« Qu'ils s'appellent Phryné, Laïs ou Margoton,
« Qu'ils vailent un talent, qu'ils vailent un teston,
« Triple sot, ne sont-ils pas toujours faits de même ? »

VIII

LE STYLITE

SUR ton rustique fût, taillé de grossier gneiss,
Siméon, sombre et dur pâtre de Cilicie,
Tu te dressés plus grand que le grand roi Xerxès.

Pour ce vieux corps flétri que le jeûne émacie,
Épuise les tourments propres aux chevalets,
Fantastique martyr d'un dieu qui supplicie !

Le front baigné de feux, sous toi tu contemplois
L'ignoble tourbillon de la mêlée humaine,
D'où montent les sueurs d'animaux vils et laids ;

Et, narguant le troupeau que la sottise mène
Et dont nous avons fait le Dieu contemporain,
De ta corniche auguste, aérien domaine,

Pensif, tu conchiais LE PEUPLE SOUVERAIN ³ !

IX

A NIZIER DU PUITSPÉLU ⁶

DITES-le moi, qui soulève marée,
Que sont ces feux de la voûte azurée,
Pourquoi même arbre a même frondaison,
Et quantes fois revient même saison,
Pourquoi les jours ont égale durée ?

Pourquoi de fleurs campagne est diaprée,
Puis engourdie en sa robe givrée ;
Pourquoi si bref se clôt notre horizon ?

Dites-le moi.

Ami, buvons à la force sacrée,
Qui, plantant bois et muguet à l'orée,
Céla du tout l'ordre à notre raison ?
Si nous avons les clefs de la maison,
L'aurions-nous pas bientôt déseparée ?

Dites-le moi !

Gérôme COQUARD.

X

A GÉROME COQUARD⁷

EN RESPONSE

VRAY, ne sçais rien ! — Ne sçais qui fit aube et serée,
Et planta les clous d'or à la sphère etherée ;
Ni qui du bourgeon mol fait crever la cloison ;
Ni pourquoy le grain lourd succède à fleuraison ;
Ni pourquoy, soubz les cieux, tout meurt et tout procréé.

Mais brusler à vingt ans d'une âme enamorée ;
Plus meur, gouster les fruits de l'Automne pourprée,
Et quand j'à tremble Hyver, me chauffer au tison,
Vray, le sçais bien.

Ne me maucœurer point de la chose ignorée ;
Mettre dans le demain creance temperée ;
Chercher en tout le basme et non pas le poison ;
Et, fléchissant les dieux par condigne oraison,
Attendre que le soir vienne clore l'ouvrée,
Vray, le sçais bien !

XI

SOIR DE NOCES

DÉVORÉ par l'ardeur en son âme attisée,
L'époux a fui le bal pour suivre l'épousée.
Il tombe à deux genoux, implore tendrement,
Cherche un cou virginal que la pudeur dérobe,
Et prodiguant les noms où s'égare un amant,
Il l'appelle ange, idole, astre du firmament !...
— Prenez garde, monsieur, vous êtes sur ma robe !

XII

LA VOCATION

A Gérôme Coquard.

ON ne choisit pas son enfant,
Sa femme, ni sa ma trese ;
On est du prêche ou de la messe,
Sans savoir pourquoi ni comment.
— Tel je fus du bâtiment
En ma peu folle jeunesse.

Si le bon Dieu l'avait voulu,
Sans cure d'être architecte
Romain, gothique ou d'autre secte,
Possible qu'il e t mieux valu,
D'un courage résolu,
Se plonger dans le pandecte.

Ou qui sait si je n'eusse pu,
 Au lieu de piller Le Nôtre,
Vignole, Mansard et Lepeautre,
A l'art de la rime rompu,
 Heureux, bien que peu repu,
 Cheviller tout comme un autre ?

Poussant cette vocation,
 J'aurais pu prendre une place
Dans un petit coin du Parnasse
De nos félibres de Lyon
 (Paris, chez Flammarion),
 Ou du moins dans la préface.

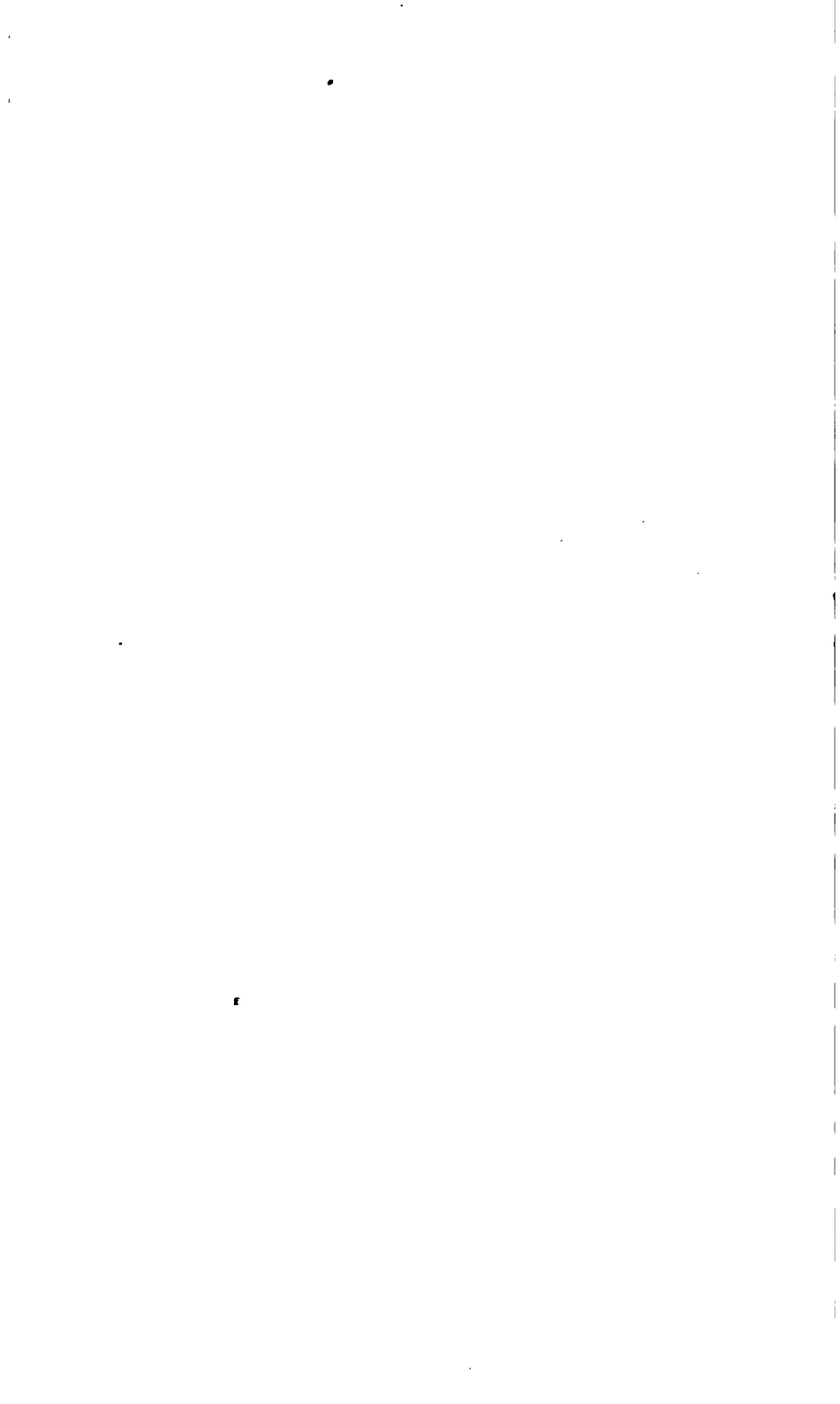
Cœur affaîsé, membres pesants,
 De l'âge sentant la glace,
Souffler pour jouer à l'Horace,
Pondre des vers rhumatisants
 A l'aube de soixante ans,
 Vaut bien mieux : c'est plus cocasse.

XIII

ÉPITAPHE

CI GIT LE PAUVRE PUITSPELU,
GRAND ÉCRIVAIN, QUOIQUE PEU LU.
UNE DESTINÉE ENNEMIE
LE FIT NOURRIR D'ILLUSION.
CALCINÉ PAR L'AMBITION,
IL MOURUT DE LENTE ANÉMIE,
L'INFORTUNÉ, POUR N'AVOIR PU,
DE SA CHIMÈRE ENFIN REPU,
ÊTRE OFFICIER D'ACADÉMIE.

FIN



NOTES

DOMESTICA

NOTE 1, page 53. Le refrain de cette pièce est emprunté au provençal.

ULTRA COGNITA

NOTE 1, page 95. *Subtil conducteur des bœufs...* On se rappelle qu'Hermès enfant ravit de la Piérie les bœufs des Immortels.

MORS

NOTE 1, page 106. Κάτθανε καὶ Πάτροκλος ὄπερ σέο πολλὸν ἀμείνων (*Iliade*, ch. XXI, v. 107).

NOTE 2, page 109. Ces sonnets ont paru dans la *Revue du Lyonnais*, v^e série, t. III, p. 154, et dans la *Revue du Siècle*, t. II, p. 340.

NOTE 3, page 117. Ce sonnet a paru dans la *Revue du Lyonnais*, v^e série, t. I, p. 135.

ANTHOLOGICA

NOTE 1, page 128. « Il n'y a de repos pour l'esprit que dans l'absolu, pour le sentiment que dans l'infini, pour l'âme que dans le divin. » (Amiel, *Fragments d'un journal intime*, t. 1, p. 31.)

NOTE 2, page 131. *Du vieillard du Galèse...* Voy. Virgile, *Georgica*, lib. iv, v. 126 et suivants.

NOTE 3, page 132. Hésychie avait un temple à Égine, et la ville s'était mise sous sa protection.

NOTE 4, page 140. Ce fut le jour des Panathénées qu'Harmodius et Aristogiton frappèrent Hipparque.

NOTE 5, page 142. *Loxias*, un des noms de l'Apollon Delphien, Voy. Eschyle, *Les Choéphores* et *Les Euménides*.

NOTE 6, page 144. En principe, on n'admet pas la rime du simple et du composé, mais il est des cas où l'association des mots parents seule peut mettre en relief l'opposition que l'on recherche.

SUB SOLE

NOTE 1, page 156. On appelle *fleur* une sorte d'efflorescence blanchâtre, qui donne du prix à l'olive.

NOTE 2, page 163. *L'Olivier du mensonge*. C'était le nom donné à un olivier plusieurs fois séculaire, dans le voisinage du bourg de Nyons, et qui servait de lieu de rendez-vous aux amoureux.

NOTE 3, page 166. *L'Aloès*. On dénomme communément ce végétal aloès, mais, en réalité, c'est l'agavé du Mexique. L'aloès, qui offre des rapports de formes, est de dimensions beaucoup plus petites. On sait que l'agavé meurt aussitôt qu'il a fleuri.

AD ALTA

NOTE 1, page 182. *L'Edelweiss*, mot à mot le *Noble blanc*, *leontopodium alpinum*.

PARVULI

NOTE 1, page 200. *Fleurs de la ville*, recueil de poésies, par M. A. Bleton.

NOTE 2, même page. *Le pâle ver est pur...* Le ver à soie se purifie de tout excrément avant de monter sur la bruyère.

VARIA

NOTE 1, page 207. Les gestes distinguent toujours les *Français de France* des peuples devenus Français par la conquête.

NOTE 2, page 209. C'est la mélodie AOI, qui revient à la fin de chaque laisse de la *Chanson de Roland*.

NOTE 3, page 212. *Rêves ambitieux*, titre d'un sonnet de Souлары, souvent cité.

NUGÆ

NOTE 1, page 227. *Bron*, village aux environs de Lyon, où se trouve un asile d'aliénés, habituellement désigné par le nom du village tout court.

NOTE 2, même page. Aux environs de Bron, comme dans toute la plaine du Dauphiné, voisine de Lyon, on se sert d'engrais naturalistes.

NOTE 3, page 230. La fin de la pièce, à partir de « Là, puisant je médite », n'existait pas dans la première édition. L'auteur, qui est sensible aux conseils, l'avait supprimée sur l'avis d'un ami. Sur l'avis d'un autre ami, il l'a rétablie — *Quod deus abstulit aliquis, alius reddidit*.

NOTE 4, page 232. On sait que *Wahrheit und Dichtung* (*Vérité et Poésie*) est le sous-titre des Mémoires de Goethe.

NOTE 5, page 237. Ce morceau a été inspiré par l'élection à Paris du général Boulanger, le 27 janvier 1889. Mais les convictions de l'auteur étaient faites antérieurement.

NOTE 6, page 238. *Nizier du Puitspelu*, pseudonyme de l'auteur.

NOTE 7, page 239. *Gérôme Coquard*, pseudonyme de M. Adrien Storck.

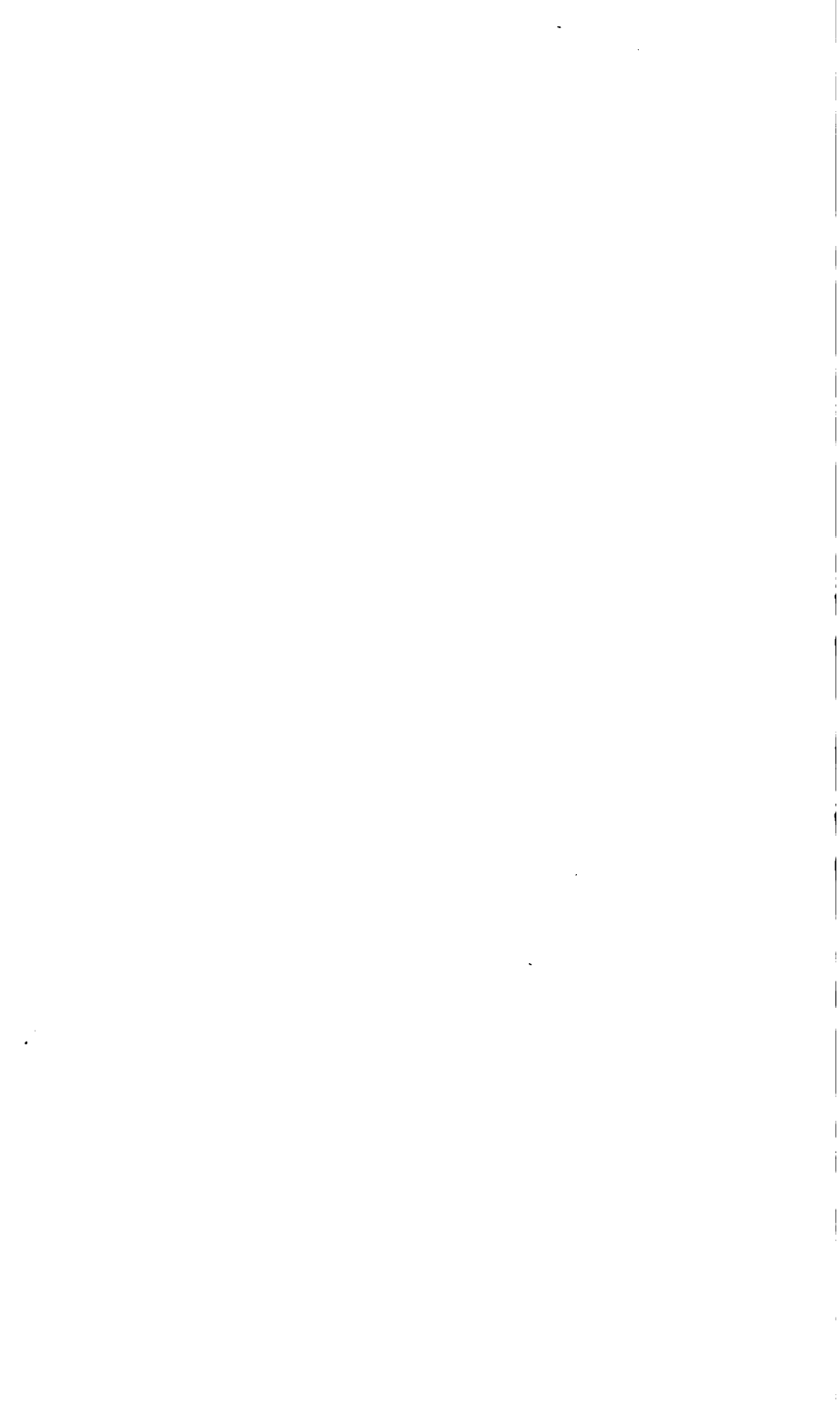
P A U C A

· PAUCIS



SECONDE SÉRIE

VETERA



VETERA

I

LITANIA

A Edmond Thiaudière.

LE PRÊTRE.

MORTEL, pétri de maux, souviens-toi d'être juste !
Quand le matin léger, sur les monts assoupis,
Pose son pied d'argent,

LE PEUPLE.

Souviens-toi d'être juste !

LE PRÊTRE.

Quand sous les cieux brûlants s'affaissent les épis,
Et que l'oiseau se tait,

LE PEUPLE.

Souviens-toi d'être juste !

LE PRÊTRE.

Lorsque fratchit Zéphyre et qu'au sein des flots d'or
S'engloutit Hélios,

LE PEUPLE.

Souviens-toi d'être juste !

LE PRÊTRE.

Lorsque l'auguste nuit, sur Géa qui s'endort,
Étend son bleu péplos,

LE PEUPLE.

Souviens-toi d'être juste !

LE PRÊTRE.

Quand la divine sève épanouit ton sein
Et que sourit Myrto,

LE PEUPLE.

Souviens-toi d'être juste !

LE PRÊTRE.

Lorsque des chagrins noirs s'abat le lourd essaim
Et que Myrto s'enfuit,

LE PEUPLE.

Souviens-toi d'être juste !

LE PRÊTRE.

Quand la blanche vieillesse à tes membres faiblis
A mis des ceps d'airain,

LE PEUPLE.

Souviens-toi d'être juste !

LE PRÊTRE.

Alors que, sourdement, dans le gouffre d'oubli,
Tu sens tomber tes jours,

LE PEUPLE.

Souviens-toi d'être juste !

LE PRÊTRE.

Puisses-tu, quand la Mort pèsera sur tes yeux,
Redire en ton cher cœur, t'abandonnant aux dieux :
« Si je ne le fus point, je voulus être juste ! »

II

ÉPIGRAMME GRECQUE

O DORICHA ¹, fleur de l'Hadès, ton corps si tendre,
Que Cypris même eût jaloué, n'est plus que cendre !
Et la tunique diaphane, et ses tiédeurs
Qui dans les airs semblaient répandre les ardeurs ;
Et le flot d'or ambrosien des molles tresses,
Où donc sont-ils ? Tes longs regards, lourds de caresses,
Comme un poison s'insinuant jusques au cœur,
Au fond des os ne verseront plus la langueur.
Tes flancs polis ont échangé le lit superbe
Pour l'humus noir et destructeur ; et la folle herbe,
Fille des vents, souille et disjoint le blanc paros,
Qu'à ta mémoire a ciselé Scopas d'Imbros !

Mais vainement à dévorer le Temps s'obstine,
Sa dent ne peut rien sur tes vers, Sapho divine !

III

PULCHRITUDO VICTRIX

DE ton voile sacré nul n'a percé la nuit ;
Pour nul regard mortel ton corps divin n'a lui,
O Vérité ! Chacun, superbe, en sa chère âme,
Prétend t'avoir pressée en ses bras, et proclame
Que seul il a surpris le secret de l'Hadès !
Le sage de Milet s'en vante ; Anaximandre
Réduit en poudré un jour l'idole de Thalès.
Mais son idole à lui tombe soudain en cendre,
Car, portant le flambeau, s'élève de Samos
Celui qui vit les chœurs dansants de l'Ouranos.
Xénophane se rit du Vrai de Pythagore.....

Moins mobile voit-on, dans l'Océan sonore,
Chaque flot tour à tour par un autre emporté.
— Mais ai-je prononcé, pieux, le nom d'Homère,
Le conteste orageux se tait ! La vague amère
S'étend en miroir bleu sous le ciel. — VÉRITÉ,
Je puis douter de toi, mais non de la BEAUTÉ !

IV

L'AMOUR ET LA MORT

L'HOMME, pétri des mains du ROI, fils de Kronos,
Était debout. — Muet, froide argile vivante,
Exempt de toute joie et de toute épouvante ;
Traînant, sous les déserts glacés de l'Ouranos,
L'inexorable poids d'une vie éternelle ;
Ignorant la douleur, l'infirmité charnelle,
Son cœur était de pierre, et son âme de nuit.
Des astres sans éclat, sur un monde sans bruits,
Évoluaient.

Zeus eut pitié de son ouvrage.

Le ciel est morne. Errant sans but sur le rivage,
L'homme crut voir au loin, sur le noir de la mer,
Flotter une algue blanche. Elle s'approche, et l'air
S'embaume... Sur l'azur profond qui la reflète,
Telle qu'un jeune lys au sein de violettes,
Souriante apparaît Aphrodite. Elle tord
Ses cheveux ruisselants ; et son bras qui se ploie
Pour jeter sur le cou le flot d'or et de soie,
Livre aux yeux éblouis les splendeurs de son corps.
Le baiser semble errer sur ses lèvres humides ;
Les yeux troublants, ces yeux où le Divin réside,
De l'ombre des grands cils qui voilent leurs ardeurs,
Font couler dans les os une huile, insidieuse
Jusqu'à faire trouver la mort délicieuse !
L'amour s'épanouit sur la poitrine en fleur ;
L'onde amère qui flue en perles irisées,
Comme sur les grands lys où pleurent les rosées,
Va constellant de feux les charmeuses rondeurs.
Sur des rythmes sacrés que le mortel ignore,
En contours onduleux s'incline son beau flanc :
La neige s'y marie aux roses de l'aurore ;
L'écume qui jaillit vient baiser ses pieds blancs.

Et soudain Hélios illumine le monde :
Des aigrettes d'argent courent sur le flot bleu ;
Pan fait jaillir partout les sèves vagabondes
Et retentir ces bruits indéfinis, houleux,
Qui viennent des grands bois expirer sur les plaines.
L'hyacinthe fleurit ; sous les molles haleines,
Le duvet cotonneux des jeunes peupliers,
Suspendu dans les airs, flotte, neige attiédie ;
Les faons, en bondissant, agitent les halliers ;
Dans l'herbe l'on entend à flots sourdre la vie.
Sur le fond bourdonnant des insectes obscurs,
Parmi le doux murmure et parmi les bruits d'aile,
S'élève, triomphant, le chant de Philomèle :
Tout n'est que joie, amour, fête, musique, azur !

Mais tout près de Kypris, dans son ombre limpide,
Un spectre, en sa hideur, lentement s'est dressé :
Corps défait, doigts sans chair, face pâle et rigide,
Où l'œil est sans regard, dans l'orbite enfoncé.
Un péplos fait de nuit couvre le sein glacé.
La fille de l'Érèbe et de l'Auguste Moire,
Est debout. Ombrageant son front de jaune ivoire,

S'étendent lentement ses vastes ailes noires.

Le Kroniôn plissa ses larges sourcils bleus :

« Homme, veux-tu la Paix sous un ciel généreux,
« Sans amours, sans désirs, sans haines et sans craintes ?
« Ou veux-tu la Terreur, l'implacable Remord,
« La Discorde, et des faims les ignobles étreintes,
« Jointes aux brèves amours que dénoûra la Mort ?
« — Ici, loin de Kypris, le repos, et la Vie
« Coulant incorruptible en tes fragiles os ;
« Là, Kypris pour un jour, et demain... THANATOS !
« Choisis ! »

Tout frémissait d'ardeurs inassouvies ;
Le Zéphyre soufflait plus doux, plus parfumé.....

Sur Kypris, en tremblant, deux bras s'étaient fermés.

V

HÉLÈNE

LE souvenir, comme un serpent, mordit le cœur d'Hélène.
Couvrant son corps immaculé de blancs voiles de laine,
L'enfant de Zeus et de Lédà, redoutable, fatale,
D'un pas serein abandonna la chambre nuptiale.
A ses côtés marchaient Æthra, la fille de Pitthée,
Avec Klymène, aux yeux couleur de la vague agitée.
Telle passait, grave, la femme entre toutes haïe.

Kypris sourit. — Hélène atteint la porte de Skaïe.

Sur le rempart, les grands héros, que l'âge lourd accable,

Formés en cercle, étaient assis près du roi vénérable :
Hikétaôn, chéri d'Arès, et Lampos et Thymète
Et Klytios ; puis Anténor, l'excellent agorète.
Ils discouraient. Tel à midi, sur les oliviers pâles,
Sonne le chœur harmonieux des paisibles cigales.
Elle monta. Quand les vieillards contemplèrent la Reine,
Un sang plus vif, plus généreux afflua dans leur veine.
Tandis qu'au loin retentissait le fracas des mêlées,
A voix couverte ils échangeaient ces paroles ailées :
« Père divin ! C'est à bon droit que le fier Dardanide,
« Issu de Zeus, et l'Achéen, à la belle cnémide,
« Ont enduré de si grands maux pour une telle femme ! »

O lâcheté ! Vieillards, que n'immoliez-vous donc l'infâme !

VI

KLEOPHAS

LA ville est assoupie ; et le rayon,
Vibrant sous l'arc du fils d'Hypérion,
Fait des frontons irradier les marbres.
Sous la noire splendeur d'augustes arbres,
Paré de fleurs divines, un autel
Fume encore en l'honneur d'un immortel.
Au pied, parmi le baume et l'amarante,
Une source frigide, murmurante,
S'échappe, et dans les eaux du bassin clair,
On voit glisser la nue errant dans l'air.
Au loin la mer et ses rides sans nombre,
Les alcyons plongeant en fol essaim,

La voile, enflée ainsi qu'un jeune sein
Qui sort, tout blanc, d'un péplos au bleu sombre.

Près de l'autel désert, un voyageur,
Poudreux et las, se tient debout. Songeur,
Il invoque d'abord les dieux des ondes,
Et Pan, l'ami des sources vagabondes :

« O dieux, dispensateurs de la Beauté,
« O dieux, amants de la Sérénité,
« Faites qu'en moi la vie intérieure
« Sans cesse afflue en devenant meilleure !
« Que je conserve un esprit mesuré,
« Où le Juste à l'Utile est préféré !
« Qu'entre vos mains, je laisse couler l'heure !...
« Et maintenant, ô dieux, conduisez-moi,
« Exempt de trouble, où le veut votre loi ! »

Et dans l'yeuse affluaient les colombes.

Il s'agenouille, écarte l'herbe, boit,
Puis se repose. — Un passant vient, s'arrête :
— « Salut, hôte, mon père ! A ma requête

« Sois indulgent : ta patrie et ton nom ? »

— « Tu vois en moi Kléophas, de Krannon,

« Près de Larisse, abondante en cigales. »

— « Eh quoi ! ce Kléophas, chéri des dieux,

« Dont la pensée, à leur pensée égale,

« A su, dit-on, sonder même les cieux !

« Accourez, compagnons ! prêtez l'oreille :

« Un miel, plus doux que celui de l'abeille,

« Va découler de sa lèvre. Nos yeux

« Vont se déclore ! — O Kléophas, dévoile

« L'esprit du Flot et l'âme de l'Étoile,

« Le secret de la Vie et de la Mort !

« Au noir Hadès, que devient notre sort ?

« Nourrice impie, à la dure mamelle,

« Pourquoi donc une Terre si cruelle ?

« Sage, dis-nous, pourquoi faire s'ouvrir

« Nos yeux au jour, si c'est pour y souffrir ?

« Pourquoi chaque homme arrive au gouffre, y tombe ?

« Pourquoi la mère enfante pour la tombe ?

« Quels mots sacrés préservent de mourir ? »

Et dans l'yeuse affluaient les colombes.

— « Mortels créés pour quelques jours amers,
« Livrez à l'onde une erreur décevante :
« Nul n'est jamais revenu des enfers ;
« Nul ne sait le pourquoi de l'univers.
« Si quelqu'un dit qu'il le sait, il se vante.
« Vous géissez sous les maux rigoureux :
« Géa, féconde, a pour loi de produire ;
« Elle obéit : produire, c'est détruire ;
« Elle n'a pas pour loi de faire heureux...
« Toi, qui te crois le centre de la vie,
« Tu n'es qu'un des chaînons de l'harmonie,
« Une humble note au vaste barbytos,
« Qui règle la cadence en l'Ouranos.
« Va, souffre, meurs, et sous le ciel auguste,
« Ne t'enquête de rien, que d'être juste ! »

Telle, sifflante, en son vol dans les airs,
La flèche avide, et d'Arès animée,
Porte en son fer la plaie envenimée,
Ainsi le mot pénétrait dans les chairs.

Et dans l'yeuse affluaient les colombes.

Mais le peuple déçu, railleur, disait :

« Eh quoi ! c'est là vraiment tout ce qu'il sait !
« L'homme n'est rien, suivant lui ! Quelle offense
« A nous pour qui le Ciel, la Terre immense,
« Furent faits par les dieux !... » Et les huées,
Mugissantes, montaient jusqu'aux nuées.
Un enfant, pour jouer, prend un caillou,
Dans sa fronde le met ; vise, et le coup
Atteint le sage au front : le sang ruisselle.
Le peuple rit, car la face immortelle
Est difforme, souillée. Un autre enfant
Vise à son tour, à son tour triomphant.
Telles, en août, les grêles meurtrières,
Telles, de toutes parts, volaient les pierres...
Et l'on vit s'affaisser l'homme très pur.

Les monts divins étaient baignés d'azur,
Et dans l'yeuse affluaient les colombes.

VII

A VÉNUS

JE t'invoque, ô Vénus ! non toi, Vénus terrestre,
Qui dans les flancs porte la flamme, et dans les cœurs
Le poison dévorant des jalouses fureurs ;
Qui suscitais Médée et Phèdre et Clytemnestre ;
Mère du Crime et sœur de la Fatalité !
— Mais toi, dans ta lumière et dans ta majesté,
Fleur des nobles désirs, Vénus Ouranienne,
Qui de ton geste doux peux apaiser les haines,
Et glisser le sommeil dans le corps tourmenté.
Tu sais donner la paix à l'homme, et le silence
Aux vents, et des flots noirs calmer la violence,
Aussi bien qu'embraser le cœur des grands héros.
— Verse-nous l'abandon tranquille dans nos maux !

VIII

APRILIS

LA saison des renoncules d'or, la saison
Qui transforme en scintillant écrin le gazon,
Reparaît, les yeux baignés d'amour; elle éveille
La fourmi, dans ses greniers blottie, et l'abeille
Attendant, sous l'abri tiède et clos, le moment
Où la fleur, dont le bouton hâtif pointe à peine,
Va s'unir, alourdie et pâmée, à l'amant.
Le dieu Pan, chéri des chevriers, dieu charmant,
Dieu léger, descend des monts neigeux; il ramène
Tous ces dons, la grâce et le souci du domaine :

Le chevreau, qui dans les thyms bondit, gracieux ;
Et les pois, et l'oseille avivante, et les œufs,
Et le lait, dormant en flots épais dans l'argile ;
Les caillés, au frais baiser pareils, mets des rois.

Nous pourtant, paisibles et lassés, ô Sosyle,
N'allons plus près des ruisseaux chanteurs, dans les bois,
Adorer le glorieux Printemps ! Son pied rose
Vainement sur le Cythore obscur se repose ;
Vainement Cypris met-elle au cœur les émois :
Cependant qu'au sein bleu de la Nuit le jour tombe,
Nous songeons qu'il n'est pas de printemps pour la tombe.

2 avril 1892.

IX

PATROKLÈS

A Paul Guigou.

L'ODEUR de sang était mêlée à la chaude poussière.
Telle voit-on, dans les troupeaux, une hydre carnassière,
Tel Patroklès, en sa fureur, a semé sur la plaine
Les corps fumants et mutilés des ravisseurs d'Hélène.
Oubliant l'orge et le froment des divines cavales,
Sur le sol noir, le sein ouvert, les yeux clos, les traits pâles,
Le conducteur du char d'Hektor, l'habile Kébrion,
Était gisant. Sa mère en vain l'attend dans Ilion.

Mais Patroklès poussant un cri farouche, épouvantable,
S'est élancé. Sa main brandit le pesant fût d'érable.

Pareil aux Dieux, le fils d'Aktor, nourrisson de Phtia,
Au cœur des rangs dardaniens par trois fois se rua.
Neuf combattants, à chaque fois, sont couchés par sa lance;
Et sur leurs fronts plane la Nuit, et l'éternel Silence.

Quand le vaillant Ménesthiade, ivre de la victoire,
Le sein gonflé d'immense orgueil, s'élançe encor, la Moire
Vint te cueillir tout fleurissant de ta beauté première,
O frère aimé du Pèléiôn !

Marchant dans la lumière,
Tel qu'il préside aux chœurs dansants, souriant et paisible,
Le fils de Zeus et de Léto, se rapproche, invisible.

D'un doigt léger le Pythien touche le vaste dos.
Le trouble noir est descendu dans l'âme du héros ;
Le casque d'or roule à ses pieds ; et l'aigrette, éclatante,
Jetant l'effroi, se souille et traîne en la fange sanglante.
La Force ardente a délaissé les membres ; la cuirasse,
Qui recouvrait les flancs nerveux, vacille, se délace,
Glisse ; le bras laisse échapper le bouclier, et l'orbe,
Comme un grand toit, couvre le sol. Alors le vil Euphorbe,
Tel un bouvier piquant un bœuf du rustique aiguillon,

Le frappe au dos. L'avidé airain s'ouvre au cœur un sillon.
Semblable au pin déraciné, l'Opontien s'incline,
Tombe pesant... Et sa grande âme a quitté sa poitrine.

O vain mortel, ne tente pas de résister aux dieux !
Laisse leur main, bénévolement, se poser sur tes yeux.
Comme l'Eurus emporte au loin l'impondérable sable,
Vois le Kosmos te balayer en son cours immuable.
Le sein troublé par une angoisse âpre, mystérieuse,
Tu crois sentir en la Nature une force haineuse ;
Elle est sans haine et sans pitié. — A son âme impassible
Colère ou pleurs n'ont point d'accès. Elle est l'Indestructible,
Qui va roulant, cruel et doux, accomplissant la Loi.
L'Olympien ne nourrissait en son cœur nulle envie
Pour le héros irréprochable, arraché de la vie.

Soldat obscur en la mêlée humaine, sans effroi,
Comme lui meurs, silencieux, sous le mystique doigt !

X

DORIS

DE sa gaine taillée en un figuier rustique,
Le dieu cornu sourit dans un regard oblique.
Au milieu de l'enclos sacré, le froid ruisseau
Murmure avec langueur sa lente mélodie ;
Et la source limpide en sa coupe arrondie
Reflète le rocher tout humide. Un berceau,
Qu'une vigne a chargé de sa fleur odorante,
L'entoure. Sur le sable, et la rose et l'acanthé
Et le myrte ont tracé d'harmonieux contours.
Les fauves rossignols célèbrent leurs amours.

Pourtant tout serait vain et toute voix muette
Si Doris d'Ægium, et mignonne et fluette,
Si la tendre Doris n'y venait tous les jours,
Et, pâle comme un lys, ne restait sous l'yeuse,
La paupière alourdie et la tempe songeuse :
Et dans l'ombre du soir, propice au cœur discret,
Cherchant je ne sais quoi de doux, né soupirait.

XI

EVANIDA

A George Doncieux.

1

Orron chétif, au flanc rocheux du cap de Cyme
Que fleurit de son bleu la pâle arroche-halyme !
O longues nuits d'hiver où l'harmonieux flot,
De son pas cadencé faisait gémir la grève !
Et vous, corps odorant de la jeune Milo,
Dont le tiède parfum enivrait jusqu'au rêve !

2

Dans la magnificence et la pourpre royale,
Hélios atteignait sa couche nuptiale.
Et l'immense brasier, rayonnant de la mer,
Se mourait au zénith dans l'opale et le vert.
Parmi les rochers d'or et les senteurs marines,
Milo dans la splendeur passait, lente et divine.

3

Flots bleus sur qui glissaient des frémissements vagues ;
Flots verts qui bondissiez tumultueux et lourds ;
Alcyons qui dansiez à la crête des vagues,
Dites ces jours si doux en leur rapide cours,
Et les si douces nuits, plus douces que les jours.

4

Si la rose est mourante, il reviendra des roses.
Au sein de la Nature immense, toute chose
Se flétrit pour renaître à ton regard charmé.
Seul le mortel chétif n'a pas deux mois de mai.

AUREA CARMINA

AUREA CARMINA

I

O VAGUE fugitive en l'Océan des maux,
Homme né pour aimer, homme né pour mourir,
Ton destin passager tient entre ces deux mots,
Comme tout le ciel tient du zénith au nadir.

II

SONGE à ta loi : Vivre dans l'harmonie !
Étoile scintillante en la voûte infinie
Ou brin d'herbe rampant sur la pierre jaunie,
Qu'importe ? Dans le cœur de la création,
Chaque voix s'équivaut. Remplis ta fonction,
Vivant en paix, dans l'harmonie.

III

A MIS, dans le grand tout, croyez-le, rien n'est mort ;
Tout aspire, se meut ; tout vit, tout fait effort,
Tout aime. Chaque atome accourt à son semblable,
Soit qu'il vole à ton cœur ou vole au grain de sable.
Ne vous abusez point d'une vaine apparence :
Le brin d'herbe a sa joie, et l'arbre sa souffrance ;
Le froid granit lui-même a son obscure vie,
Ses vœux, ses appétits, sa flamme inassouvie.
La lyre qui mouvait les rochers attendris,
Et que tu vois là-haut, durant les nuits sans voiles ¹,
De ses sons guide encor la danse des étoiles.
— Mortel, sur le fronton sacré du temple, inscris :
LA MATIÈRE EST NÉANT, ET PARTOUT EST L'ESPRIT.

IV

EN aveugle vaguant par les douteux chemins,
N'attends point la clarté des vaniteux humains.
Les dieux ont le secret des destins et des causes :
Ne poursuis point l'oiseau qui jamais ne se pose ;
Et laissant l'Éphémère à sa témérité,
Fais descendre la paix en ton sein conforté,
La Paix silencieuse et divine des choses.

V

LE soleil trois fois saint épanche sa lumière.
Dès demain emporté par l'éternel reflux,
Tâche à prendre intérêt, en ces heures dernières,
Au soleil qui luira quand tu ne seras plus.

VI

TU gémis, tu te plains que l'Ordre universel
Qui règle toute chose en son cours éternel,
N'ait pas pour toi les soins de quelque mère tendre !
— Penses-tu que cet Ordre ait été fait pour toi ?
— Tel un coq vaniteux qui chante à l'aube, et croit
Que le soleil exprès se lève pour l'entendre.

VII

CHERCHE la vie apaisée et transparente
Comme l'azur lumineux des nuits d'été,
Lorsque le cœur innocent des grillons chante,
Lorsque la Paix vient remplir l'immensité.
Règle la vie en ton sein, toujours égale,
Comme le grain, lentement, sans intervalle,
Au sablier de Kronos précipité.

VIII

O MES humbles amis, n'excitons point l'envie !
Que nul ne nous accuse, au festin de la vie,
D'avoir surpris sa place ou dérobé sa part.
Zeus, nous faisant petits, fut bon à notre égard.
Ne soyons rien ! — Laissons devant passer la foule ;
Laissons tourbillonner sa mugissante houle.
Plus bas est notre rang, moins lourd est notre faix :
Trop heureux notre sort, s'il confère la Paix !
— On ne hait point le rien ! Et, s'il faut croire Ésopé,
Le cèdre, d'un œil doux, voit à ses pieds l'hysopé.

IX

POÈTE, souviens-toi qu'en ton vers l'harmonie
N'est que l'écho lointain de la voix d'Uranie,
Une vibration des divines cadences
Qui du Kosmos entier règlent les danses.

X

O PÈRE saint, si tu détenais dans ta main droite
Ce pur trésor qu'éternellement l'homme convoite :
La Vérité ! Puis dans l'autre main, l'ardent désir,
Qui la poursuit, sans même l'espoir de la saisir,
Je te dirais : « Source de tout bien, ouvre ta gauche !
Conserve-moi les songes errants que l'âme ébauche,
Ma passion irrémédiable du Pourquoi !
L'éclat du Vrai, trop vif pour nos yeux, n'est que pour toi !
Rien n'ennoblit que l'effort, l'effort même illusoire.
Ce qui m'émeut, c'est l'âpre combat, non la victoire. »

XI

DANS l'ignoble combat des Humains, quel effort
Pour vivre, pour jouir, pour être le plus fort !
Sont-ils plus odieux ou sont-ils plus comiques ?
— O vil néant !... Vois-les des espaces cosmiques !

XII

MORTELS tumultueux et travaillés de soins,
Les dieux vous ont donné de modiques besoins :
C'est l'irritant Désir qui les grandit sans trêve,
Et fait chacun de vous l'esclave de son rêve.
Tendez, tendez vos bras aux meurtrissants liens !
Laissez-nous être peu ; notre néant repose.
Celui pour qui la vie exige moins de choses
Est plus voisin des dieux, qui n'ont besoin de rien.

XIII

VASTES désirs de paix, de silence et d'oubli,
Ainsi préparez-vous à mon être affaibli
Un passage plus doux de ce monde agité
A la mystérieuse éternité !

XIV

EST-CE une fin, cette fin de toutes les choses ?
— Ton corps s'éteint, se dissout : du fumier infâme,
Sous le baiser d'Hélios, va naître une rose.
Pas un atome ne peut, dans l'ardente flamme,
S'anéantir. Rien ne meurt, tout se recompose.
Comment pourrait disparaître un atome d'âme ?

XV

MOUCHERON s'écrasant sous mon doigt,
Quelle est donc la raison de ta vie ?
Pourquoi naître, mourir ? Je te vois
Du Cosmos misérable ironie,
En aveugle agissant sous ta loi...

Sais-je donc davantage de moi ?

XVI

CE que vous avez fait de plus doux sous vos cieux,
O vous, dispensateurs de nos biens, sages dieux,
Ce n'est pas de Glinis les yeux d'aigue-marine
Et les lys palpitants de sa jeune poitrine ;
Ni la pourpre de Cos et les richesses vaines
Qu'en son flot limoneux le Pactolus entraîne ;
Ni les honneurs si doux aux enfants que nous sommes ;
Ni l'éclat du héros ou bien du pasteur d'hommes :
Ce que vous avez fait sous vos cieux de plus doux,
C'est la bénigne Paix qui rapproche de vous.

XVII

RÉSIGNÉ, renonce au vaste Hémus, à l'Ida ;
Aux forêts, jusqu'aux cieux s'élevant, éternelles.
Trop heureux, si le Père divin t'accorda
D'un cyprès, au front épais et noir, l'ombre grêle
Pour t'asseoir, sans désirs, sans remords, sans querelles.

XVIII

CELUI qui sait les voluptés de la divine paix,
De l'odieuse multitude a fui le souffle épais.
Il met ses soins à se bannir des affaires publiques,
N'ignorant point ce qui l'attend de bêtes faméliques :
S'il agit bien, sûr d'offenser le troupeau furieux ;
Et s'il veut plaire au Souverain, sûr d'offenser les dieux.

XIX

ZEUS, tu fis le mortel de putrescible chair,
Fugitive fumée emportée en l'éther.
Tu voulus lui cacher le mystère de l'être.
Jugeant des vains dehors, impuissant à connaître,
Comme un enfant chétif butant à chaque pas,
Il n'est certain de rien, sinon de son trépas.
Comment se fait-il donc que chez cet Éphémère,
La phrase la plus rare et pour lui plus amère,
Soit celle-ci : « Je ne sais pas. »

XX

JETÉ dans la brumeuse geôle de la vie,
Sans pressentir quelle est la faute en toi punie,
Tu dois ne laisser ta prison que pour mourir.
— Mais une fleur, au froid préau, vient à s'ouvrir !
Troublé, dans le parfum d'amour ton cœur se noie :
Bénis celui qui te permet ces brèves joies.

XXI

L'IMMONDE loi du meurtre écrase l'univers ;
Mais, du tigre royal au méprisable ver,
Nul n'a jamais tué que pressé par la faim,
Et non parce qu'un autre, un jour, aura conçu,
En son âme débile et vaine, un penser vain
Touchant ce que j'ignore, et que n'a jamais su
Plus le bourreau que la victime.

XXII

QUAND le froid a flétri les pampres de l'automne,
Lentement se noircit le fruit de Sicyone ².
Riche des sucS puisés au sein profond d'Hellas,
L'olive, pesamment, tombe des rameaux las.
Jusque sous le pressoir, elle bénit Pallas,
Dont la main a guidé la sève productrice.
— Toi dont la veille est longue et pèse sur les yeux,
Détache-toi de l'arbre en bénissant les dieux,
Car sur leurs genoux d'or repose la Justice.
Sans bruit tombe, et rejoins la Terre, ta nourrice.

XXIII

SANS Zeus rien ne s'explique ; on ne sait rien de lui.
Ne cherchez pas plus loin, tout le reste est la nuit.

XXIV

SUR les sommets empyréens et radieux,
Dans l'impassible gravité, les sages dieux
Savent régler le chœur dansant de tous les êtres.
Mortel chétif, ne cherche point à les connaître.
Quand il pourrait saisir les lois de l'univers,
A quoi cela servirait-il à l'humble ver ?
Quand tu saurais interpréter l'énigme auguste,
En aurais-tu la faculté d'être plus juste ?

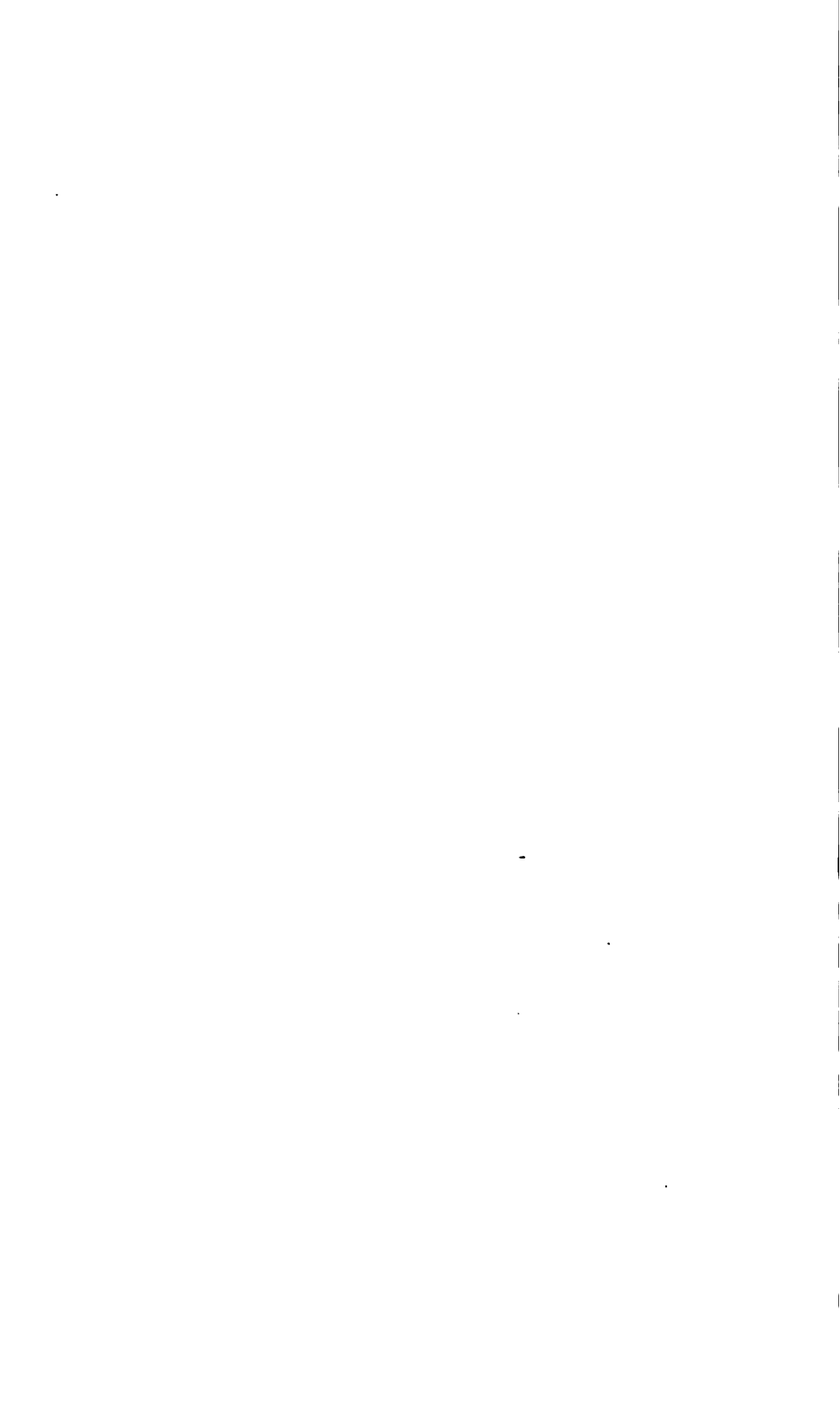
XXV

Au vent du Pélion glacé la feuille errante
Croit-elle que tout pleure sa mort ? Considère
Que ta vie (encor bien qu'elle te soit si chère)
N'est rien qu'une parcelle vaine, indifférente,
D'un ensemble guidé par le vouloir des dieux.

XXVI

N'AS-TU pas contemplé ce que tu voulais voir ?
Ne sais-tu pas le peu qu'ici l'on peut savoir,
Et ce que vaut l'aurore et ce que vaut le soir ?
De la place que Zeus te fit sur le théâtre,
Tu vis jouer la scène ou tragique ou folâtre.
Les chœurs s'en sont allés et les héros sont morts.
Le drame de la vie est terminé. — Toi, sors !

SUB SOLE



SUB SOLE

I

L'AUTOMNE

L'AUTOMNE est doux et beau, plein de rêves, l'automne
Cent fois plus doux encor que le printemps si doux.
Sur les bois alanguis que la sève abandonne
Le pâle vert se teint de cinabre et de roux ;
Aux ciels plus transparents et plus mélancoliques
Les nuages légers flottent plus mollement ;
A peine sur les pins court un frémissement ;
L'ombre s'allonge au loin sous les soleils obliques,
Et les rayons, glissant dans les brumes du soir,
Font aux monts violets des vapeurs d'encensoir.

Aux chants étincelants qui peuplaient les ramures
Succèdent tour à tour des incertains murmures :
Le faible zéatment du bec-figue alourdi,
Le frôlement discret d'une feuille qui tombe,
Le bruit aérien d'une aile de colombe,
Le fredon de la guêpe autour du grain tiédi...
Par moments tout se tait : sur les glèbes ruisselle
L'inexprimable paix de l'âme universelle.

O vieillesse pareille à l'automne pâli !
O vieillesse sans trouble aux portes de l'oubli !

Nyons, 1^{er} octobre 1891.

II

PAULUM

Aux jours épanouis de ma chaude saison,
Mes yeux s'éjouissaient aux vastes horizons.
La mer bleue, aux chemins blanchissants de lumière,
Les plaines de roseaux, des autans coutumières,
Les monts neigeux ont eu mes piétés premières.
Plus tard, quand le soleil décline, les désirs,
Moins irrités, ne vont qu'à ce qu'on peut saisir.
L'homme sent qu'il est né pour les fortunes brèves.
Assoiffé de silence, il sourit des grands rêves :
Le restreint lui suffit...

Ce matin, j'admirais,
Plongée en l'air serein, la cime d'un cyprès,

Élevant son faisceau tout noir, impénétrable,
Sanctuaire assuré des oiseaux. Tout auprès,
Frisonnant sous le vent fugitif, un érable,
Où, sur la feuille triple, aux lobes acérés,
Novembre avec son or a mis des tons pourprés.
L'olivier vénérable y croisait ses ramures,
Élançant dans le ciel ses palmes, et mêlant
A ses feuilles d'argent le noir de ses baies mûres.
Sur ce bouquet, le bleu profond, étincelant !

Et ce peu renfermait toute l'âme infinie
Que peut tenir le monde ; et toute l'harmonie
En sa proportion réduite ; et je pensais
Que l'art se doit garder d'un inutile excès ;
Que le moindre brin d'herbe a sa magnificence,
Et que l'humble fourmi vaut l'éléphant immense.
Tout l'art est dans le peu comme dans le beaucoup :
La partie est divine aussi bien que le tout !

Nyons, 7 novembre 1892.

III

NUIT DE DÉCEMBRE

Sous le mistral mon toit chancelle,
J'entends craquer les oliviers :
Je rêve de paix éternelle.

Dans les cieux l'étoile étincelle ;
L'heure tombe au lent sablier :
Sous le mistral mon toit chancelle.

Tandis que d'ignobles querelles
Aiguisent des fers meurtriers,
Je rêve de paix éternelle.

Au sein de l'âme universelle,
Je me sens flotter tout entier :
Sous le mistral mon toit chancelle.

Tout finit, tout se renouvelle,
Mon cadavre est un nourricier :
Je rêve de paix éternelle.

Où sont les nids des tourterelles ?
Où sont les roses des rosiers ?
Sous le mistral mon toit chancelle :
Je rêve de paix éternelle.

17 décembre 1891.

IV

LES VIEUX

Au soleil
Tiède et vermeil,
Les vieux songent immobiles.
Du mistral dur
Un grand mur
Les abrite en longues files.

Par le vent,
Telles, souvent,
As-tu vu les hirondelles
Au blanc rocher
S'accrocher,
Contre lui collant leurs ailes.

Il fait froid :
Le bout du doigt
S'engourdit et se crevasse ;
Comme un miroir
Au lavoir
S'étend la nappe de glace.

Aux rameaux
Mille cristaux
Scintillaient en girandole.
Sous ce brutal
De mistral,
Patatras, tout dégringole !

Le linot,
Pauvre mignot,
Pique l'olive gelée.
Au sol durci,
Tout transi
Son pied fluet prend l'onglée.

Mais bientôt
Sur le coteau,
En son char de fleurs Zéphyre
Apparaîtra ;
Il fondra
Les neiges dans un sourire.

Aux aguets
Les frais muguets
Percent la glèbe morose.
Plus matinier,
Le gainier
A déjà sa robe rose.

Roupieux,
Les pauvres vieux
Trouvent que toujours il gèle.
Front racorni,
Œil terni,
Ils font s'enfuir la pucelle.

V

LE LÉZARD GRIS

Le lézard innocent vient furtif
Se chauffer aux rayons de novembre.
Sur le seuil attiédi de ma chambre,
Il se tient immobile et craintif.

L'heure au pas monotone et sûr, l'heure
Passe et fuit. S'abreuvant de soleil,
Oublieux du réel, il demeure
Engourdi sous l'effluve vermeil.

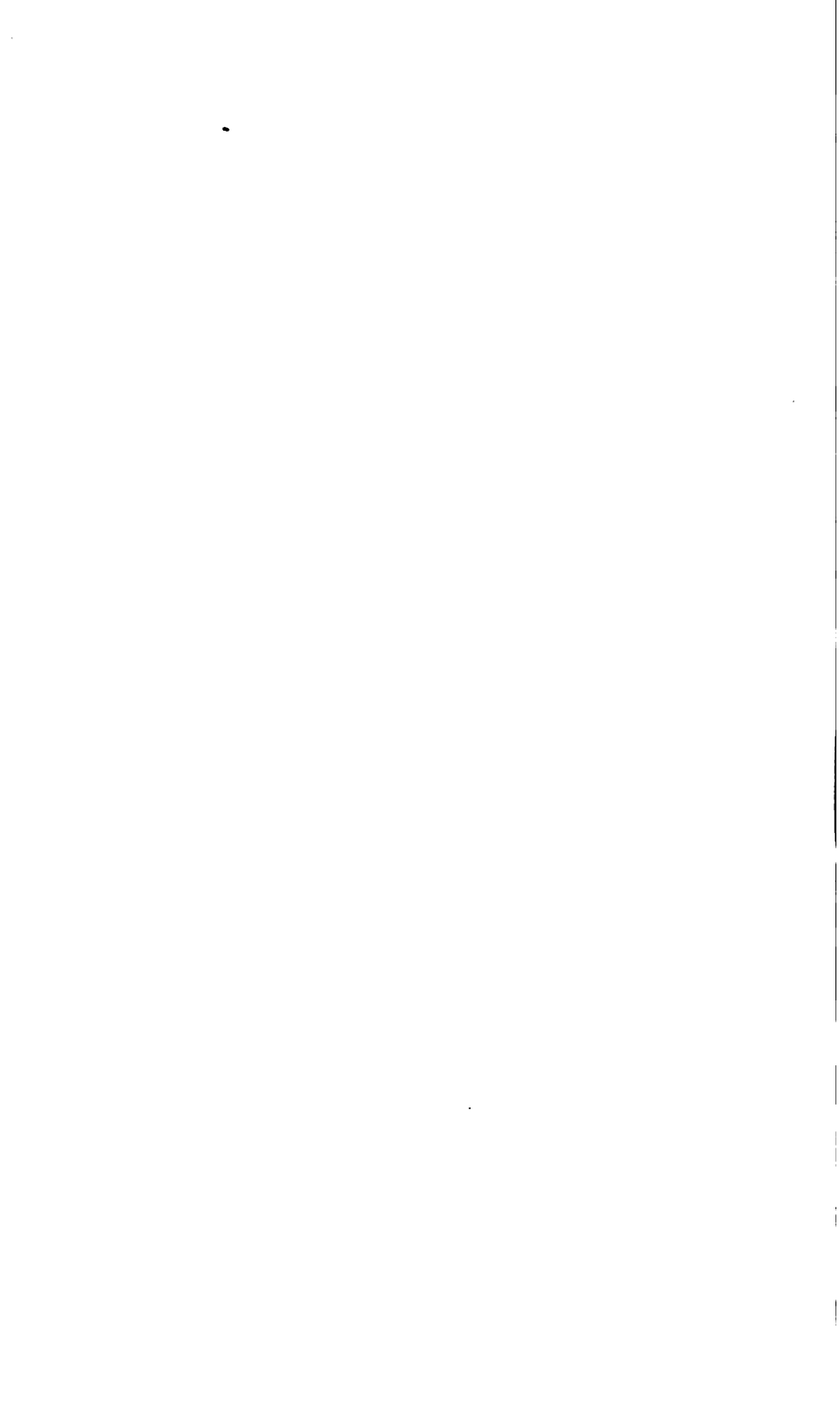
Nos deux sorts sont jumeaux : solitaire,
Patient, coutumier de souffrir,
Sans venin, un abri sous la pierre
Te suffit pour rêver... et mourir.

VI

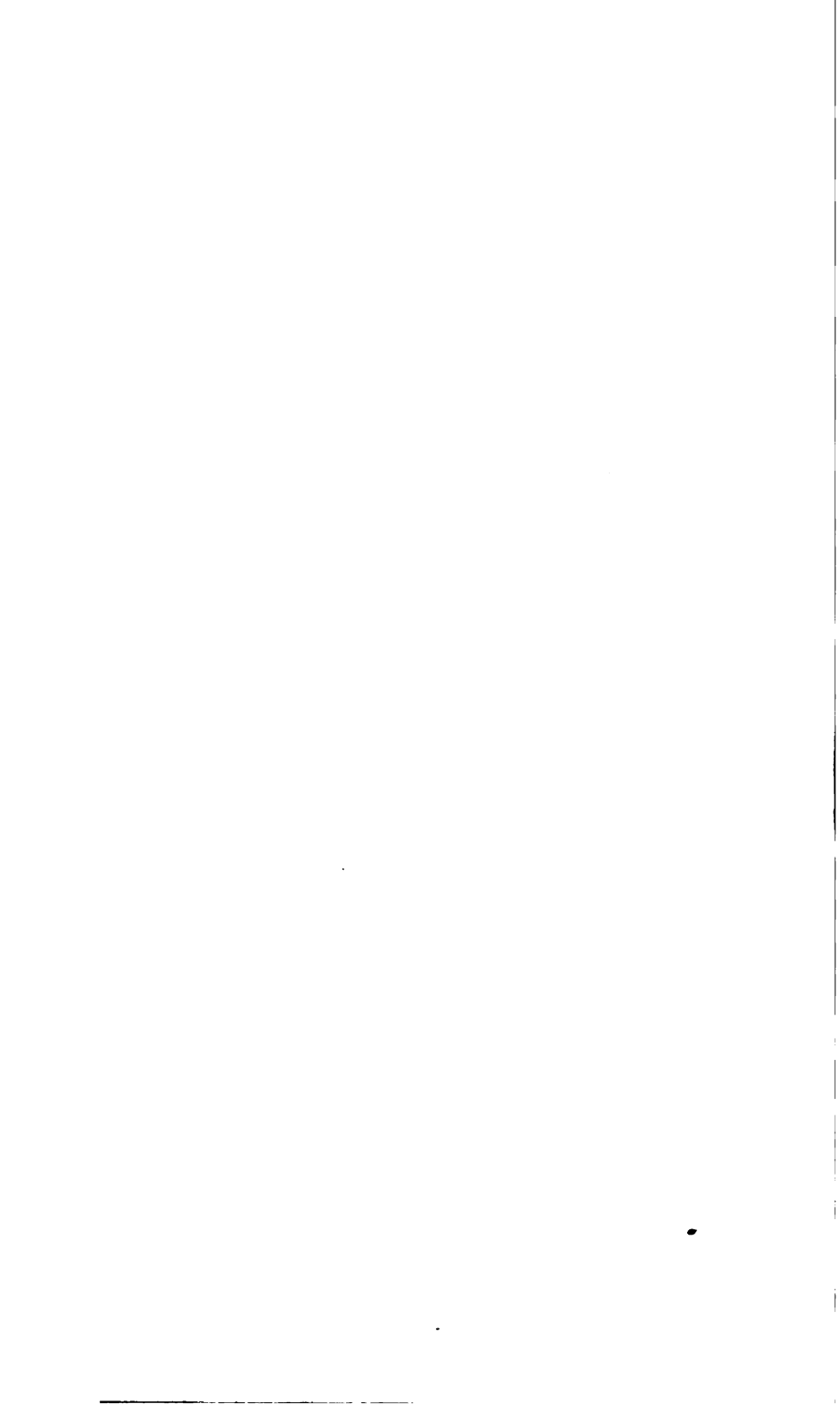
PRINTEMPS

O JOURS du beau Printemps, Soleil qui me fait ivre,
Par vous seuls j'ai connu la brève joie de vivre !
O jours qui protestez en vain contre la Mort,
Êtes-vous Souvenir, Espérance ? Êtes-vous
La vengeance des dieux pesant sur notre sort ?
S'il n'y avait point de Printemps, les dieux jaloux,
En nous faisant mortels, eussent été plus doux.

5 mai 1893.



RUSTICA



RUSTICA

1

CHANSON DE MAY

(Trouvée en un vieux livre)

A Henri Corbel.

A MOUR a chassé la froidure hâle,
Amour vient d'ouvrir la rose esjouie ;
Au long d'un bosquet, sous une abbaye,
Je l'allois cueillant, l'âme espanouie.

J'ouis une voix, d'esmoys envahie :

« Je sens le doux mal sous ma gorgerette ;
« Mauldit soit celuy qui me fit nonnette !

« Le cœur gros je dis vespres et complies ;
« Vivante en cercueil suis ensevelie.
« Auprès d'un amy, tremblante, amollie,
« J'aimerois couler les jours qu'on oublie.

« Je sens le doux mal sous ma gorgerette ;
« Maudit soit celuy qui me fit nonnette !

« Mon sein est dolent, mon âme est meurtrie ;
« Que ne puis-je errer parmy les prairies,
« En esbattements et folastreries !
« Mais je m'enfuyrai, par sainte Marie !

« Je sens le doux mal sous ma gorgerette ;
« Maudit soit celuy qui me fit nonnette !

« De quelque seigneur si j'estojs l'amie,
« Les aspres soucys ne me tiendroient mie ;
« Rouge encor seroit ma levre blesmie ;
« Dans son sein voudrois ma teste endormie.

« Je sens le doux mal sous ma gorgerette ;
« Maudit soit celuy qui me fit nonnette ! »

Dans mon sang couroit la parole oute :
Ta voix, May divin ! veult estre obéie !
Du moustier tirai la nonne, esbahie
Que son cœur troublé l'eust ainsi trahie.

La pucelle en fleur chantoit, esblouie :

« Je sens le doux mal sous ma gorgerette ;
« Loué soit Jésus, plus ne suis nonnette ! »

II

CHANTS DE VILLAGE

1

L'AUBE

O CHÈRE lune si brillante,
« Ternis ta face bienveillante !
« Dans la petite cour moussue,
« Fais que je reste inaperçue
« Sur le sein de mon ami !

« Maintenant, lune, tu peux luire :
« Sers de flambeau pour le conduire !
« Parmi les bois, parmi la lande,
« Que ta lumière se répande !
« — Toi, reviens, reviens bientôt ! »

La lune, transparente et pleine,
Languit plus froide sur la plaine.
La première aube, d'un sourire,
Nargue la fille qui soupire
 En son jeune sein gonflé.

Telle, au fond du bois solitaire,
La bique folle et téméraire
Tout à coup rencontrant un fauve,
La Nuit timide en pleurs se sauve
 Au rayon léger du jour.

Peu à peu meurt l'astre polaire ;
Déjà l'on sent la fraîcheur claire.
Du coq éclate la trompette ;
Des glèbes monte l'alouette ;
 La Terre a déclos ses yeux.

Le pavot-coq aux blés déploie
L'ardent pétale qui flamboie ;
Le liseron s'entr'ouvre pâle ;
Au bord des eaux glisse le râle ;
Et l'amant, l'amant s'enfuit.

Il fuit, baigné de clarté blanche.
Une commère qui se penche,
De sa fenêtre a vu le drille,
Et l'on va jaser sur la fille,
Sur la fille aux sourcils noirs.

2

L'EUPHORBE

LORSQUE au mur a poussé l'euphorbe,
Mon ami s'en est allé,
Emportant mon cœur dans sa mante,
Sur son cheval pommelé.

Il m'écrit une froide lettre,
Sans un mot, un mot d'amour !
Il s'endort sur le sein d'une autre,
Et moi je l'aime toujours !

Cerisier, pourquoi ta tristesse ?
Où donc est ton feuillage vert ?
— Jeune fille, pourquoi tes larmes ?
Je ne verdis pas l'hiver.

Je gémis pour un infidèle.
L'euphorbe a porté malheur.
Je voulais l'amour pour la vie,
Lui n'était qu'un enjôleur!

Au mur croulant l'euphorbe sèche,
Mais il garde ses fruits noirs,
Qui, dans le sommeil sous les mauves,
Guérissent les désespoirs.

III

LE LAY DE LA MARION

TROIS fois a retenti la voix de Chanteclair :
De ses nappes d'argent l'aube rafraîchit l'air.

Marion fait son lit rustique, tiède encore,
Et livre les seins drus aux baisers de l'aurore.

Sous les coudres, près du jardin,
La pucelle est allée :
Deux garçons, Guiot et Robin
Suivent à la céléée.

La fille, cœur troublé, sent de vagues langueurs.
A sa lèvre incarnat se courbe un pli songeur.

Mais elle a vu les gars, cachés sous la feuillée,
Et sur sa bouche en fleur Chanson s'est éveillée :

« Nul ne doit au bois cheminer
« Sans chère compagnie.
« Aimer est doux : espionner
« Est pure félonie. »

A la note d'argent riposte le pinson,
Et l'aile de Zéphyr emporte la chanson.

Guiot déjà se tient aimé de la pucelle,
Mais à peu n'a fallu que Robin ne chancelle.

« Ha Dieu ! dit-il, qu'il fait méchant
« S'assoter d'une fille,
« Dont le doux et perfide chant
« Pique ainsi qu'une aiguille !

Guiot, dont le sein brûle, a quitté son abri :
Mais la fille a tourné son visage assombri.

Maugracieux, Guiot, que la honte consume,
Vient répandre son ire en des flots d'amertume :

« Marion, plus à dépriser
« Que grain de sable ou brin d'herbe,
« Marion, garde tes baisers,
« Pour cette lèvre imberbe ! »

Lorsque la Marion s'outt interpeller,
Le cœur, sous le beau sein, se prit à lui trembler.

Mais tournant sa prunelle, en flammes constellée,
Elle lance à Guiot sa flèche barbelée :

« Sire varlet, avez grand tort,
« Par clameur imprudente,
« De réveiller Amour qui dort
« En mon âme innocente. »

Le galant, cœur marri, tourne son chaperon,
Et son front est semblable à l'huis d'une prison.

Mais Robin a tout vu. Rouge comme une braise,
Il bondit vers la fille, et par deux fois la baise.

Puis affolé de passion :

« Tout mon cœur je te donne,
« Sœur Marion ! » — Et Marion
Entre ses bras frissonne.

Les bœufs au pied tardif vont creusant le sillon,
Et le soleil ardent qui sèche la rosée
Voit revenir du bois l'époux et l'épousée :
Robin et la brunette à la gorge rosée.

Cy finit le vieux lay de belle Marion.

IV

L'ÉTERNELLE CHANSON

1

« **O** FROID novembre, mois des brumes,
« J'attends la mort, j'attends la mort,
« Le cœur étouffé d'amertumes,
« J'attends la mort, j'attends la mort.

« Plus rien n'aime ni ne désire.
« J'attends la mort, j'attends la mort.
« Adieu Soleil, adieu Sourires,
« J'attends la mort, j'attends la mort.

2

« **O** MOIS de mai, beau mois des roses,
« J'ai soif d'aimer, j'ai soif d'aimer ;
« J'ai le cœur plein de douces choses,
« J'ai soif d'aimer, j'ai soif d'aimer !

« Dieu sait celui que je désire :
« J'ai soif d'aimer, j'ai soif d'aimer ;
« Mais mon cœur n'ose le lui dire :
« J'ai soif d'aimer, j'ai soif d'aimer ! »

Ainsi vas-tu, Monde fantasque !

VARIA

V A R I A

I

POURQUOI ?

MES yeux sont vacillants sous l'ardente lueur ;
L'air pèse ; sur mon front vient perler la sueur.

De ses pieds et du dard que sa trompe recèle,
Sans trêve, sans pitié, la mouche me harcèle.

Un ogre, flancs velus et l'abdomen replet,
Guette, et va me venger : c'est l'araignée immonde.
Elle vient de saisir la mouche vagabonde,
En ses jeux accrochée aux mailles du filet.
Le croc d'acier déjà tranche le corselet...
— J'entends un frôlement léger, vif, un bruit d'ailes,

Et tissu de rayons et vapeur de dentelles,
Sont emportés au loin dans l'air. Un passereau,
D'un bec agile et sûr, a happé le bourreau,
Et bien repu, module un rythme de tendresse...
— Soudain, des profondeurs de l'éther, un milan
Tombant immense, lourd, arrache à son ivresse
L'oiseau cloué d'horreur et le sein pantelant.
Le monstre, en belle humeur, à son aise déchire
Le frêle et doux chanteur qui gémissant expire.
— Ignoble loi de l'astre où le sort m'a logé :
Chacun en mange un autre, et d'un autre est mangé !
— Salut au Meurtre, roi du monde !...

Quelle chose

Fait se dresser pourtant l'effet contre sa cause ?
Tandis que tout fléchit sous ta verge d'airain,
Et que tu vas tuant d'un front doux et serein,
Pourquoi, divine fleur du mal, Nature injuste ⁴,
Moi, le fils de tes flancs, ai-je la soif du JUSTE ?

II

A M. Ch. Renouvier.

LE NAVIRE EST ERRANT...

LE navire est errant sur quelque mer lointaine.

Un matelot n'est plus. Sur la dépouille vaine
Le prêtre a murmuré quelques versets. Le corps,
Un boulet à ses pieds, glisse par le sabord.
On relève le point ; on l'inscrit. Et deux nombres
Sur le livre du bord ont désigné le lieu
Où cet homme a plongé dans les abîmes sombres...

Et c'est de lui tout ce qui reste sous les cieux.

Le soleil, lentement, a perdu sa chaleur.
Il s'éteint. L'on dirait, dans la trouble atmosphère,

L'œil vitreux du mourant sous le front en sueur :
Œil effrayant qui ne voit pas. Une lueur,
Ainsi qu'un crépuscule boréal, éclaire
De lugubres rayons une lugubre Terre.
Dieux scellés au tombeau, Jupiter et Saturne
Ne resplendissent plus dans la voûte nocturne.
Toute couleur se perd confuse. Le regard
A nu peut se fixer sur le soleil hagard.
Et dans la vacuité du globe, plus de vie,
Plus de frisson. La race, indigente, alouvie,
Et fuyant sous le fouet du Froid dévastateur,
Est resserrée en un troupeau sous l'Équateur.
L'Esprit s'est envolé sur ton aile, ô Lumière !
Poésie, Art, sont morts ! Et la Science fière,
Morte ! — Morte l'Histoire, et morts tous les grands noms :
Zeus, Aphrodite, Hélène, Achille, Agamemnon !
— Telle, en l'ombre appendue à de secrets chaînons,
Une lampe bleuâtre au-dessus d'un suaire
Recouvrant la hideur des restes mortuaires,
Telle, en la noire nuit, l'étoile se balance
Sur l'horreur de la neige et l'horreur du silence.

Des hommes dégradés et domptés par les maux,

Luttent encor pour l'existence. Quelques peaux
D'ours et de loups marins couvrent leur chair glacée,
Pareille en sa pâleur à la chair trépassée.
Plus avilis cent fois que les vils animaux,
Ils vont se harpaillant pour ronger une écorce,
Pour dépecer, gloutons, la dépouille d'un morse...
— Voilà ton lot, voilà ta fin, Homme pensant,
Qui brûlas de la soif divine de connaître !

Et le pâle Soleil va toujours pâlissant !

Tandis que, sur la Terre, ainsi tarissait l'être,
Aux astres plus voisins du Soleil, Aphrodite
Apparaît souriante et fait que tout palpite.
L'ardent rayon par qui tout était consumé
S'attédie lentement, et la vie a germé.
D'abord s'éveille au jour une race grossière,
Ne sachant façonner que les outils de pierre.
— Les siècles ont coulé. — Sortant des souterrains,
La race est parvenue à l'âge de l'airain,
Puis à l'âge du fer. — Enfin elle s'élève
Aux sommets où montait à peine notre rêve :
Notre savoir est Nuit, et le sien est Rayon.

Son œil voit au-delà de ce que nous voyons ;
D'un regard curieux il épie. Et sur l'onde
Mouvante de l'éther, il voit passer un monde,
Errant comme une épave en l'obscur océan :
Astre vivant jadis qui s'enfonce au néant.

Un jour, plus rien ! — Lancé par un archer débile,
Le trait d'or n'atteint plus notre Terre sénile.
— Et le globe est perdu dans l'éternelle Nuit.

D'un astre où le Soleil à flots verse aujourd'hui
La vie avec la flamme, une Science habile,
Explorant de l'éther les profondeurs tranquilles,
Veillait. Un compas sûr, de ce monde croulant,
A pu tracer l'orbite et mesurer les flancs.
Les savants ont écrit quelques signes. Deux nombres,
Notés sur un registre, ont désigné le lieu
Où l'astre a disparu dans les abîmes sombres...

Et c'est de nous tout ce qui reste sous les cieux.

III

LE ROSE DES GAINIERS...

LE rose des gainiers, à la cime des branches,
Sourit. Au pré sourit la marguerite blanche.
Le pollen de l'iris parfume son écrin.
L'abeille bourdonnante accourt aux romarins.
Tandis qu'au poids des fleurs le rosier d'or se penche,
Le passereau voltige en emportant des brins,
Et de troublantes voix chuchotent dans les pins.

Et durant ce temps-là des milliers d'êtres pleurent ;
Des milliers hurlent sous les maux ; des milliers meurent,
O Nature !...

Et pourquoi prendrait-elle le deuil ?
Toute mort est sa joie, toute mort son orgueil,
Car la Mort en retour engendre à flots la Vie.
Fleurs aux mains, la Nature en fête vous convie :
Éphémères Humains, hâtez-vous au cercueil !

IV

O VENTS à l'aile froide ! O sommeiller sans trêve,
Sommeiller à demi, voyant glisser son rêve,
Aux voix du grand mistral qui gémit au dehors ;
Sentir cette fraîcheur envelopper le corps,
En écoutant, tranquille, en la lente harmonie,
Couler sa vie au sein de la mer infinie...

O goûter cette paix jusqu'à l'éternité !

Octobre 1892.

V

LE PÈLERINAGE DE KEVLAAR

(H. Heine, *Die Heimkehr* 2.)

1

PRÈS du lit se tenait la mère :
« Allons, mon Wilhelm, sois bien sage !
« Ne veux-tu donc pas te lever,
« Pour voir le beau pèlerinage ?

— « Je suis si malade, ô maman !
« Je ne sais pourquoi j'ai si peur :
« Je pense à la Gretchen, la morte,
« Et cela me brise le cœur. »

— « Viens, nous irons à Kevlaar,
« Prends tes heures et ton rosaire ;
« Ton petit cœur sera guéri
« Par les mains de la bonne Mère ! »

Les bannières flottaient au vent ;
Les hymnes montaient, solennelles ;
C'est vers Cologne sur le Rhin
Que se dirigeaient les fidèles.

La mère tenait par la main
L'enfant à la face amaigrie.
Tous deux chantaient avec le chœur :
« Louanges soient à vous, Marie ! »

2

NOTRE-DAME de Kevlaar
A mis ses habits de parades ;
Elle a bien à faire aujourd'hui :
Il lui survient tant de malades !

Pauvres malades qui l'implorent !
Chacun d'eux offre, faite en cire,
L'image du membre dolent :
Chacun voit cesser son martyre.

Et si d'une main c'est l'image,
L'affligé voit guérir sa main ;
Et si c'est un pied qu'il apporte,
Bientôt son pied deviendra sain.

Il est venu plus d'un bancroche,
Qui court ainsi qu'un lévrier.
Tel dont les doigts étaient pourris
Est devenu ménétrier.

La mère modelait un cœur
De la cire prise d'un cierge :
« Pour qu'elle guérisse ton mal,
« Porte cette offrande à la Vierge ! »

L'enfant soupirant prend l'offrande ;
Soupirant va vers Notre-Dame.
Des larmes luisent dans ses yeux ;
Les mots s'échappent de son âme :

« O vous entre toutes bénie,
« O Vierge pure, ô Vierge sainte,
« Très bénigne Reine des cieux,
« Vers vous laissez monter ma plainte !

« Nous demeurons, ma mère et moi,
« Dans Cologne la catholique,
« La ville aux quatre cents chapelles,
« A la superbe basilique !

« Et près de nous logeait Gretchen.
« Et maintenant Gretchen est morte.
« O Vierge, guérissez mon mal !
« Regardez ce cœur que j'apporte !

« O guérissez mon cœur souffrant !
« C'est un pauvre enfant qui vous prie.
« Soir et matin il redira :
« Louanges soient à vous, Marie ! »

3

L a mère, avec le fils dolent,
Sont endormis dans leur chambrette.
Entre soudain la Vierge sainte ;
Sa marche est légère et discrète.

Elle se courba vers l'enfant,
Et sur sa poitrine innocente
Très doucement posa la main,
Et puis disparut souriante.

La, mère, en rêve, avait tout vu.
— Tout s'obscurcit. — Non sans effort,
Elle secoua le sommeil.
Les chiens aboyaient à la mort.

Le petit, les traits reposés,
Gisait mort dans son humble lit ;
La fraîche rougeur de l'aurore
Se jouait sur son front pâli.

La mère joignit les deux mains ;
Et sein gonflé, larme tarie,
Elle murmurait faiblement :
« Louanges soient à vous, Marie ! »

VI

SUR UN ALBUM

A Madame Marie M.

SUR les sillons durcis la neige étend son voile.
Le ciel est bas et sombre, et le voyageur las.
C'est un vieillard ; il sent la glace dans sa moelle,
Et son pas chancelant glisse sur le verglas.

Quand soudain, d'un Génie étrange sortilège,
Apparut, dit le conte, une fleur sur la neige.

Vous souvient-il d'un soir, Madame, où vous chantiez ?
En flots harmonieux coulait la rêverie.
J'écoutais votre voix, et je vis à vos pieds,
Tout à coup sur ma neige une rose fleurie.

VII

VIRELAY DE LA VIEILLESSE SOLITAIRE

B IEN sont appariés vieillard et solitude.
Couvrir les traits fâcheux de la décrépitude
Au sage est un devoir qui coûte peu d'effort :
Il sait qu'il faut mourir devant que d'être mort.
Dieu vous donne vieillesse avecques solitude !

Qui ne touche à personne à nul ne fait du tort ;
Il ne craint en retour débats ni servitude.
Avec son compagnon jamais de mésaccord :
Bien sont appariés vieillard et solitude.

En paix, dans l'insomnie, il rêve au dernier sort.
Si dans son cœur s'élève un vent d'inquiétude,
Le silence des champs et la berce et l'endort,
Dieu vous donne vieillesse avecques solitude !

Aux vieux le monde est froid, et l'Âpre vent du nord
Nous y cingle souvent de sa courbache rude.
Célé, je me soustrais à toute dent qui mord :
Bien sont appariés vieillard et solitude.

Graves sont mes défauts et j'en ai du remords.
Du moins je les supporte avec mansuétude ;
Pour eux un tiers serait d'un esprit moins accort.
— Croyez-nous, mariez vieillard et solitude :
Nulle épouse meilleure à la décrépitude.
Heureux de m'épargner la contrainte et l'effort,
J'attends de m'endormir au baiser de la Mort.
Dieu vous donne vieillesse avecques solitude !

ENVOI

FIERS jeunes gens qui rongez votre mors,
Un jour aurez même vicissitude ;
Vous dont la vie éclate en chauds transports,
Lors redirez, brisés de lassitude :
Bien sont appariés vieillard et solitude.

VIII

O SOURCES, ô grands bois, nous voici revenu !
Mes yeux, vous retrouvez votre horizon connu.
Les formes, les couleurs n'ont pas changé ; la sève
Jaillit toujours féconde au bourgeon qui se crève.
Comme autrefois tout est splendeur ; comme autrefois
Le soleil aux grands monts pose leur diadème.
Et pourtant, ô grands monts, ô sources, ô grands bois,
Vous n'avez plus pour nous ni sourires ni voix !
— Nature, il est donc vrai ? Tu n'es rien que moi-même !

IX

O FOULE, je te hais, monstre à milliers de têtes !
Lequel dépasse en toi du féroce ou du bête ?
— Abdiquant ta raison, livrant ta volonté,
A la voix du premier scélérat qui t'excite,
Ton flot, comme un torrent grossi, se précipite.
Tu n'as que le plus sot des instincts : imiter.
L'homme isolé peut-être est quelque chose ; foule,
Il ne vaut pas l'immonde ver que mon pied foule :
Lui ne joint pas le crime à l'ignominieux !
Entendez-vous rouler, rugir la noire houle !
Mille benêts ne font qu'un seul fou furieux.
— Défonce les tonneaux ! qu'avec le sang découle
L'alcool ! Tue, idiot, singe obscène, et te soûle !
Mais qu'on me dise où sont des hommes assemblés
Pour que je puisse fuir chez les loups affolés !

X

MÈRE ET SÉPULCRE

L'ÊTRE, Mère et Sépulcre, et dont le vaste flanc
Tient les mondes à naître et les mondes croulants,

Parla : — « Tel un banquier, convoiteux et tenace,

« A quelque citoyen a prêté deux talents ;

« L'heure a-t-elle sonné, du ton de la menace,

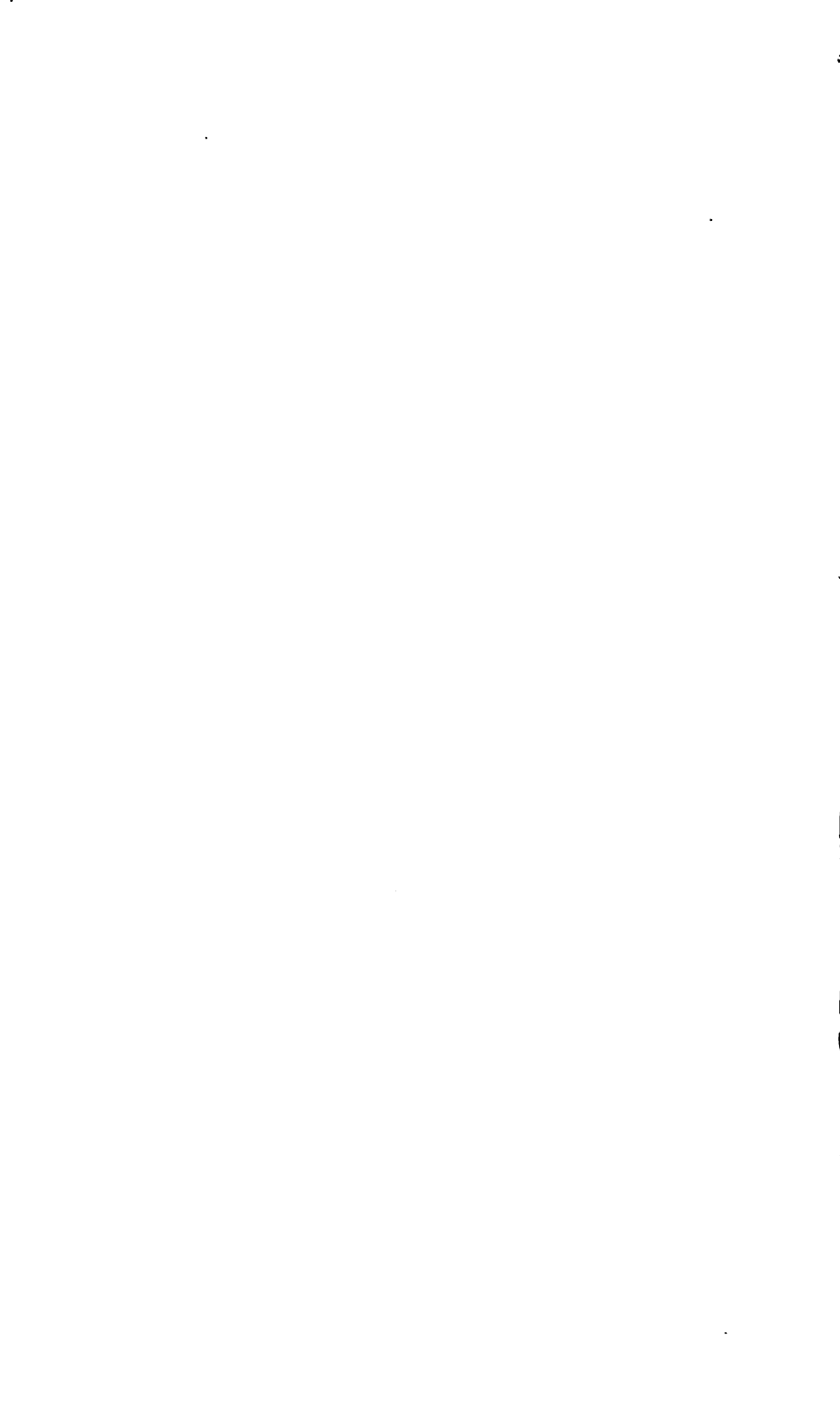
« Il exige son or du débiteur trop lent ;

« Ainsi viens-je reprendre une instable matière,

« Pour quelques jours prêtée à ton corps chancelant.

- « De poussière sorti, redescends en poussière !
« Je veux de ton cadavre immonde, pestilent,
- « Je veux avec amour pétrir la vierge blonde,
« La rose glorieuse et le grand lys tout blanc.
- « Ton sang s'épanchera, sève ardente et féconde,
« Au brout amer que tond le chevreuil et l'élan.
- « Des vapeurs de ton corps, éparses dans le vide,
« Je ferai les fonds bleus où nage le milan ;
- « Ou bien, au pied d'un roc, une source frigide
« Qui court sur les graviers et chante en s'écoulant.
- « Disparais donc ainsi qu'on te vit apparaître,
« Toi qui dans l'infini ne fut qu'un point roulant.
- « Nul besoin n'est de toi, car ton manque de naître
« De la pièce à jouer n'eût pas troublé le plan.
- « Plonge au gouffre d'oubli, mais nul ne saurait faire
« Que tu n'ais pas souri au jour étincelant ;

-
- « Qu'aux pieds marmoréens de quelque beauté chère,
« La flamme n'ait couru dans tes membres tremblants,
- « Et que ton nom ne soit buriné dans le livre,
« Où la Vie et la Mort font l'éternel bilan.
- « Bénis les dieux à l'heure où tu cesses de vivre ;
« Atome, rentre en paix dans le flot circulant !
- « Fais place ! Vois frémir tous ces germes, brûlants
« D'éclore : êtres d'un jour... qu'engloutiront mes flancs. »
-



NUGÆ



NUGÆ

I

SUR UN ÉVENTAIL JAPONAIS

Tu t'égouïs, poète, au merveilleux travail
Dont l'artiste inconnu couvrit cet éventail.
Tu contemples ces fleurs chatoyantes et rares
Où ton œil tour à tour se repose ou s'égare.
— Soit ! Mais combien cet art devient infime chose,
Si, derrière l'émail des oiseaux et des roses,
Tu vois soudain, furtifs, scintiller deux yeux noirs !

Tes mots sont beaux et doux comme ces fleurs, poète !
Mais en vain ils chatoient ; ils n'ont pas le pouvoir
De résoudre mon âme en des langueurs secrètes.
Pour qu'en mon sein ton vers pénètre comme un dard,
Poète, sous les mots, fais briller le regard !

II

ON me dit que la Terre est ronde ! Tout progresse !
Je m'en tiens humblement à l'antique sagesse :
La Terre, c'est un disque plat, fromage immense,
Recouvert d'une cloche en cristal. Les acares
Qui, sous le dôme bleu, font fête à cette mense,
Se livrent cependant à d'étranges bagarres,
Et grouillants, frétilants, se dévorent entre eux.
C'est un fouillis horrible. Un parfum malheureux
Montre que le fromage est par trop raffiné.
J'ai grand'peur qu'un matin, le Maître, chagriné,
Ne le jette au cloaque en se bouchant le nez.

III

EXEMPTS de crainte ainsi que d'insolence,
Si nous cherchons et retraite et silence ;
Si nous savons, loin du monde troublé,
Trouver la paix dans un cœur bien réglé ;
Si, tempérés, sans envie, à la nôtre
Nous préférons la primauté d'un autre,
Amis, point d'imbécile vanité !
Chacun s'en va quêtant sa volupté :
Notre vertu n'est qu'une défaillance ;
Notre sagesse, un manque de vaillance
Pour l'action et l'austère combat
Que réserve la vie au bon soldat.
Sans nous duper de notre lâcheté,
Disons la triviale vérité :
Si nous tâchons, lecteur, d'être le moins possible,
(Entre nous), c'est afin d'être le mieux possible.

IV

EN RAPIDE

Ils revenaient, pensifs, de la ville Lumière.
Le train fumant, sifflant, glissait, vivant éclair.
Les gares, dans les buis et les roses trémières,
Semblaient le saluer de leur sourire clair.

Le couple n'était plus dans la fraîcheur première.

Mais elle le soignait ! « Mange de cet éclair !

« Ferme ce vasistas, il te donne de l'air !

« As-tu pris, ce matin, tes gouttes coutumières ?

« N'as-tu point froid aux pieds ?... Mets donc ce cache-nez ?... »

Lors un voisin hargneux, de ces élans gêné :

« Que vous êtes heureux d'une pareille femme ! »

« D'un tel trésor, Monsieur ! Et comme l'on voit bien,

« A vos attentions, vos tendres soins, Madame,

« Qu'un maire à votre hymen ne fût jamais pour rien ! »

V

LE MARI

L E flux des verts propos n'était jamais tari...
J'oubliais de noter que c'était à Saint-Cergue
(Joli nom, mais gênant, vu cette rime en ergue),
Que ces dames gravaient le profil du « Mari ».

Ils n'étaient guère bons qu'à pendre à quelque vergue.
— Chaque médaille avait un texte sur l'exergue ;
L'une portait : « coureur, faisant du hourvari ; »
L'autre : « fat, » l'autre : « sot, » ou « l'œil toujours marri... »

Et par cent traits mordants, qu'avec art on ménage,
On colore un tableau fidèle du ménage,
Tel qu'il s'offre à tes yeux, de Rome à Tombouctou.

Mais une énorme veuve, ayant nom Bérénice,
De s'écrier, poussant un soupir de génisse :
« Hélas ! le plus mauvais vaut mieux que point du tout ! »

Saint-Cergue, 4 août 1884.

VI

LA CIGALE

SUR le tronc crevassé, la cigale, immobile,
Importune les cieux de son appel strident.
On vient. De vingt pas loin, la bestiole subtile
Se tait, narguant des yeux l'écolier maraudant...
— Mais chut ! Faisons comme elle : il vient un imbécile.

VII

FLOS PECCATI

LA Nature, perfide, insidieuse, au mal
Avait prédestiné l'adorable animal.
Comme un parfum son être exhalait le péché,
Et Satan, dans la rose fleur, était caché.

VIII

PREMIÈRE A MIRZA

Les dieux ne vous ont point donné, je le confesse,
L'aimable bouche en cœur d'une vierge timide,
Et votre voix, Mirza, est moins enchanteresse
Que celle d'Alboni dans la *Sémiramide*.
Mais de charmes, pourtant, vous n'êtes pas exempte.
Votre bouche, après tout, n'est point si déplaisante :
Dans vos perles, craquant sur l'os blanc et sonore,
Le dentiste jamais ne fixa d'osanore,
Et votre langue, rose et mobile, sans cesse,
Va quêtant le baiser d'une tendre maîtresse.
— Mais combien je la trouve belle, quand je songe
Qu'elle ne sut jamais proférer un mensonge !

IX

DEUXIÈME A MIRZA

Qui pourrait de nos maux, hélas ! nombrer la somme ?
Du moins je sais pourquoi je subis mon destin,
Mais, sous le mal, Mirza se tordait ce matin...
Quoi ! Mirza, votre mère aussi mangea la pomme ?

X

TROISIÈME A MIRZA

MIRZA, malicieuse en votre mignardise,
Sûr, avant d'être chienne, en un temps plus normal,
Sous la poudre et le fard vous brillâtes marquise.
Pourquoi votre disgrâce ? Avez-vous fait le mal ?
Ou fûtes-vous trop tendre à l'humaine sottise ?

XI

QUATRIÈME A MIRZA

A vos dons gracieux, Mirza, si je ne faux,
L'équitable Nature ajouta main défaut.
Du moins, de quelque mal si vous sentez l'atteinte,
Vous ne remplissez point l'univers de vos plaintes ;
Et vous n'envoyez point, pour calmer vos terreurs,
Quérir un médecin, blanc cravaté, qui tâte
Votre pouls ; fait tirer la langue ; et doux, sans hâte,
En des mots très savants, garantit (sauf erreur)
Que ce n'est qu'un bobo dont toujours on réchappe.
Vous n'ingurgitez point, sur la foi d'Esculape,
Droque, pilule, opiat, tisane, lavement
Ou purge. En votre coin tapie obstinément,
Le menton appuyé, repoussant la caresse,
Sous le mal envoyé des dieux qui vous oppresse
Calme, vous attendez de guérir... ou mourir.
— Chienne, vous enseignez aux hommes à souffrir !

XII

LE poète a chanté la divine Mesure.
Il dit : « Sois simple et droit ; en ton désir, modeste ;
Et sans vouloir grimper sur l'Hédos ou l'Arcture,
Laboure seulement ton coin de terre agreste. »
Il a vanté la Paix, l'austère Tempérance,
Et, loin de la clameur humaine, le silence.
« Je comprends ; » me répond un railleur : « Si je n'erre,
Morale proprement de valétudinaire ! »

L'ADIEU

MOURONS discrètement. Il est d'une âme bonne
De quitter le salon sans déranger personne.
Pour peu que nous sachions dérober notre sort,
Nul ne s'apercevra du départ. La nouvelle
Touchera nos amis d'une peine réelle,
Qui diront (leur mémoire exerçant quelque effort) :
« Vraiment ! Voici longtemps que je le croyais mort ! ! »

FIN



NOTES

DE LA SECONDE SÉRIE

VETERA

NOTE 1, *page* 256. La belle courtisane Doricha était la maîtresse de Charaxus, frère de Sapho.

AUREA CARMINA

NOTE 1, *page* 284. On se rappelle que la lyre d'Orphée avait été placée, à la demande d'Apollon et des Muses, parmi les astres. D'où la constellation de la Lyre.

NOTE 2, *page* 294. Le « fruit de Sicyone », dans l'antiquité, désignait l'olive, Sicyone étant renommée pour l'abondance et la particulière beauté de ses olives.

VARIA

NOTE 1, *page* 330. Voir première série, note 6 d'ANTHOLOGICA, *page* 246. On peut même dire qu'ici ce n'est pas le simple et le

composé qui riment ensemble, c'est le même mot qui est répété tantôt au sens négatif, tantôt au sens positif.

NOTE 2, *page* 335. L'original est composé de quatrains où riment seulement deux vers sur quatre, comme, d'ailleurs, dans beaucoup de poésies allemandes. On a cru devoir se conformer à cette disposition.

NUGÆ

NOTE 1, *page* 365. Il ne faudrait pourtant pas donner à cette opinion sur les amis un caractère par trop absolu. Je crois qu'il en est de vrais.

TABLE

PREMIÈRE SÉRIE

DÉDICACE AUX CHARITES.....	1
AVANT-PROPOS DE LA PREMIÈRE ÉDITION.....	5
AVANT-PROPOS DE LA SECONDE ÉDITION.....	21

VETERA

I HELLAS.....	31
II LES MENDIANTS.....	33
III A LEUCONOÉ.....	38
IV SOLVITUR ACRIS HIEMS.....	39
V HELLÉ.....	41
VI LA CHANSON DU VANNEUR... ..	43

DOMESTICA

I A ÉMILIEN.....	47
II PREMIER SOURIRE.....	49

III	RJMES D'ANTAN	51
IV	A SAINT-ELPIS.....	54
V	LES DAUPHINS	56
VI	PROCNÉE.....	57
VII	A PHYDILÉ	60
VIII	A RENÉ	65
IX	A JOSEPH GARIN.....	68
X	PROTÉE.....	71
XI	A PROPOS DES ÉLÉGIES ROMAINES.....	73
XII	POST.....	76

ULTRA COGNITA

I	PRIÈRE	81
II	LE PAYEMENT	87
III	ZEUS ET HERMÈS.....	88
IV	LA SCIENCE	90
V	IGNORE	91
VI	L'INCOGNOSCIBLE	93
VII	LE CHIEN.....	94
VIII	A HERMÈS	95
IX	A UN SAVANT.....	97
X	On me dit : la Nature est l'idéal écho.....	99
XI	Lorsque, sur le papier, notre débile main	100

MORS

I	LE FLEUVE.....	103
II	A mon heure dernière épargnez-moi les plaintes ..	105
III	LA LOI.....	106
IV	LE LIT.....	107
V	ELLE.....	108
VI	PAX.....	109
VII	LE PAYSAN.....	111
VIII	Ami, remets aux dieux le souci qui te mord.....	115
IX	Non, ce n'est pas la mort, c'est le mourir qu'on fuit.	115
X	LE ROMAN.....	116
XI	A TRISTIS.....	117
XII	THANATOS.....	118
XIII	LES CHEMINS.....	119

ANTHOLOGICA

I	INSCRIPTION VOTIVE.....	123
II	ÆGROTANS.....	124
III	Amis, si vous voulez peindre ce que je fus.....	125
IV	A VÉNUS.....	125
V	LE PREMIER AMANDIER.....	126

VI	Pourquoi verser ton cœur en plainte misérable ? ..	126
VII	LES AMIS	127
VIII	Que faites-vous sur ce banc tiède ?.....	127
IX	AUX MODERNES ACHÉENS.....	128
X	LE REPOS.	128
XI	L'HERMÈS.....	129
XII	A UN ENFANT.....	130
XIII	Je ne veux point, chétif, lutter contre le sort.....	130
XIV	TESTAMENT	131
XV	A HÉSYCHIE....	132
XVI	Éloquence et génie et force, tous les biens.....	133
XVII	Plaisirs, au nom de qui la jeune âme frissonne ...	133
XXVIII	Les hommes, fils du Temps, sur la Terre féconde.	134
XIX	Aussi bien impuissant à connaître les causes ...	134
XX	ANNI NOVITAS.....	135
XXI	LES DÉSIRES.....	136
XXII	DÉDICACE D'UN AUTEL.....	137
XXIII	Je suis vieux et malade : accourez, ô docteur!	138
XXIV	Zeus veut qu'à tous ses dons une peine s'allie.....	138
XXV	MYRTO.....	139
XXVI	A PALLAS.....	140
XXVII	Que la pensée en tout et de l'ordre et du rang ...	141
XXVIII	CONJONCTION DES ASTRES	141
XXIX	INSCRIT SUR LE FRONTON DU TEMPLE DE ZEUS UNIVERSEL.....	142
XXX	SENECTUS.....	143
XXXI	Mortels, vous qui niez que dans le ciel immense...	144

XXXII	Poètes, glorieux de vos illusions.....	144
XXXIII	AU DIEU DES JARDINS	145
XXIV	LES DONs.....	146
XXXV	A UN JEUNE SAGE.....	147
XXXVI	Tant que d'un souffle Zeus anime nos poitrines ...	148
XXXVII	On me dit : « Le Cosmos et ses milliards de mondes. »	148
XXXVIII	SUR UNE STÈLE FUNÉRAIRE	149
XXXIX	Le plus précieux bien terrestre est la santé	150
XL	Ce Cosmos, dans le fond, n'est qu'un épais ban- quier.....	150
XLI	Eros, l'enfant ailé, Eros, rayonnant d'or	151
XLII	Jouis du souvenir sans regret du passé	151
XLIII	Ainsi que, pour mourir, le magnanime Alcide	152
XLIV	Amis, j'offre ces vers à votre amitié sûre	152

SUB SOLE

I	AU PAYS DE L'OLIVE.....	155
II	PARFUMS.....	161
III	L'OLIVIER DU MENSONGE.....	163
IV	L'ALOÈS.....	166
V	L'EUPHORBE.....	168
VI	LA CHANSON DU MISTRAL	169

AD ALTA

I	L'ALPE	173
II	L'EDELWEISS	182
III	LES CAMPANES	183
IV	SECONDE EDELWEISS.....	188

PARVULI

I	LA NAISSANCE D'UNE CIGALE	191
II	LES GRILLONS.....	193
III	LA FAUVETTE.....	195
IV	CHANSON DE LA SAUGE.....	196
V	CHANSON DE LA MARGUERITE	197
VI	A MIRZA	198
VII	LA CIGALE.....	199
VIII	LE VER A SOIE.....	200
IX	LE ROUGE-GORGE.....	201
X	LES PAPILLONS BLEUS.....	203
XI	CHANSON DE L'ESCARGOT	204

VARIA

I	LES DEUX POÉSIES	207
II	LE PHARE.....	211
III	APRÈS LA LECTURE DE « RÊVES AMBITIEUX » ...	212
IV	AMYNTAS.....	213
V	LE LAC	217
VI	RENCONTRE.....	218
VII	LE MOIS DES FAUVETTES.....	219
VIII	A UNE CHÈRE MÉMOIRE.....	221
IX	QU'IL FAUT AIMER TOUS LES HUMAINS	222

NUGÆ

I	IDYLLE.....	225
II	SUR LA ROUTE DE BRON.....	227
III	FAUSTUS.....	231
IV	DICHTUNG UND WAHRHEIT.....	232
V	AMBITIONS.....	233
VI	SONGE.....	235
VII	ΓΥNH.....	236

VIII	LE STYLITE.....	237
IX	A NIZIER DU PUITSPÉLU.....	238
X	A GÉROME COQUARD.....	239
XI	SOIR DE NOCES.....	240
XII	LA VOCATION.....	241
XIII	ÉPITAPHE.....	243
	NOTES.....	245

SECONDE SÉRIE

VETERA

I	LITANIA.....	253
II	ÉPIGRAMME GRECQUE.....	256
III	PULCHRITUDO VICTRIX.....	257
IV	L'AMOUR ET LA MORT.....	259
V	HÉLÈNE.....	263

VI	KLÉOPHAS.....	265
VII	A VÉNUŠ	270
VIII	APRILIS.....	271
IX	PATROKLÈS	273
X	DORIS	276
XI	EVANIDA.....	278

AUREA CARMINA

I	O vague fugitive en l'Océan des maux.....	283
II	Songe à ta loi : Vivre dans l'harmonie!	283
III	Amis, dans le grand tout, croyez-le, rien n'est mort.	284
IV	En aveugle vaguant par les douteux chemins....	285
V	Le soleil trois fois saint épanche sa lumière	285
VI	Tu gémis, tu te plains que l'ordre universel	286
VII	Cherche la vie apaisée et transparente.....	286
VIII	O mes humbles amis, n'excitons point l'envie!....	287
IX	Poète, souviens-toi qu'en ton vers l'harmonie. . .	287
X	O Père saint, si tu détenais dans ta main droite...	288
XI	Dans l'ignoble combat des Humains, quel effort...	288
XII	Mortels tumultueux et travaillés de soins.....	289
XIII	Vastes désirs de paix, de silence et d'oubli.....	289
XIV	Est-ce une fin, cette fin de toutes les choses?.....	290
XV	Moucheron s'écrasant sous mon doigt.	290
XVI	Ce que vous avez fait de plus doux sous vos cieus.	291

XVII	Résigné, renonce au vaste Hémus, à l'Ida.....	291
XVIII	Celui qui sait les voluptés de la divine paix.....	292
XIX	Zeus, tu fis le mortel de putrescible chair.....	292
XX	Jeté dans la brumeuse geôle de la vie.....	293
XXI	L'immonde loi du meurtre écrase l'univers.....	293
XXII	Quand le froid a flétri les pampres de l'automne ..	294
XXIII	Sans Zeus rien ne s'explique; on ne sait rien de lui.	294
XXIV	Sur les sommets empyréens et radieux	295
XXV	Au vent du Pélion glacé la feuille errante.....	295
XXVI	N'as-tu pas contemplé ce que tu voulais voir?.....	296

SUB SOLE

I	L'AUTOMNE.....	299
II	PAULUM.....	301
III	NUIT DE DÉCEMBRE.....	303
IV	LES VIEUX.....	305
V	LE LÉZARD GRIS.....	308
VI	PRINTEMPS.....	309

RUSTICA

I	CHANSON DE MAY.....	313
II	CHANTS DE VILLAGE.....	316

III	LE LAY DE LA MARION	321
IV	L'ÉTERNELLE CHANSON.....	325

VARIA

I	POURQUOI?.....	329
II	Le navire est errant sur quelque mer lointaine....	331
III	Le rose des gainiers, à la cime des branches.....	335
IV	O vents à l'aile froide! O sommeiller sans trêve...	336
V	LE PÈLERINAGE DE KEVLAAR	337
VI	SUR UN ALBUM.....	344
VII	VIRELAY DE LA VIEILLESSE SOLITAIRE	345
VIII	O sources, ô grands bois, nous voici revenu!.....	347
IX	O Foule, je te hais, monstre à milliers de têtes!...	348
X	MÈRE ET SÉPULCRE.....	349

NUGÆ

I	SUR UN ÉVENTAIL JAPONAIS.....	355
II	On me dit que la Terre est ronde! Tout progresse!	356
III	Exempts de crainte ainsi que d'insolence.....	357
IV	EN RAPIDE.....	358

V	LE MARI.....	359
VI	LA CIGALE.....	360
VII	FLOS PECCATI.....	360
VIII	PREMIÈRE A MIRZA.....	361
IX	DEUXIÈME A MIRZA.....	362
X	TROISIÈME A MIRZA.....	362
XI	QUATRIÈME A MIRZA.....	363
XII	Le poète a chanté la divine mesure.....	364
	L'ADIEU.....	365
	NOTES DE LA SECONDE SÉRIE.....	367

FIN DE LA TABLE

ACHEVÉ D'IMPRIMER

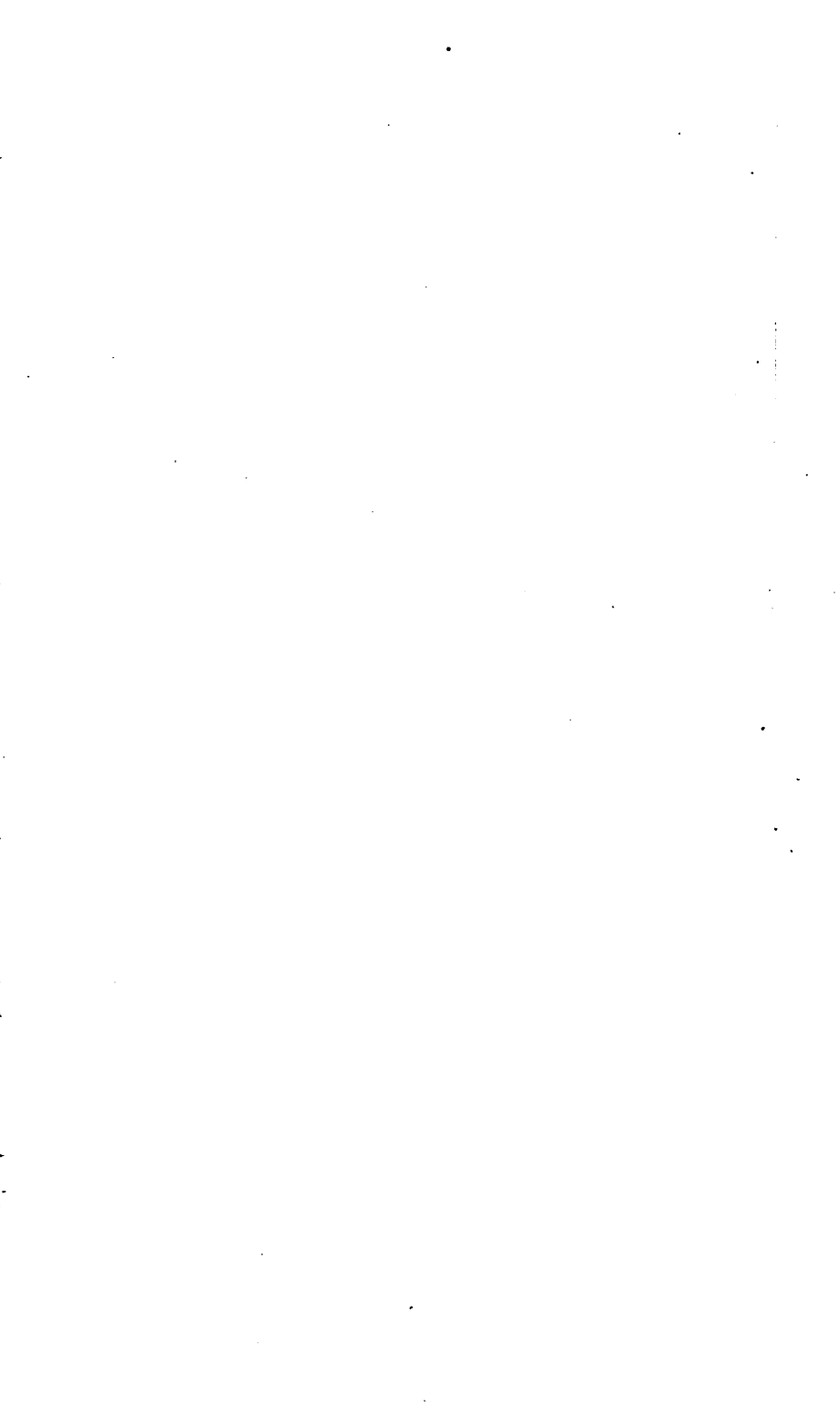
le 30 novembre mil huit cent quatre-vingt-treize

PAR

PROTAT FRÈRES

A MACON





DE MÊME AUTEUR

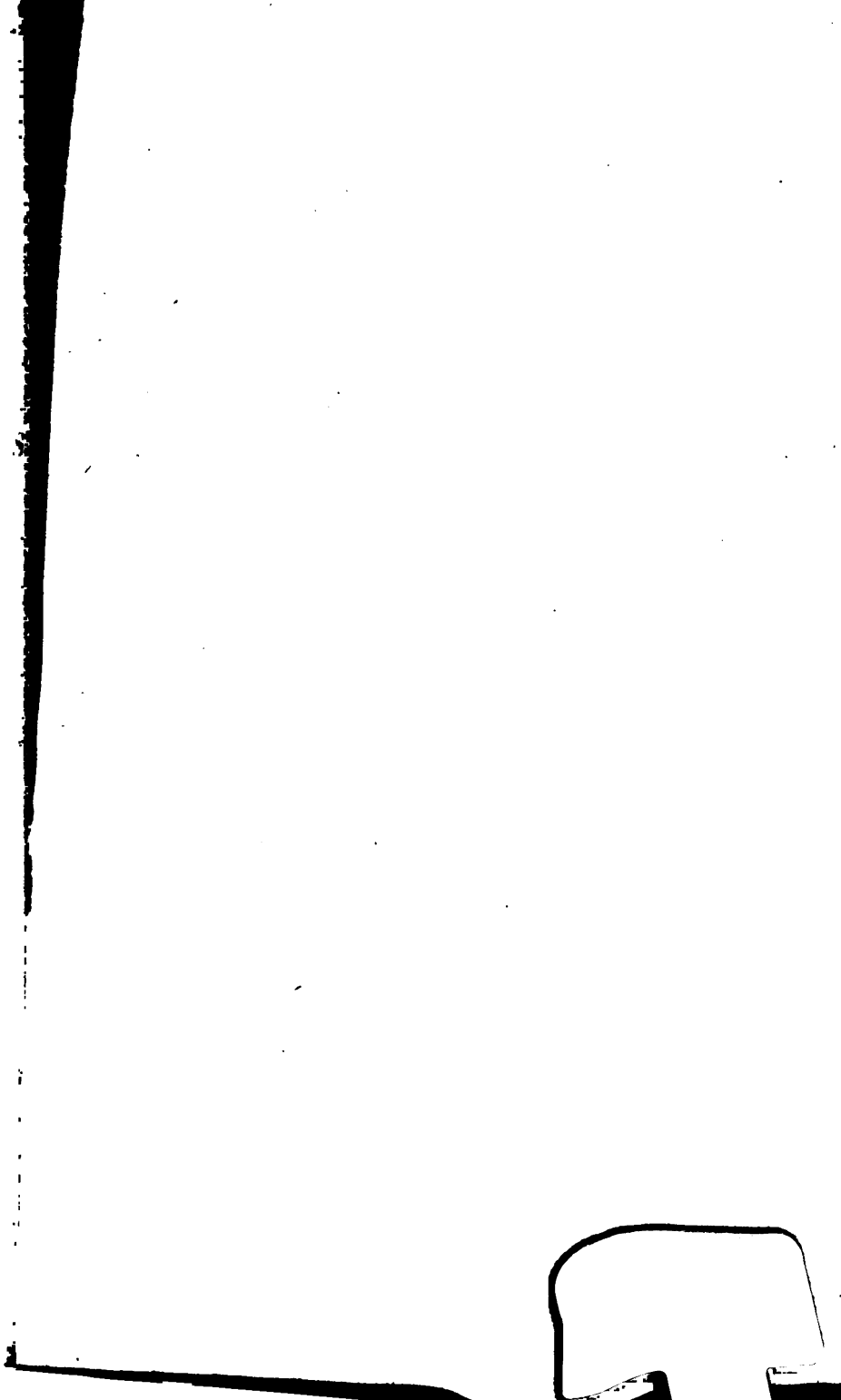
MODESTES OBSERVATIONS

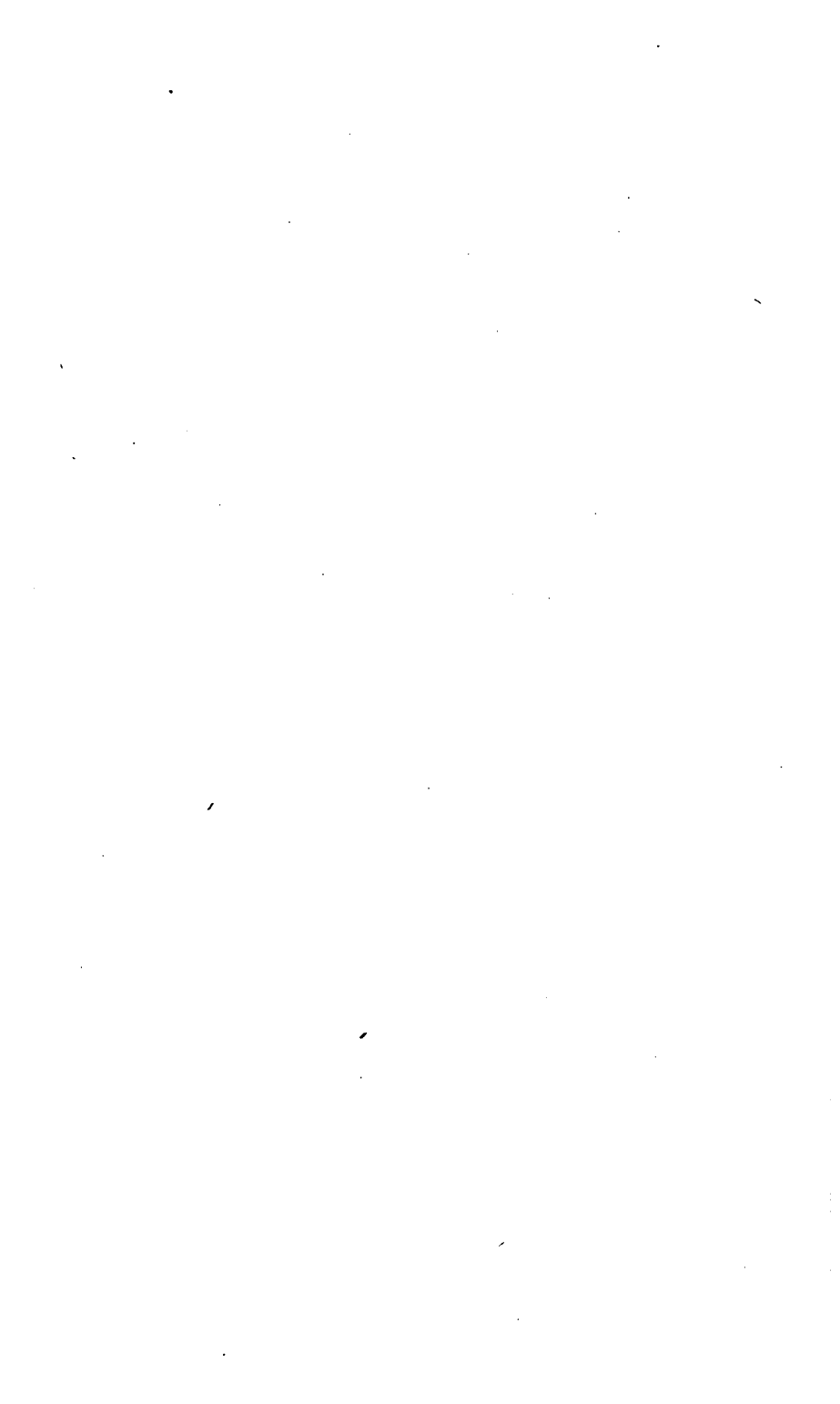
SUR

L'ART DE VERSIFIER

1 vol. in-8°, Lyon, Bernoux et Comin, éditeurs,
rue de la République, 6. — Prix, 5 fr.

(A Paris, chez Arthur Honoreau, 14, rue Soufflot.)







AUG 16 1943

